



**HAL**  
open science

# L'édition des témoignages de membres des Brigades Rouges : manifestations du passé et vecteurs de mémoire

Samantha Wharmby

► **To cite this version:**

Samantha Wharmby. L'édition des témoignages de membres des Brigades Rouges : manifestations du passé et vecteurs de mémoire. Histoire. 2007. dumas-00345738

**HAL Id: dumas-00345738**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00345738v1>**

Submitted on 9 Dec 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**Samantha WHARMBY**

**L'édition des témoignages de membres des  
Brigades Rouges :  
Manifestations du passé et vecteurs de mémoire.**



*« Vorrei vedere con i miei piccoli occhi mortali come ci si vedrà dopo... »*

**MASTER 1**

*Homme, Sociétés, Technologies*

Mention : Histoire et Histoire de l'art  
Spécialité : Histoire des relations et des échanges culturels internationaux  
Parcours MIFI La France et l'Italie : formes, cultures et relations dans l'espace européen.

*Sous la direction de Mme M.-A. MATARD BONUCCI*

Session de Juin  
Année universitaire 2006/2007

EN COUVERTURE :



Morucci, V., *La peggio gioventù: una vita nella lotta armata*, Rizzoli, Milan, 2004

Franceschini, A., *Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br*, A. Mondadori, Milano, 1988

Braghetti, A.L., Tavella, P., *Il prigioniero*, Feltrinelli, Milan, 2003

Balzerani, B., *Compagna luna*, Feltrinelli, Milan, 1998

Gallinari, P., *Un contadino nella metropoli*, Bompiani, Milan, 2006

---

« Vorrei vedere con i miei piccoli occhi mortali come ci si vedrà dopo... »

“Je voudrais voir avec mes petits yeux mortels comment on y verra plus tard...”. Cette phrase est extraite de la lettre qu’écrivit Aldo Moro à sa femme, Nora, le 9 mai 1978. Après avoir été condamné à mort par les Brigades Rouges, le Secrétaire de la Démocratie Chrétienne confie à son épouse ses interrogations sur l’au-delà. La phrase continue avec l’évocation de la lumière et de la paix.

Le choix de cette citation s’explique par son adaptation parfaite à notre recherche. En effet, notre travail se consacre à l’analyse de comment l’on perçoit la saison armée italienne, trente ans après, grâce à l’analyse des témoignages des ex-brigadistes et leur impact sur la société italienne et la mémoire des « années de plomb ».

*Remerciements.*

*Merci à M.A. Matard Bonucci,  
pour ses précieux conseils qui  
m'ont guidé dans les diverses  
étapes du mémoire...*

*Merci aux historiens et  
journalistes pour leur  
collaboration et leur  
disponibilité...  
Pino Casamassima, Luisa  
Passerini, Enrica Capussotti...*

*For Mum and Dad, thank you  
for your support along the years,  
and for teaching me to believe in  
myself and reach for the stars...*

*A Erica, merci pour les attentives relectures...*

*Per la mia anima gemella,  
perché esisti e dai vita ai miei  
sogni...*

*"È facile capire come nel mondo esista sempre qualcuno che  
attende sempre qualcun altro, che ci si trovi in un deserto o  
in una grande città. E quando questi due esseri s'incontrano e  
i loro sguardi s'incrociano tutto il passato e tutto il futuro  
non hanno più alcuna importanza. Esistono solo quel momento e  
quella straordinaria certezza che tutte le cose, sotto il  
sole, sono state scritte dalla stessa mano, la mano che  
risveglia l'Amore e che ha creato un'anima gemella per  
chiunque lavori, si riposi e cerchi i proprio tesori sotto il  
sole, perché se tutto ciò non esistesse non avrebbero più  
alcun senso i sogni dell'umanità."*

*Paolo Coelho, L'alchimista*

*Au groupe du MIFI, Aurore,  
Pierre, Sophie, et à mes amis :  
grâce à vos encouragements, est  
enfin arrivé le jour du mémoire  
achevé !*

*« Il n'y a qu'une chose qui puisse rendre un rêve impossible :  
c'est la peur d'échouer. »*

*Paolo Coelho, L'alchimiste*

## INDEX DES SIGLES

---

BR	Brigades Rouges <i>Brigate Rosse</i>
BR PCC	Brigades Rouges Parti Communiste Combattent <i>Brigate Rosse Partito Comunista Combattente</i>
BR PG	Brigades Rouges Parti Guérilla <i>Brigate Rosse Partito Guerriglia</i>
CGIL	Confédération Générale Italienne du Travail <i>Confederazione Generale Italiana del Lavoro</i>
CPM	Collectif Politique Métropolitain <i>Collettivo Politico Metropolitano</i>
DC	Démocratie Chrétienne <i>Democrazia Cristiana</i>
GAP	Groupes d'Action Partisane <i>Gruppi d'Azione Partigiana</i>
LC	Lutte Continue <i>Lotta Continua</i>
Organisation	<i>Organizzazione</i> : ainsi furent appelées les Brigades Rouges par leurs militants.
PCI	Parti Communiste Italien <i>Partito Comunista Italiano</i>
PO	Pouvoir Ouvrier <i>Potere Operaio</i>

## INTRODUCTION

En Italie, la période s'étendant de 1970 à 1985 a été nommée les « années de plomb », *anni di piombo*, une expression employée pour la première fois par Francesco Cossiga, alors ministre de l'Intérieur. Cette dénomination a deux origines. Dans un premier temps, le plomb renvoie aux balles meurtrières qui ont caractérisé ces décennies de l'histoire italienne. Aussi, l'expression fait référence au poète grec Hésiode, et à son œuvre *Les Travaux et les Jours*. Il y identifie cinq âges que les Dieux auraient prévu pour l'Humanité. Le troisième, l'Age d'airain ou de plomb, aurait pour protagonistes des hommes violents, au cœur d'acier, armés de plomb. Par cette métaphore, Cossiga révèle la teneur violente de ces années.

En effet, si maints pays ont connu des manifestations contestataires au cours des années soixante/soixante-dix, et si certains ont expérimenté une opposition armée de la part de groupes extraparlimentaires, le cas italien est unique. La France a connu *Action Directe*<sup>1</sup>, l'Allemagne de l'Ouest la *Rote Armee Fraktion*<sup>2</sup>. Or, Donatella Della Porta recense en Italie, pour la période allant de 1970 à 1982, un total de 537 sigles d'extrême gauche<sup>3</sup>. Les attentats revendiqués par l'extrême gauche sont au nombre de 488, dont 272 meurtrières. Certes, tous ces groupes ne peuvent être qualifiés de terroristes. Beaucoup se séparent du mouvement au moment où une minorité décide d'emprunter le chemin de la lutte armée. Toutefois, le nombre de groupes terroristes reste plus élevé que dans les autres pays européens. La sociologue identifie par la suite 360 personnes mortes ou blessées, dont 272 par les attentats

---

<sup>1</sup> *Action Directe* : groupe clandestin ayant revendiqué une cinquantaine d'attentats ou d'assassinats sur le territoire français entre 1979 et 1987. Né de la fusion des Groupes d'action révolutionnaire internationalistes et des Noyaux armés pour l'autonomie populaire. En 1979, la coordination se transforme en une organisation de guérilla qui commence alors à revendiquer ses attaques sous le nom d'Action directe. Ses actions sont dirigées au nom de la lutte contre l'impérialisme capitaliste, des symboles de la puissance de l'État, le grand patronat et la défense du prolétariat. Après l'élection de Mitterrand en 1981 le nouveau gouvernement joue l'apaisement et amnistie les condamnés. La majorité des militants renonce alors à la violence, abandonnant jusqu'au nom et au sigle d'Action directe mais une minorité (regroupée en une branche parisienne et une branche lyonnaise) choisit de passer à la lutte armée. Action directe a été interdite par un décret du 19 août 1982 prononçant la dissolution de l'organisation.

<sup>2</sup> *Rote Fraktion Armee* : Mouvement marxiste issu de la Bande de Baader Meinhof, elle-même issue des mouvements estudiantins de la fin des années soixante. La radicalisation de ce mouvement dès 1968 conduit à la création de la Fraction Rouge Armée. La première génération se termine avec la mort des chefs historiques du mouvement en 1977. Elle commence comme Bande Baader Meinhof et passe de la contestation estudiantine à la violence terroriste. Les chefs historiques sont capturés en 1972. Une deuxième génération débute peu après l'arrestation des chefs historiques de la RAF. Ses chefs sont cependant rapidement arrêtés et son existence est de courte durée. Enfin, la troisième génération, dont les membres proviennent du *Mouvement du 2 Juin* et du *Collectif des Patients Socialistes*. Elle opère encore sous les ordres des chefs historiques emprisonnés. Avec la mort de ces derniers, le mouvement s'alimente du mouvement pacifiste naissant et, dès le début des années 80, commence à éclater en petits groupes qui agissent de manière autonome.

<sup>3</sup> Della Porta, D., Rossi, M., *Cifre crudeli. Bilancio dei terrorismi italiani*, in Wiewiorcka, M., *Sociétés et terrorisme*, Bayard, 1998, p. 145.

des Brigades Rouges. La mention de cette dernière organisation est incontournable dans un discours sur les « années de plomb » italiens. En effet, de par leurs actions, leurs effectifs et surtout leur longévité, les Brigades Rouges sont les protagonistes de cette période.

Dès lors, il est essentiel de revenir sur les événements des années 1960 et 1970, afin de percevoir les circonstances dans lesquelles les Brigades Rouges ont vu le jour et se sont déployées. Cette tentative de mise en contexte peut certes paraître exhaustive, mais elle est utile afin d'appréhender les articulations et les ruptures qui caractérisent ces décennies.

### *La montée en puissance des mouvements sociaux.*

A la fin des années soixante, une vague de contestations étudiantes envahit les rues des métropoles européennes et internationales. En France, ce phénomène mène au fameux « Mai '68 », avec ses cortèges de manifestants de gauche, étudiants et ouvriers, et la grève la plus longue que le pays ait connue. En Italie, les contestations se développent progressivement, et tardent à parvenir à un regroupement des forces sociales, comme cela est le cas en France. Le premier événement marquant l'histoire des mouvements sociaux pendant cette décennie est le réveil du mouvement ouvrier, en juillet 1962. Une manifestation à Piazza Statuto à Turin donne de la voix aux revendications salariales et sociales des syndicats. Par la suite, l'arrivée au pouvoir du gouvernement d'Aldo Moro, en 1963, s'accompagne d'une spirale inflationniste qui attise les colères sociales, par exemple en 1964, la CGIL<sup>4</sup> encourage une nouvelle mobilisation en faveur des droits des ouvriers. La politique déployée par le gouvernement démocrate chrétien semble viser une révolution sociale et politique, mais les échecs, autour des réformes scolaires notamment, entraînent la démission du gouvernement. Le climat politique est alors caractérisé par une tension croissante, due aussi à la tentative de coup d'Etat du Général De Lorenzo en 1964<sup>5</sup>. Parallèlement, le Parti Communiste Italien se confronte au problème de la déstalinisation, et se voit affaibli par le décès de son Secrétaire Palmiro Togliatti en 1964. Après une transition du Secrétaire Longo, Enrico Berlinguer reprend les rênes du Parti, contesté par une partie des militants, qui s'opposent rapidement à

---

<sup>4</sup> CGIL : *Confederazione Generale Italiana del Lavoro*, la plus ancienne organisation syndicale, dont la première forme naît en 1906 (*Confederazione Generale del Lavoro*).

<sup>5</sup> Coup d'Etat manqué du Général De Lorenzo: Le général Giovanni De Lorenzo, Commandant Général de l'*Arma dei carabinieri*, le corps de gendarmerie, est l'organisateur d'un plan de confiscation du pouvoir des hommes politiques afin de le mettre aux mains de ce corps. Appelé *Piano Solo* car le projet prévoyait l'exercice du pouvoir par le seul corps des gendarmes, il s'agissait d'un plan militaire d'urgence, mais qui fut sur le point d'être appliqué en 1964. Le projet fut véritablement dévoilé quelques années plus tard, mais le secret d'Etat a empêché la révélation des modalités du plan et les différentes enquêtes et Commissions parlementaires sont restées infructueuses.



sa volonté de dissociation radicale avec l'URSS, et de sa proposition de collaboration avec le gouvernement démocrate chrétien en place.

Dans ce contexte politique difficile, la contestation étudiante apparaît. Précédant le mouvement français, les mobilisations commencent dès 1966. L'Institut Supérieur des Sciences Sociales de Trente en sera l'épicentre. Encouragés par le partenariat de la faculté avec l'Université de Berkeley, les étudiants se mobilisent contre la guerre au Vietnam, et pour les droits des étudiants. Au fur et à mesure, les universités de la péninsule s'approprient les revendications des Trentains. Au cours de cette même année, une manifestation à Rome se conclut par des échauffourées avec des étudiants d'extrême droite : une première victime, 'socialiste', est identifiée.

Les revendications concernent l'Université, dont les étudiants se sont multipliés suite à sa démocratisation en 1962. Le décalage ressenti entre une institution construite sur les bases d'une sélection sévère et le sentiment de former une génération homogène, fondée sur l'égalité et la solidarité conduit à une adhésion considérable des étudiants à la mobilisation contre le système universitaire. La protestation adopte assez rapidement un caractère politique, antifasciste et anti-institutionnel. L'aspiration à une résistance à l'image des partisans et des militants engagés dans les luttes anti-impérialistes (tels le Vietnam et Cuba) mène à la remise en cause des instruments de domination de l'élite au pouvoir. Imprégnés d'une culture propre, la jeune génération se mobilise dans l'opposition aux schémas traditionnels de la famille, à la société de consommation, et revendiquent une libération sexuelle. En février 1967, les manifestations gagnent en ampleur. Les universités de tout le pays se mobilisent contre les réformes du Ministre Gui, visant à mettre en place le système *diploma, laurea, dottorato*. Dans la continuité de cette protestation, des émeutes violentes éclatent à Rome en 1968, avant que le mouvement ne vienne à impliquer les élèves de l'enseignement secondaire, puis les ouvriers. Ces années de mobilisation se finalisent par peu d'acquis, mais elles ont une grande influence sur les agitations ouvrières.

Celles-ci se multiplient à l'automne 1969, *l'autunno caldo*, lorsque les grèves s'étendent au secteur industriel. Un million cinq cent mille ouvriers métallurgistes et des industries mécaniques se mettent en grève. L'usine la plus mobilisée est la Pirelli de Milan. Elle bénéficie en effet de l'expérience des syndicats et des militants d'extrême gauche engagés dans les groupes extraparlimentaires *Lotta Continua*, *Avanguardia Operaia* et *Potere Operaio*<sup>6</sup>. De plus, ces ouvriers s'organisent dans les CUB (Collectifs Unitaires de Base), où

---

<sup>6</sup> Annexe 1, pp. 4-5, Les organisations d'extrême gauche italiennes.

ils sont rejoints par les étudiants, dont le mouvement s'est apaisé, et les chômeurs. Entre 1970 et 1971, le mouvement combatif s'étend à d'autres secteurs et catégories, qui obtiennent au final la signature d'accords sur la hausse des salaires, la diminution des heures de travail et le respect des droits des ouvriers. Pourtant, la crise économique de 1971 provoque l'interruption des négociations, et la mobilisation ouvrière se poursuit. S'ajoutent à celle-ci des catégories élargies aux mal-logés, les militants d'extrême gauche, etc. L'instabilité politique domine, les réformes tentées échouent, et le mécontentement devient général.

*Le débat autour de la lutte armée : l'apogée de l'opposition à l'Etat.*

Pendant que les militants de l'extrême gauche soutiennent les revendications sociales des étudiants puis des ouvriers, les pouvoirs politiques affrontent un débat tout autre : la question du Parti Communiste Italien. En ces années de Guerre Froide, les Etats-Unis, inquiets de l'éventuelle poussée de « l'ennemi rouge », soutiennent une politique visant à influencer l'opinion, à l'amener à accepter un gouvernement autoritaire anti-communiste, ainsi qu'à empêcher le compromis historique entre la Démocratie Chrétienne et le PCI. L'ainsi nommée « stratégie de la tension » consiste en la diffusion d'une menace terroriste d'extrême droite, notamment à travers deux structures appelées Gladio et la loge P2. Les autorités attribuent ensuite ces attentats aux mouvements d'extrême gauche, renforçant la crainte du danger communiste. L'événement marquant de cette politique est l'attentat de Piazza Fontana, le 12 décembre 1969. Une bombe posée par un mouvement d'extrême droite explose à la Banque Nationale de l'Agriculture de Piazza Fontana, à Milan. L'anarchiste Pinelli est arrêté et accusé des faits, ce qui provoque la colère des mouvements d'extrême gauche. Cet épisode déclenche les tensions et alimente le débat sur la nécessité de la violence dans l'opposition à l'Etat. Cette opposition se concentre notamment sur le caractère violent de celui-ci et sur ce que ses opposants perçoivent comme un abus du monopole de la violence. En effet, déjà au moment des manifestations étudiantes, les forces de l'ordre avaient eu recours à une répression brutale contre certains cortèges. De cette manière, le tournant dans les mouvements sociaux est souvent situé le 1<sup>er</sup> mars 1968, moment des « affrontements de Valle Giulia<sup>7</sup> ». Les historiens y identifient le passage à la violence des étudiants mobilisés dans la contestation.

---

<sup>7</sup> Ces affrontements sont connus sous le nom de la *battaglia di Valle Giulia*. Ce fut en effet la première fois que les étudiants manifestants répondirent à la violence par la violence s'en prenant aux forces de l'ordre avec des jets de pierres et brûlant les moyens de transports publics. Certains y voient le début de la composante violente du Mouvement qui a porté au terrorisme quelques années plus tard. Toutefois, lors de cet épisode, la réaction des jeunes fut spontanée et désorganisée.

Lors de cet épisode, la répression de la police provoque la solidarité de tous avec les étudiants, et encourage l'affirmation d'une altérité radicale. Ce fait, ajouté à l'explosion à Piazza Fontana l'année suivante, souligne la nécessité de contrer l'Etat par des moyens plus efficaces.

Quand les actions de masse s'atténuent [...] subsistent certains individus tellement impliqués dans les revendications qui ne veulent pas se soumettre aux limites de l' « expressivité » qu'implique le vote. Dans un certain nombre de démocraties modernes, pour ces raisons, les actions terroristes de peu offrent une contrepartie à l'apathie de beaucoup ; tous deux sont des réactions aux limites de la participation politique imposée par les institutions démocratiques.<sup>8</sup> A.O. Hirschman.

Le débat sur le passage à la lutte armée implique l'ensemble des mouvements extraparlimentaires. Il affecte des groupes déjà présents dans les luttes étudiantes et ouvrières. En plus des trois organisations citées précédemment se démarquent les GAP, Groupes d'Action Partisane dirigée par l'éditeur Giangiacomo Feltrinelli, et le CPM, le Collectif Politique Métropolitain. C'est ce dernier groupe qui nous intéresse avant tout. Il est créé en Septembre 1969, à Milan et représente un lieu de rencontre entre les organisations étudiantes et ouvrières, une plateforme capable de mettre ensemble des réalités et des luttes communes. Deux des fondateurs répondent aux noms de Renato Curcio et Margherita Cagol, étudiants de l'Université de Trente et figures de proue de la mobilisation étudiante qui y eut lieu. Ce groupe réfléchit sur l'adoption de la lutte armée, un pas logique dans le processus révolutionnaire qui s'est enclenché au moment de la contestation étudiante. De nombreuses réunions sont organisées en présence d'une majorité des dirigeants de ces groupes, afin de discuter du développement et des orientations de l'opposition à l'Etat. Les plus importantes sont celles de *Chiavari* en 1969 puis celle de *Pecorile* en 1970. Au cours de ces réunions se font sentir des désaccords profonds entre les groupes qui estiment que le passage à la violence armée est une nécessité, et ceux qui affirment le contraire. De cette manière, lors de la réunion du Collectif Politique Métropolitain à *Chiavari*, les militants favorables à une solution violente rédigent le « petit livre jaune », qui aborde la question de la lutte armée comme

---

<sup>8</sup> Hirschman, A.O., in Catanzaro, R., Manconi, L., *Storie di lotta armata*, Il Mulino, Bologne, 1995, introduction. "Quando le azioni di massa non sono più imminenti [...] vi possono essere ancora degli individui talmente coinvolti in certi problemi da non volersi conformare ai limiti di "espressività" impliciti nel voto. In un buon numero di democrazie moderne, per queste ragioni, le azioni terroristiche di pochi offrono una contropartita all'apatia della maggioranza; entrambe sono reazioni ai limiti di partecipazione politica imposti dalle istituzioni democratiche."

unique arme du prolétariat<sup>9</sup>. Au cours de cette rencontre, certains militants convaincus de l'inévitabilité de la lutte armée quittent le CPM et fondent la *Sinistra Proletaria*. Après une année de réflexion, le groupe se réunit à nouveau à *Pecorile*, en 1970, et autour de Renato Curcio, Margherita Cagol et Alberto Franceschini, un militant venu du « Collectif politique ouvriers/étudiants » de Reggio Emilia, la *Sinistra Proletaria* devient les Brigades Rouges, dont la 'politique' est la lutte armée. Leur discours définit la situation de lutte en termes révolutionnaires, et dès lors légitime une violence à la fois de résistance à un coup d'Etat, et d'insurrection contre cet Etat. Cette violence est présente dans la rue, et lors des manifestations de masse, en tant que défense contre les forces de l'ordre. Par la suite, elle se transforme en violence offensive, dans un crescendo qui touche les « fascistes », les patrons, les forces de l'ordre, etc. La déclaration suivante, lue lors de la réunion de *Pecorile*, où les militants de groupes d'extrême gauche débattent du choix de la lutte armée, démontre de façon précise les incidences des événements mentionnés ci-dessus sur le passage à la violence politique.

Le mouvement ouvrier qui se développe dans les grandes usines manifeste un besoin politique de pouvoir : la lutte contre l'organisation du travail, la rétribution, les rythmes, les 'chefs'. Pour cela ils se mobilisent en dehors des structures traditionnelles du mouvement ouvrier, tels le PCI et les syndicats. Le besoin de pouvoir les portera inévitablement à une opposition violente avec les institutions, ainsi qu'avec le PCI et les syndicats. Il est donc indispensable de former une avant-garde interne à ce mouvement qui puisse représenter et construire cette prospective de pouvoir. Mais cette avant-garde doit savoir unir la 'politique' et la 'guerre'. La stratégie léniniste de l'insurrection qui présuppose une phase politique d'agitation et de propagande substantiellement pacifique, suivie du 'coup final', de l' 'heure X', c'est-à-dire de la phase proprement militaire, devient ainsi inactuelle et non proposable. Il est en revanche important de préparer la 'guerre civile de longue durée' où le 'politique' est, dès le départ, étroitement uni au 'militaire'. Milan, la grande métropole, vitrine de l'empire, centre des mouvements les plus mûrs, est notre jungle. Nous devons partir de là, dès maintenant<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> Voir les témoignages des deux fondateurs des Brigades Rouges: Curcio, R., Scialoja, M., *A viso aperto, vita e memorie del fondatore delle Br*, Oscar Mondadori, Milano, 1993; Franceschini, A., *Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br*, A. Mondadori, Milano, 1988

<sup>10</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*, 1988, p. 24, « Il movimento operaio che si sta sviluppando nelle grandi fabbriche manifesta un bisogno tutto politico di potere: la lotta contro l'organizzazione del lavoro, il cottimo, i ritmi, i "capi". Per questo si muove al di fuori delle strutture tradizionali del movimento operaio, come sono il Pci e i sindacati. Il bisogno di potere lo porterà inevitabilmente a uno scontro violento con le istituzioni, anche con il Pci e il sindacato. E indispensabile quindi formare un'avanguardia interna a questo movimento che possa rappresentare e costruire questa prospettiva di potere. Ma questa avanguardia deve saper unire la "politica" e la "guerra". Diventa quindi inattuale e non proponibile la strategia leninista dell'insurrezione che presuppone una fase politica di agitazione e propaganda sostanzialmente pacifica, seguita poi dalla "spallata finale", dall' "ora x", cioè dalla fase propriamente militare. Occorre invece preparare la "guerra civile di lunga durata" in cui il "politico" è, da subito, strattamente unito al "militare". E Milano, la grande metropoli, vetrina dell'impero, centro dei movimenti più maturi, la nostra giungla. Da lì e da ora bisogna partire.»

## *Les Brigades Rouges : protagoniste de la lutte armée en Italie*

Les deux réunions évoquées ci-dessus sont déterminantes dans la formation du groupe armé nommé les Brigades Rouges. Dans la déclaration lue lors du *Convegno di Pecorile*, l'on perçoit les motivations des militants ainsi que leur projet révolutionnaire. Dans un premier temps, comme dans la majorité des organisations communistes armées, le dessein visé est l'incarnation des luttes sociales. De fait, la naissance des Brigades Rouges a pour but de faire naître un pouvoir alternatif dans les usines, enracinant le mouvement dans les revendications ouvrières, paradigme des luttes sociales. L'influence des transformations des mouvements sociaux sur le développement du groupe est évidente. En effet, l'épuisement du mouvement étudiant voit ses acteurs les plus fervents se diriger vers les mouvements ouvriers. Les fondateurs de ce groupe ont par ailleurs tous participé aux mouvements étudiants puis ouvriers. Ils sont parmi les premiers à avoir organisé des rencontres entre les deux entités contestataires, afin d'unir leurs forces. Le rôle premier accordé à la classe ouvrière et à ses priorités est reproduit dans un discours fortement imprégné de l'idéologie marxiste. La définition de la lutte en termes de lutte des classes, le moteur pérenne de l'Histoire, permet de projeter une solution révolutionnaire au conflit contre l'Etat. En cela, le choix de la lutte armée se justifie par les conflits historiques des travailleurs contre le Capital, et par les victimes des révolutions qui ont traversé les deux derniers siècles de part le monde. Dans l'ancrage ouvrier, les brigadistes trouvent leurs recrues, et propagent leurs messages de propagande anti-étatique. Le soutien de la classe ouvrière leur procure une légitimité nécessaire. En effet, au cours de premières années d'existence du groupe armé, l'appui populaire est important, notamment chez les ouvriers, mais aussi chez tous ceux qui souffrent de conditions sociales difficiles ou qui s'opposent au pouvoir démocrate chrétien en place depuis l'après guerre.

Milan, le quartier de Lorenteggio. Pendant l'été de 1970 apparaissent des tracts signés Brigades Rouges. Une étoile asymétrique à cinq branches y est dessinée. Un projet de guerre civile est né, mais l'opinion publique ne s'en rend pas compte. L'Etat même le sous estime. On ne s'alarme pas non plus lorsque pendant la dernière semaine d'août, à l'intérieur des bâtiments de Sit-Siemens à Piazza Zavattari à Milan, l'on retrouve un colis de documents clandestins. Le texte, où l'on renvoie surtout à la situation dans les entreprises, contient de lourdes insultes aux 'dirigeants bâtards' et aux 'cruels chefs de département' à mettre\_ ainsi il est écrit\_ hors jeu. Mais la sigle, Br, est presque méconnue par la direction des usines et encore moins de la Préfecture de police de Milan.

17 septembre 1970, via Moretto da Brescia, une clame rue résidentielle du quartier Città Studi. 20h30. Deux bidons d'essence explosent contre le garage de Giuseppe Leoni, directeur central du personnel de la

Sit Siemens. Sur la porte du garage, la signature : Brigades Rouges. C'est la première action dite punitive des Brigades Rouges, conformément au slogan « en frapper un pour en éduquer cent ». Mais les enquêteurs retiennent qu'il s'agit d'un acte de délinquants, et que la revendication est seulement une couverture<sup>11</sup>.

Sergio Zavoli, *La notte della Repubblica*

Sergio Zavoli souligne ici la chronique des premières actions brigadistes et l'inattention des dirigeants et des forces de l'ordre envers celles-ci. En cette période de grande contestation que fut le début des années soixante-dix, la manifestation des Brigades Rouges passe presque inaperçue. En effet, les autorités tardent à percevoir le phénomène brigadiste comme différent de la délinquance commune. Toutefois, avec la multiplication des actions et la désignation de cibles toujours plus importantes, les dirigeants réalisent que les Brigades Rouges représentent une menace pour le pouvoir. Néanmoins, la classe politique, notamment le Parti Communiste, ne reconnaîtra jamais une valeur politique aux actions des brigadistes, qui seront toujours désignés par des termes péjoratifs et réducteurs.

L'intensification des actions des Brigades Rouges suit l'évolution des mouvements sociaux comme nous le mentionnions auparavant. Les Brigades Rouges sont les plus concernés par la crise du mouvement ouvrier qui caractérise les années 1973-1976. Lors de l'épuisement des mobilisations ouvrières, les Brigades Rouges se radicalisent, dans l'impression d'incarner les idéaux de la classe prolétaire, en somme d'être le sauveur de cette dernière. L'Organisation prend d'autant plus d'importance que les années 1973-1974 sont caractérisées par la décomposition de nombreux groupes extraparlimentaires, dont *Potere Operaio*. Seul élément de poids sur la scène de la lutte armée révolutionnaire, le groupe s'organise, malgré le détournement des ouvriers, et recentre l'analyse sur l'Etat, cible des attaques des brigadistes dès 1974. Le premier pas en avant est l'enlèvement du Juge Mario

---

<sup>11</sup> Zavoli, S., *La notte della Repubblica*, Nuova Eri, Rome, 1992, "Milano, quartiere del Lorenteggio. Nella primavera del 1970 appaiono dei volantini firmati Brigate rosse. Vi è disegnata una asimmetrica stella a cinque punte. E' nato un progetto di guerra civile, ma l'opinione pubblica non se ne accorge. Lo Stato stesso lo sottovaluta. Non ci si allarma neppure nell'ultima settimana di agosto quando, all'interno dello stabilimento Sit-Siemens di piazza Zavattari, a Milano, viene rinvenuto un pacco di ciclostilati. Il testo, in cui ci si riferisce soprattutto a situazioni aziendali, contiene pesanti insulti a "dirigenti bastardi" e a "capi reparto aguzzini" da mettere - così è scritto - fuori gioco. Ma quella sigla, Br, è pressoché sconosciuta alla direzione di fabbrica e molto di più non ne sa neppure la questura di Milano. 17 settembre 1970, via Moretto da Brescia, una tranquilla strada residenziale del quartiere Città Studi. Ore 20,30. Due bidoni di benzina esplodono contro il box di Giuseppe Leoni, direttore centrale del personale della Sit-Siemens. Sulla porta del garage la scritta: **Brigate Rosse**. E' la prima azione cosiddetta punitiva delle Brigate rosse in ottemperanza allo slogan: "colpisce uno per educarne cento". Ma gli inquirenti ritengono che si tratti di un atto teppistico, e che la rivendicazione sia soltanto una copertura".

Sossi, en 1974<sup>12</sup>. Après des années d'attentats dirigés contre les grands patrons, le groupe armé se dresse contre un représentant du pouvoir, un juge, responsable de l'opposition dans un procès au groupe confrère du XXII octobre. L'enlèvement puis la libération du juge un mois plus tard dévoile à la société italienne l'existence des Brigades Rouges, ainsi que leurs revendications, à travers les communiqués publiés dans la presse. S'en suivent des représailles policières de grande ampleur, et l'arrestation des fondateurs du groupe, Renato Curcio et Alberto Franceschini<sup>13</sup>. Cet épisode marque le début de l'« attaque au cœur de l'Etat ». La reprise en main de l'organisation par Mario Moretti débute par une période de réflexion et d'organisation du mouvement. Les recrutements s'accroissent et l'extension territoriale des Brigades Rouges a lieu. Aux grandes métropoles industrielles du nord de l'Italie s'ajoute la capitale, Rome, centre du pouvoir. Ce fait illustre le déplacement des priorités du groupe, dont l'ennemi principal est dès lors l'Etat, et les représentants de celui-ci.

Cette période du début des années soixante-dix est bénéfique aux Brigades Rouges, puisque la colère populaire leur permet d'accroître leurs rangs. Pour s'opposer aux représailles policières, le groupe entre dans la clandestinité, et perfectionne ses actions. Sans procéder à une chronologie exhaustive de celles-ci<sup>14</sup>, nous pouvons toutefois citer l'événement qui marque un tournant dans l'histoire de l'Organisation : l'affaire Moro. En effet, à l'heure actuelle, les Brigades Rouges sont associées par tous à l'enlèvement et à l'assassinat du Secrétaire de la Démocratie Chrétienne Aldo Moro, du 16 mars au 9 mai 1978. Dans la stratégie visant à attaquer le cœur de l'Etat, le séquestre d'Aldo Moro a fait connaître à l'Italie et au monde entier l'existence des Brigades Rouges et leurs revendications. En cinquante-cinq jours, la communication entre le groupe armé et les responsables politiques eut lieu à travers les médias. Le refus des négociations de la part des hommes politiques provoque une situation bloquée, et les brigadistes décident alors d'assassiner Moro, condamné par leur procès populaire pour la fonction qu'il exerçait et sa prétendue responsabilité dans la situation italienne de l'époque. Si cet épisode fut un tournant dans l'attitude des forces de l'ordre envers le mouvement, il le fut aussi pour l'opinion publique. De cette façon, ceux qui jusqu'à présent avaient soutenu les militants brigadistes, notamment les ouvriers, se détournèrent du mouvement. Les critiques sont nombreuses de la part de l'ensemble de la société. Même les

---

<sup>12</sup> Enlèvement de Mario Sossi : le 18 avril 1974, les Brigades Rouges mènent à terme l'Opération *Girasole*, dont la mission est l'enlèvement du juge génois Sossi. Il sera libéré le 23 mai 1974. Le substitut du procureur Mario Sossi était sur le banc des accusateurs dans le procès du groupe XXII Ottobre. Ce procès fut attentivement suivi par les Brigades Rouges, qui identifièrent en Sossi le premier représentant de l'Etat « fasciste » à punir.

<sup>13</sup> Renato Curcio et Alberto Franceschini sont arrêtés le 8 septembre 1974, à Pinerolo, grâce à l'infiltration de S. Girotto, alias Frate Mitra.

<sup>14</sup> Annexe n°2, pp. 6-25, Chronologie à trois entrées: actions brigadistes, réactions de l'Etat, production culturelle.

opposants à l'Etat se déclarent aussi opposants aux Brigades Rouges avec le slogan « *Né con lo Stato, né con le Br* ». Ainsi, ce que l'Organisation voyait comme l'action de plus grande envergure se traduit par un échec politique. Dans le sein même du groupe, les divisions sont nombreuses, et l'organisation perd l'union de ses militants. Certains abandonnent la lutte armée, tels Valerio Morucci<sup>15</sup> et Adriana Faranda<sup>16</sup>. Ceux qui restent sont contraints de remettre en question l'organisation et ses méthodes. Les années suivantes, de 1978 à 1985, année de l'arrestation des derniers militants brigadistes, le mouvement fait face à une guerre interne, où s'opposent les Brigades Rouges *Partito Guerriglia* et les Brigades Rouges *Partito Comunista Combattente*. A force d'oppositions intestines et de désaccords sur la politique à adopter, le parti armé perd la dimension revendicatrice. Sans projet politique, les brigadistes procèdent à des actions chargées d'une violence accrue. Les arrestations de Mario Moretti, puis de Barbara Balzerani marquent la fin de l'Organisation. Les procès s'amplifient, dans une atmosphère de tension nationale, et les brigadistes sont condamnés à la prison et au silence.

#### *La violence politique : motivations et évolutions.*

Isabelle Sommier fait l'analyse de la maturation du choix révolutionnaire au cours des années soixante dans l'ouvrage intitulé *La violence politique et son deuil, l'après '68 en France et en Italie*<sup>17</sup>. Elle confirme que la construction d'une cause révolutionnaire trouve ses origines dans les mouvements ouvriers, et se développe au moment où ces manifestations peinent à obtenir la satisfaction de leurs revendications. Dans le cas italien, nous pouvons appuyer cette théorie par les bouleversements sociaux importants qui conditionnent justement le développement d'une réflexion sur la nécessité de la violence politique. A ce propos, les évolutions que subissent les groupes extraparlimentaires vont dans le sens d'une adaptation ou d'une réaction aux mouvements sociaux. Malgré l'épuisement des protestations étudiantes, puis ouvrières, une organisation comme les Brigades Rouges procède à diverses réorganisations dans le but de maintenir un appui dans les usines, et de poursuivre la lutte en faveur d'une révolution prolétaire.

Aussi, c'est bien lors de l'épuisement des mouvements universitaires et de l'institutionnalisation des conquêtes du mouvement ouvrier par les usines que les militants de

---

<sup>15</sup> Annexe n°3, pp. 26-29, Typologie des ex-brigadistes/témoins.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Sommier, I., *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Presses Universitaires de Rennes, 1998



la lutte armée procèdent à la radicalisation des objectifs, afin de proposer une alternative au compromis. Les forces se concentrent dès lors sur la critique du modèle de valeurs dominant et l'exigence d'une efficacité accrue du fonctionnement des organes étatiques. L'Etat devient la cible principale des groupes armés. La démocratie parlementaire est associée à une domination bourgeoise qui refuse le changement. Face à cela, la radicalisation des militants constitués en groupes armés les dirige vers le terrorisme.

Isabelle Sommier dresse une liste des différentes légitimations de la violence auxquelles ont recours les militants d'extrême gauche. Tout d'abord, l'Histoire permet de justifier cette démarche, puisqu'elle s'inscrit dans la continuité des grands mouvements révolutionnaires du XXe siècle. En cela, le marxisme et le léninisme permettent de justifier la violence contre l'Etat bourgeois, et a pour conséquence une association politique dans le but de placer la lutte dans l'Histoire des mouvements révolutionnaires. Pour d'autres ou parfois pour les mêmes, la violence est légitimé par sa capacité à dévoiler les dysfonctionnements du système, et à lutter contre les injustices dues à ces derniers. Enfin, la violence est vue comme la capacité d'un groupe uni à exprimer sa révolte, contribuant ainsi à la réaffirmation de la dignité personnelle et collective des dominés<sup>18</sup>.

La violence politique dans les sociétés contemporaines comporte des particularités qu'il est indispensable d'appréhender afin d'en produire une analyse claire. En effet, son objectif premier est de délégitimer la classe dominante. Pour ce faire, les groupes de lutte armée concentrent leurs actions sur des cibles choisies en fonction de leur valeur symbolique. Les personnes deviennent alors des symboles d'une idée, d'une fonction ou d'un parti, en somme ce à quoi s'opposent les militants. En cela, les organisations clandestines qui opèrent au sein de la société capitaliste évaluent la fonction de leurs cibles dans la structure bureaucratique du système. Le dessein ultime est évidemment la capacité à diffuser un message dans les différents secteurs de l'opinion publique.

#### *Particularités du cas italien.*

Le cas italien est unique, nous l'avons déjà dit. Pour mieux appréhender les particularités de la situation italienne, il convient de faire appel aux travaux de Donatella Della Porta<sup>19</sup>, une spécialiste des phénomènes terroristes d'extrême gauche. Celle-ci souligne

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 53-62

<sup>19</sup> Della Porta, D., e Pasquino, G., *Terrorismo e violenza politica, tre casi a confronto*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologne, 1983

l'impact du phénomène terroriste d'extrême droite, qui précède l'avènement de la constitution en bandes armées de militants de la gauche extraparlamentaire. La coexistence de ces deux formes de terrorisme a pour conséquence une influence réciproque de dynamiques. L'escalade de la violence politique dans ces deux pôles suit une logique de concurrence, où s'accroissent les actions de chaque mouvement afin d'affirmer la supériorité d'un idéal ou l'autre.

La caractéristique principale du phénomène italien est la longévité et la dynamique des groupes terroristes, présents pendant trois décennies, alors que les mouvements étrangers ne couvrent que les années soixante et le début des années soixante-dix. Cette durée peut être attribuée aux opportunités d'expansions et de reprise générationnelle à l'intérieur des différentes organisations. Elle est liée par ailleurs à la faculté des groupes à mobiliser les Italiens, en étendant le recrutement parallèlement au renforcement organisationnel et à l'expansion territoriale des actions. L'immobilisme du système politique italien offre les bases à une mobilisation collective représentée par les groupes pratiquant la lutte armée.

#### *Historiographie relative au terrorisme italien.*

Le terme d'historiographie pose problème lorsqu'il s'agit d'analyser les ouvrages traitant du terrorisme italien. En effet, il serait plus approprié de parler de la bibliographie de ce thème, puisque le rôle des historiens est moindre dans la recherche sur ce phénomène. En effet, les ouvrages traitant du phénomène brigadiste parus depuis la fin théorique du cycle terroriste ont été produits majoritairement par le domaine des sciences sociales. Les historiens se sont très peu intéressés à cette période du passé récent, et dans les cas où ils l'ont fait, l'histoire événementielle, politique et idéologique du mouvement a été privilégiée.

Comme nous le préciserons dans le travail de recherche qui suit, le sujet fut d'abord étudié par les sociologues, avides de comprendre les motivations humaines qui sont mobilisées dans le passage à la lutte armée. De plus, la méthode sociologique, qui fait appel à l'ensemble des sciences sociales, a permis de fournir un panorama complet des raisons du développement de la lutte armée en Italie dans les années soixante-dix. Des spécialistes, telle Donatella Della Porta, se sont dédiés à l'étude du phénomène terroriste d'extrême gauche en Italie. A travers de nombreux ouvrages, elle dévoile les caractéristiques des sujets terroristes, ainsi que la particularité du cas italien. Un travail exemplaire est celui dirigé par le sociologue Raimondo Catanzaro, sous l'égide de l'*Istituto Cattaneo*.

Dans la préface de l'ouvrage collectif *Ideologie, movimenti, terrorismi*<sup>20</sup>, l'auteur détaille le travail de recherche déployé par le groupe composé de chercheurs de cet institut, mais aussi d'historiens et de politologues extérieurs. Il s'agit donc d'une étude commandée par la région d'Emilie Romagne en 1982, lorsque celle-ci signa une convention avec l'Institut en faveur d'un programme destiné à définir de manière conceptuelle et historique la violence politique, et en particulier le terrorisme, à en comprendre les racines et les caractéristiques. De cet engagement civil découle une activité de recherche dynamique, qui se compose de trois phases principales. Entre 1982 et 1983, de manière assez précoce, il a été question de recenser les connaissances disponibles sur la description empirique aussi bien que sur la définition conceptuelle. Les colloques internationaux qui ont été organisés à ce sujet ont permis la réunion de nombreux intellectuels, qui procédèrent à une réflexion commune sur le phénomène. A ce propos, nous pouvons souligner la participation active de Donatella Della Porta aux volumes publiés par la maison d'édition Il Mulino<sup>21</sup>. Cette première phase d'approfondissement historique et théorique est complétée par un inventaire des épisodes et des acteurs<sup>22</sup>, et une analyse de l'opinion publique face au terrorisme. Suite à cela, l'activité de recherche prend deux directions. D'une part, l'objectif est de recueillir et d'analyser le matériel documentaire sur le terrorisme, les sources judiciaires ainsi que les documents produits par les groupes terroristes. Par ailleurs, le groupe de chercheurs a procédé à une enquête sur les histoires de vie des terroristes, effectuant plus d'une cinquantaine d'entretiens d'acteurs du terrorisme de gauche et de droite. Ensuite, et cela représente la troisième phase de l'étude, les chercheurs ont entrepris l'analyse de l'ensemble de ces sources écrites et orales. Au cours du travail, la présentation des conclusions progressives a suscité la collaboration d'un grand nombre de chercheurs étrangers, permettant la finalisation d'une étude complète, scientifique dans la méthodologie, pertinente dans les sujets d'analyse.

Nonobstant la duplicité de l'étude, de par l'intérêt pour les phénomènes terroristes des deux extrêmes, la publication d'un recueil de témoignages de militants de l'extrême gauche en 1995 peut être interprétée comme un reflet de la demande sociale de comprendre ce versant du phénomène en particulier. Cet ouvrage suit la lignée de la réflexion effectuée sur les parcours de vie des terroristes, fournissant des informations précieuses dans l'appréhension

---

<sup>20</sup> Catanzaro, R., *Ideologie, movimenti, terrorismi*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologne, 1990

<sup>21</sup> Della Porta, D., e Pasquino, G., *Terrorismo e violenza politica, tre casi a confronto*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologne, 1983; Della Porta, D., (a cura di), *Terrorismi in Italia*, Il Mulino, 1984; Pasquino, G., *La prova delle armi*, Il Mulino, Bologne, 1984

<sup>22</sup> Della Porta, D., Rossi, M., *Cifre crudeli. Bilancio dei terrorismi italiani*, Materiali di ricerca dell'Istituto Cattaneo, Bologne, 1984

des individualités et des motivations personnelles. Publié en 1995, *Storie di lotta armata*<sup>23</sup> s'inscrit dans la multiplication des écrits sur le terrorisme de l'extrême gauche et dans la profusion de témoignages d'ex-militants de la lutte armée.

En France, la politologue française Isabelle Sommier a elle aussi largement contribué à l'appréhension de l'apparition des mouvements armés dans les sociétés contemporaines. Ses travaux se démarquent par leur approche globale et interdisciplinaire du phénomène terroriste d'extrême gauche. En cela, ils permettent de percevoir les continuités et les ruptures ainsi que l'impact des événements politiques et sociaux internationaux et spécifiques à l'Italie sur la formation de ces groupes armés d'opposition.

Un chapitre de la présente étude sera consacré à la réflexion portée sur les Brigades Rouges et le terrorisme d'extrême gauche. Toutefois, il nous est possible d'avancer la présence d'une histoire majoritairement militante. Ce fait est lié, entre autres, à la grande production journalistique sur le thème du terrorisme et des Brigades Rouges. Sous des titres qui laissent à penser qu'il s'agit de livres d'histoire, ces productions possèdent toutes les caractéristiques du travail de journaliste, et s'éloignent en cela de la méthodologie historique. Le style ainsi que les sources utilisées et la manière dont celles-ci sont analysées diffèrent des ouvrages de sciences sociales que nous avons cités jusqu'à présent. Sans le souci d'objectivité qui hante l'historien, les journalistes, en tant que membres de la société italienne et souvent témoins de la période des années de plomb laissent percevoir leurs opinions personnelles. L'analyse faite de la période est donc souvent emprunte de militantisme, que ce soit dans l'opposition ou la favorisation des mouvements d'extrême gauche. Les livres sont souvent présentés sous forme d'enquêtes, dirigées par les implications personnelles de l'auteur. Aussi, Giorgio Bocca, journaliste de renom pendant la seconde moitié du XXe siècle italien, a publié de nombreux essais historisants sur des thèmes liés à l'histoire de son pays<sup>24</sup>. Sa production sur le terrorisme est assez considérable. L'ouvrage intitulé *Noi terroristi, dodici anni di lotta armata ricostruiti e discussi con i protagonisti*<sup>25</sup> nous intéresse particulièrement puisqu'il y accorde une grande place aux témoignages des ex-militants de l'extrême gauche. Sa prise de position en faveur d'une écoute des témoins/acteurs des « années de plomb » est claire, et la nature profondément engagée de celle-ci souligne la différence avec les historiens.

---

<sup>23</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Storie di lotta armata*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologna, 1995

<sup>24</sup> Voir Bocca, G., *Il terrorismo italiano, 1970-78*, Rizzoli, Milan, 1978

<sup>25</sup> Bocca, G., *Noi terroristi: dodici anni di lotta armata ricostruiti e discussi con i protagonisti*, Garzanti, Milano, 1985

Quand bien même les informations fournies sont précieuses, et la tentative d'objectivité présente, il est toutefois nécessaire de prendre du recul par rapport à ces ouvrages, de les comparer avec des livres de nature plus « scientifique », et d'étudier le parcours individuel des journalistes. Néanmoins, il est aussi essentiel de préciser que les journalistes ont un rôle majeur dans le déclenchement d'une réflexion sur les « années de plomb ». En effet, certains d'entre eux ont été les premiers à mettre en évidence l'importance de la parole des témoins. Ainsi, des figures tels Rossana Rossanda, journaliste de *Il Manifesto*, ou encore Mario Scialoja, journaliste de *L'Espresso*, sont des acteurs à part entière de la réflexion sur la saison terroriste italienne, et de la tendance à donner la parole aux ex-brigadistes.

Enfin, il est important de souligner les difficultés dues à la proximité de la période d'étude et au poids de la mémoire de ces événements dans la société italienne qui rendent complexe l'analyse historique du phénomène. De plus, les sources disponibles limitent effectivement le champ de la recherche. Nonobstant ces problèmes méthodologiques, il a été possible de fonder la recherche sur un corpus assez complet de témoignages des acteurs de la période des « années de plomb », ainsi que sur des ouvrages et des articles de réflexion sur le phénomène.

#### *Choix et enjeux de l'étude.*

Au cours du dernier tiers du XXe siècle, et des premières années 2000, de nombreux militants des Brigades Rouges ont procédé à la rédaction de récits de vie, ou bien contribué à des témoignages directs, ensuite publiés par les maisons d'édition italiennes. Notre corpus est composé de treize témoignages d'ex-brigadistes, publiés entre 1983 et 2006. Sur une période de vingt ans, le rythme de parution des ouvrages est variable, et nous pouvons souligner l'augmentation des publications à partir des années 1990. Les ex-brigadistes concernés sont au nombre de douze, puisque dans le cas d'Alberto Franceschini, co-fondateur du groupe armé, les témoignages d'intérêt sont deux. La constitution du corpus s'est faite en fonction des témoignages axés sur la période du militantisme, rédigés et publiés *a posteriori*. En ce qui concerne les ex-brigadistes, les témoignages personnels sont rares, les histoires de vie racontées par une personne extérieure plus importantes. Etant donné la difficile prise de parole, leur nombre ne dépasse pas la vingtaine. Les témoins sont des personnes connues, de

par la médiatisation dont ils ont bénéficié dans les années soixante-dix, et de nos jours<sup>26</sup>. Deux styles ressortent de notre corpus : les témoignages accordés par des entretiens oraux avec une personne extérieure, ensuite retranscrit par celle-ci en vue de la publication, et les témoignages rédigés de manière plus ou moins autonome par les témoins, qui prennent la forme d'un récit de vie au style narratif.

A la lumière des récentes réflexions historiques sur la valeur du témoignage comme source d'histoire, notre dessein sera d'analyser l'apport de ces publications dans la constitution d'une histoire de l'Italie des « années de plomb ». L'interrogation principale touche à la notion de 'tournant', à savoir si l'édition des témoignages des ex-brigadistes a marqué un tournant dans l'historiographie, dans la connaissance des faits, dans l'opinion publique. Il s'agira d'étudier ce que ces témoignages ont représenté pour la société italienne et pour les brigadistes eux-mêmes, et par conséquent la possibilité ou non de définir le moment de la parution comme une phase de transition dans la perception du phénomène des Brigades Rouges.

Notre travail de recherche permettra d'analyser le débat provoqué par ces productions à travers le point de vue de deux protagonistes : les militants et la société italienne. L'analyse de la composition des témoignages nous portera à percevoir leur valeur en tant que source historique. La priorité sera accordée non aux faits décrits, puisqu'il ne s'agit pas de refaire l'histoire du terrorisme des Brigades Rouges, mais bien aux raisons originelles de l'acte de témoigner. L'historien, face à ces fragments d'histoire, se doit de percevoir les motivations des militants, les causes de leurs manifestations comme sujet de l'histoire, que cela se révèle à des fins de rétablissement de vérités, ou de réhabilitation individuelle. L'étude du style et du contenu des témoignages sera essentielle afin de comprendre les implications de cet acte pour les témoins et l'intérêt du matériau ainsi fourni. Pour ce faire, nous accorderons une place importante au processus testimonial de chacun, relevant les différentes étapes du chemin vers la prise de parole. De plus, il s'agira d'identifier les repères revendiqués par les témoins, en tentant de mieux appréhender la spécificité du cas italien.

Par la suite le témoignage sera analysé en tant que évènement éditorial. La réception par la société, et le succès ou l'échec dans les ventes nous offrent diverses réponses quant à l'intérêt des italiens contemporains pour cette période obscure. Les débats suscités par ces manifestations du passé, visibles dans les articles de la presse italienne parus en réaction aux éditions, animeront la réflexion sur le caractère novateur des publications, et sur la nécessité

---

<sup>26</sup> Annexe 3, pp. 26-29, Typologie des ex-brigadistes/témoins.

de s'intéresser de manière différente à la question du témoignage des terroristes. Dans la perspective de l'historien du temps présent, le dessein est d'étudier la contribution à l'historisation des témoignages de vie d'individus, sans distinction de la nature des personnes, tout en conservant l'objectivité nécessaire à ce travail.

Enfin, nous avons évoqué l'interdépendance du témoin et de la société de réception lorsque le témoignage est rédigé, puis publié. Nous tenterons par conséquent de vérifier la présence d'une attente sociale et l'impact des exigences de la population sur le témoignage et les productions postérieures. A ce propos, la prise en compte de la production intellectuelle et culturelle qui dérive des témoignages de brigadistes offrira des informations sur le statut actuel de la mémoire des « années de plomb » mais aussi sur le rôle qu'ont eu les récits de vie d'ex-brigadistes dans le déclenchement d'une réflexion postérieure sur ces années « noires ».

# Première partie : Du silence à la parole, le parcours des témoins.

## Chapitre 1

### La parole mise en scène.

La spirale du terrorisme est toujours la même, elle monte les mêmes marches et lorsque arrive l'heure féroce de la guerre sans prisonniers, des morts assassinés, personne ne reconnaît plus dans le terroriste le jeune homme impétueux d'avant. Le terroriste lui-même ne se reconnaît pas une fois qu'il est entré dans le labyrinthe. Le terrorisme est représentation, mais une représentation qui naît tous les jours entre les suspicions et les mouvements des acteurs qui sont faits d'envie, de jalousie, de méfiance comme tous les hommes, magnifiés cependant par le sang et la mort.<sup>27</sup> Renato Curcio.

Le terrorisme est donc représentation. Représentation d'un combat sans limites pour un monde idéal, et contre une société illégale et fascisante, dans l'imaginaire des brigadistes. Représentation d'un groupe d'individus sanguinaires, « sans foi ni loi », motivés par une folie destructrice et meurtrière dont la cible est l'Etat : ainsi sont perçues les Brigades Rouges par les dirigeants politiques, les médias, et plus tard, par la société italienne. Emprisonné dans ce monde des représentations, le phénomène brigadiste est sujet à une analyse dichotomique, tantôt perçu comme le fruit d'une tentative de sursaut révolutionnaire, suivant le discours marxiste-léniniste de la gauche révolutionnaire, tantôt vu comme la figure du mal absolu, du désordre, et de la monstruosité. Néanmoins, pour appréhender au mieux la période nommée « les années de plomb », il est essentiel de sortir du monde des représentations, et d'aller à la rencontre de ses acteurs. Seule l'analyse du parcours personnel des ex-brigadistes permet d'éclairer le sens et la portée de leurs témoignages, ici sources de notre étude. De cette manière, dans la lignée de ce que préconise le sociologue Norbert Elias, nous ouvrons les sciences historiques et sociales à « la dimension de la conscience », pour montrer le caractère partiellement conventionnel de l'objectivité scientifique<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> Bocca, G., *Noi terroristi, ...*, *Op. Cit.*, p. 120, déclaration de Renato Curcio: "La spirale del terrorismo è sempre la stessa, sale sempre gli stessi gradini e quando arriva all'ora feroce della guerra senza prigionieri, dei morti ammazzati, nessuno riconosce più nel terrorista il ragazzo impetuoso di prima. Neppure il terrorista riconosce più se stesso una volta che è entrato nel labirinto. Il terrorismo è rappresentazione, ma una rappresentazione che nasce ogni giorno fra i sospetti e le mosse degli attori che hanno invidie, gelosie, diffidenze come tutti gli uomini, ingigantite però dal sangue e dalla morte."

<sup>28</sup> Elias, N., in Catanzaro, R., *Ideologie, ...*, *Op. Cit.*, p. 36.



## *Arrestations et procès : la lutte à travers le silence.*

De l'arrestation au témoignage publié, le chemin est souvent long et obéit aux évolutions personnelles des ex-brigadistes. L'effort de mémoire de la part des témoins est fréquemment assimilé à une excavation de souvenirs enfouis volontairement par ces derniers. Dès lors, l'examen de l'approche progressive au témoignage devient essentiel pour appréhender la logique mémorielle des ex-militants et l'évolution psychologique de ces individus. Le chemin commence au moment de l'arrestation, longtemps envisagé par les militants, mais bouleversante lorsqu'elle arrive réellement. De nombreuses sources relatent la confrontation directe avec l'Etat, éprouvante dans les souvenirs des témoins, puisque le rapport de pouvoir est inversé. La protection de la clandestinité est brisée, et le « terroriste » est contraint de faire face à son ennemi. Paradoxalement, l'impact de cette rencontre tend à renforcer les convictions des ex-brigadistes qui ont témoigné de l'expérience. La haine contre l'Etat se trouve exacerbée, et l'enfermement dans la doctrine brigadiste est un recours presque généralisé. Anna Laura Braghetti se souvient de sa réaction au moment de l'arrestation dans le témoignage recueilli par Paola Tavella, *Il prigioniero*<sup>29</sup>. Elle se définit comme possédée par l'idéologie révolutionnaire, aveuglée, une autre personne en somme, effet qui est aussi mis en relief par Adriana Faranda<sup>30</sup> et Enrico Fenzi<sup>31</sup>. La déclaration faite alors aux policiers par Anna Laura Braghetti confirme cette idée : « Je suis une militante des Brigades Rouges et j'assume toutes les responsabilités qui incombent à l'organisation<sup>32</sup> ». Cette militante, arrêtée en Mai 1980, avait intégré les Brigades Rouges en 1977, au moment de l'enlèvement du secrétaire général de la Démocratie Chrétienne, Aldo Moro<sup>33</sup>. Servant seulement de « prête-nom » pour l'obtention du bail de l'appartement de Via Montalcini<sup>34</sup>, elle milite pendant trois ans dans l'Organisation<sup>35</sup>. Son rôle au sein de celle-ci semble être d'une importance limitée, la jeune militante n'ayant pas de convictions politiques profondes au moment de son intégration dans le groupe armé. Malgré le rêve d'un monde meilleur, et la conscience des

---

<sup>29</sup> Braghetti, A.L., Tavella, P., *Il prigioniero*, A. Mondadori, Milan, 1999

<sup>30</sup> Mazzocchi, S., *Nell'anno della tigre. Storia di Adriana Faranda*, Baldini & Castoldi, Milan, 1994

<sup>31</sup> Fenzi, E., *Armi e bagagli: un diario delle Br*, Costa e Nolan, Genova, 1987

<sup>32</sup> Braghetti, A.L., *Op. Cit.*, p. 148, "Sono una militante delle Br e mi assumo tutte le responsabilità passate e presenti dell'organizzazione".

<sup>33</sup> Aldo Moro, secrétaire général de la Démocratie Chrétienne, fut enlevé le 16 mars 1978 par les Brigades Rouges. Après un « procès populaire », d'une durée de 55 jours, il fut assassiné. Son corps fut retrouvé dans le coffre d'une voiture, garée dans Via Caetani, le 9 mai 1978.

<sup>34</sup> Via Montalcini : rue où se trouve l'appartement que louent les brigadistes, dans l'objectif d'y détenir le président de la Démocratie Chrétienne, afin d'effectuer un « procès prolétaire », dans la « prison du peuple ». Aldo Moro y sera séquestré pendant les 55 jours de son procès, avant d'être tué le 9 mai 1978.

<sup>35</sup> Annexe 3, pp. 26-29 Typologie des ex-militants interviewés

injustices sociales, Anna Laura Braghetti ne semble donc pas prédestinée à entrer dans la sphère du militantisme. La conviction politique qu'elle dit renforcée au moment de l'arrestation est, par conséquent, le fruit d'une acculturation idéologique, effectuée au contact des compagnons brigadistes. C'est donc derrière la doctrine brigadiste et le silence que se réfugie la jeune femme, à l'image de tant d'autres militants.

La seconde étape du chemin vers la parole est le procès, une deuxième chance de collaborer avec la justice et de mettre fin à la période de militantisme. Les procès déterminants pour les militants protagonistes de notre étude sont nombreux. Entre 1978, l'année de l'ouverture du procès de Turin au groupe historique, et 1989, année du procès Moro IV, ont eu lieu d'innombrables procès, à Rome, à Gênes, et à Turin, pour ne citer que ceux-là. Patrizio Peci, dans son livre/témoignage *Io l'infame*<sup>36</sup> évoque l'épisode du procès de Turin au groupe historique des Brigades Rouges, dont les principaux accusés sont Renato Curcio et Alberto Franceschini. Ce procès, qui devait débiter le 3 mai 1977, se voit précédé par une rude campagne d'actions violentes, et notamment de « jambisations<sup>37</sup> » qui touchent avant tout des dirigeants de grandes entreprises<sup>38</sup>, et des fonctionnaires du milieu carcéral<sup>39</sup>. En conséquence, lors de l'ouverture programmée du procès de Turin, les 16 jurés convoqués d'office refusent de se présenter, par peur de représailles de la part des Brigades Rouges. L'ex-brigadiste nous présente de manière tout à fait révélatrice l'atmosphère tendue qui entoure les procès attentés aux Brigades Rouges. Patrizio Peci, alors dirigeant de la colonne turinoise, cite cet épisode comme une des réussites du groupe armé. A ce propos, il insiste sur l'importance de la lutte en faveur des brigadistes arrêtés, dont les militants en liberté facilitent le silence et retardent le jugement.

Ces procès sont voués à juger les brigadistes aussi bien pour des faits particuliers à une ville que pour des actions classées par catégories chronologiques ou thématiques. Dans le premier cas, un procès a lieu en 1982-1983 pour individuer les responsables des actions advenues dans la ville de Gênes. Ce dernier se conclut en 1983, par la condamnation à la prison à perpétuité de Prospero Gallinari et Mario Moretti. En ce qui concerne les procès pour des faits définis, les mises en accusation des brigadistes pour l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro sont les plus nombreux. Entre 1982 et 1989, quatre procès Moro ont été attentés

---

<sup>36</sup> Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Io, l'infame*, Arnoldo Mondadori Editore, 1983

<sup>37</sup> Jambisation: en italien, gambizzazione\_ acte de violence à l'encontre d'un individu (choisi en fonction de sa fonction sociale, comme le veut la logique brigadiste, où l'individu est considéré non pas comme tel, mais comme une fonction sociale, esclave de l'Etat fasciste). De gamba, jambe, acte de tirer dans les jambes, dans le but de blesser, et non de tuer.

<sup>38</sup> 19 févr. : Bruno Diotti, dirigeant Fiat de Turin ; 4 mars : Guglielmo Breda, chef d'équipe de la Breda de Milan

<sup>39</sup> 30 mars : Alberto Mammoli, docteur du milieu carcéral à Pise.

aux militants des Brigades Rouges, se concluant par des condamnations à vie pour la majorité des accusés<sup>40</sup>. Les condamnations des brigadistes pour les différentes actions produisent une accumulation des peines. Prospero Gallinari, par exemple, a été condamné à trois sentences de prison à perpétuité, ainsi qu'à une peine de plus de cent ans d'enfermement, l'ensemble se réduisant à une peine à perpétuité.

Deux attitudes s'opposent dans la situation de confrontation entre les brigadistes et l'appareil judiciaire italien.

### *Repentis, dissociés : une parole « marchandée » par l'Etat ?*

En 1998, à une séance de la « Commission parlementaire d'enquête sur le terrorisme en Italie<sup>41</sup> », Adriana Faranda, ex-militante des Brigades Rouges arrêtée en 1979, se présente afin de répondre aux demandes du Président de la Commission, M. Pellegrino. La participation de la jeune femme à cette commission permet d'insister sur l'évolution des brigadistes dans leur rapport à la justice et aux institutions étatiques. De l'arrestation en 1979 à la Commission parlementaire d'enquête qui a lieu en février 1998, dix neuf années sont passées. L'on peut, dès lors, se demander ce qui a pu se produire au cours de cette période pour que Adriana Faranda en vienne à témoigner de plein gré dans une telle Commission, livrant des explications sur la période du terrorisme italien dont elle fut protagoniste.

Je suis venue [ce soir] de mon plein gré répondre à des demandes qui, s'ils n'apportent pas d'éléments nouveaux, j'espère pourront faire comprendre un peu mieux la dynamique de ce qui eut lieu, la mentalité et la pensée qui nous caractérisaient.<sup>42</sup>

Ce changement comportemental s'explique par un phénomène juridique. Après avoir lutté contre le terrorisme par des moyens de répression intensifs, menant à l'arrestation de la majorité des brigadistes, l'Etat italien envisage, dès 1979, une « réconciliation », signe de sa bonne « volonté » et d'une forme de pardon envers les terroristes. Sont créés alors deux

---

<sup>40</sup> 14 avril 1982-Janvier 1983 : Procès Moro I à Rome. Condamnations à vie pour Moretti, Morucci, Braghetti et Gallinari. 1984/1985 : appel du procès Moro à Rome (Moro II) : Faranda et Morucci voient leur peine réduite à 30 ans grâce à la dissociation. Celle de Gallinari, Balzerani et Moretti est confirmée : prison à perpétuité. 15 juin 1986/12 octobre 1987 : Procès Moro Ter ; 1989 : Procès Moro IV.

<sup>41</sup> «Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi».

<sup>42</sup> *Ibid.*, interrogatoire de Adriana Faranda, 11 février 1998, «Sono venuta per una mia disponibilità comunque a rispondere alle domande che, se non portano elementi nuovi, mi auguro possano far comprendere un po' meglio la dinamica di quanto è successo, la mentalità ed il pensiero che ci caratterizzavano.»

figures juridiques, ainsi appelés par Isabelle Sommier<sup>43</sup> dans un article où la spécialiste des sciences politiques analyse l'impact de cette démarche dans la clôture des « années de plomb ». La figure du « repentir », créée par la loi Cossiga du 6 février 1980, sous l'impulsion du Général Dalla Chiesa, puis officialisée par la loi n°304 du 29 mai 1982, propose aux militants terroristes une remise de peine en échange d'informations sur les organisations armées auxquelles ils appartiennent. Quant à la figure du « dissocié », elle représente une particularité italienne, puisqu'elle naît à la demande d'anciens militants, dont le porte parole est Toni Negri<sup>44</sup>. Ce statut est accordé dès 1981, mais n'est officialisée qu'en 1987, avec la loi du 18 février. La reconnaissance des erreurs de la part du brigadiste lui permet de se voir réduire une peine à perpétuité à une peine de dix à vingt ans de prison. Cette démarche implique pour les anciens terroristes une possibilité de rupture définitive avec l'expérience vécue. Raimondo Catanzaro, directeur de l'ouvrage *Storie di lotta armata*<sup>45</sup>, recueil de témoignages de terroristes d'extrême gauche, reprend dans la préface de ce livre une théorie de Hirschman<sup>46</sup>. Il assimile l'expérience politique des militants à un schéma où se distinguent deux éléments : *voice* et *exit*. La mobilisation contestataire des brigadistes, contraints de sortir du système institutionnel (*exit*), donne libre cours à la possibilité de protester de manière plus radicale (*voice*). Le terrorisme se présente dès lors comme la forme la plus extrême de la *voice*. Par la suite, le renforcement de la clandestinité et l'isolement qui en découle diminuent cette faculté d'expression (*voice*). Il est alors impossible de pousser l'expérience à un degré supérieur. L'arrestation et la remise en cause postérieure du terroriste ne lui offre qu'un unique moyen de *exit*, ou de sortie de l'expérience terroriste : celle de la séparation du groupe armé par la dissociation ou le repentir.

C'est ainsi que les mesures juridiques prises par l'Etat encouragent les brigadistes à procéder à la rupture avec le groupe armé. Les raisons sont à la fois intéressées, consistant en la volonté d'une réduction de la peine de prison, et personnelles, relevant de l'évolution des convictions idéologiques et des remises en question individuelles. Alfredo Buonavita, dans le témoignage qu'il accorde à Luisa Passerini, pour l'ouvrage *Storie di lotta armata*, donne son sentiment sur la dissociation, un sentiment qui permet de mettre en pratique la théorie de Hirschman. Malgré la longueur de la citation, et le caractère définitivement individuel et

---

<sup>43</sup> Sommier, I., « Repentir et dissociation: la fin des 'années de plomb' en Italie? », *Cultures et conflits*, 4/2000, n°40, pp. 43-61

<sup>44</sup> Toni Negri, professeur de philosophie à l'Université de Padoue, est l'un des fondateurs de Potere Operaio, et le théoricien de l'Autonomie ouvrière.

<sup>45</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, préface

<sup>46</sup> Hirschman, A. O., *Lealtà, defezione, protesta. Rimedi alla crisi delle imprese, dei partiti, dello stato*, Bompiani, Milan, 1982, in Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, préface.

subjectif de celle-ci, elle nous semble essentielle pour appréhender la perception de ceux qui décident de se dissocier ou de se repentir. Dans le cas d'Alfredo Buonavita, la décision semble ainsi aller de soi, par manque de convictions assez fortes pour supporter la situation présente au nom d'une idéologie à laquelle il ne croit plus.

En effet, beaucoup de personnes qui ensuite se sont repentis disent : « moi j'ai vécu le moment de l'arrestation, de la confrontation avec le juge, comme une libération ». Effectivement, c'est vrai, car c'est l'unique moment où tu brises le cercle, car avant... ou tu as une très forte personnalité, ou tu es totalement disposé à faire la guerre en continuation avec tes camarades, à exposer tes points de vue, ton sentiment : et, sinon, tu adhères spontanément et voilà, parce que c'est une situation difficile, une situation dramatique, et tu suis le troupeau. Il y avait aussi d'autres personnes, naturellement, je n'étais pas le seul à expérimenter ces conflits. Et tu décides de ne plus te poser la problème de la lutte armée, de ce que nous avons produit, de là où nous nous dirigeons. Ainsi, qu'arrivait-il ? Que quand, par la suite, je me suis confronté à la dissociation, il n'y avait plus de possibilité de vivre avec mes camarades : j'étais mieux que dans un quelconque autre endroit, vivre avec les camarades signifiait adhérer à ces choses sur lesquelles je n'étais absolument plus d'accord. C'est pourquoi j'ai eu des traumatismes effrayants sur le plan personnel, de devoir briser mes liens avec ces gens, mais je ne pouvais pas laisser ce lien personnel et affectif me mener à une situation à laquelle je ne croyais absolument plus.<sup>47</sup>

En 1988, sur 442 'prisonniers rouges', 161 sont considérés « irréductibles », 170 dissociés, 34 repentis, et 64 non classés. En 1994, les prisons italiennes comptent encore 69 dissociés, et 143 « ni dissociés, ni repentis »<sup>48</sup>. L'influence de ces statuts sur la « volonté » des militants brigadistes à témoigner est grande. En effet, l'exigence d'une collaboration avec l'Etat, afin d'obtenir la contre partie du « pacte », mène à de nombreux aveux. L'exemple le plus pertinent de ce cas de figure est celui de Patrizio Peci, brigadiste de 1974 jusqu'à son arrestation en 1980. Dans le livre/témoignage<sup>49</sup> qu'il a produit avec l'historien et écrivain

---

<sup>47</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, Entretien avec Alfredo Buonavita par Luisa Passerini, pp. 79-162, “ Infatti, molta gente che poi s'è pentita dice: “io ho vissuto il momento dell'arresto, del confronto col giudice come una liberazione”. In effetti è vero, perché è l'unico momento in cui tu rompi questo cerchio qua, perchè prima... o c'hai una personalità molto forte, o sei disponibilissimo a far la guerra continuamente coi tuoi compagni, a esporre i tuoi punti di vista, il tuo sentire: e, se no, ti viene sponaneo di aderire e basta, perché è una situazione difficile, una situazione drammatica, e tiri avanti come il gregge. C'era anche altri, naturalmente, non ero solo io che portavo questi conflitti. E decidi di non porti più il problema della lotta armata, di quello che abbiamo prodotto, di dove siamo andando. Per cui cosa succedeva? Che quando poi io sono approdato alla dissociation, non c'era più possibilità di vivere coi compagni: io stavo meglio che in qualunque altro posto, vivere coi compagni significava aderire poi a queste cose qui su cui non ero assolutamente più d'accordo. Per cui ho avuto dei traumi paurosi sul piano umano, di dover rompere con questa gente, e pero non potevo neanche trascinarli poi da questo legame personale e affettivo a una situazione in cui non ci credo più assolutamente.”

<sup>48</sup> *La mappa perduta*, Il Progetto Memoria I, Sensibili alle foglie, Rome, 1994

<sup>49</sup> Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*

Giordano Bruno Guerri<sup>50</sup>, il revient sur son parcours, de l'arrestation à la décision de se « repentir ». La démarche est progressive. Il resitue la volonté de se dissocier aux interrogatoires policiers, lors desquels il se rend compte de la force de l'Etat, et de la défaite politique et militaire imminente de l'« Organisation ». Pendant un mois encore, il dit croire au communisme, et résiste donc pour cette raison. Mais, la confrontation quotidienne avec les policiers, lors de sa longue détention préventive<sup>51</sup>, le contraint à faire face au caractère humain de cet ennemi, « déshumanisé » par les Brigades Rouges. C'est en percevant l'ennemi comme un être humain que Peci décide d'accepter la proposition des forces de l'ordre. S'engage alors la collaboration et la dénonciation des camarades. Grâce à ses informations, soixante-dix personnes seront arrêtées. Peci, premier repentir de l'histoire des Brigades Rouges, représente une exception. Même si, par la suite, d'autres brigadistes auront recours à la dissociation et au repentir, le laps de temps écoulé entre l'arrestation et la décision (un mois) est le plus court jamais vu. De plus, la critique envers l'organisation, totale et soudaine, laisse à penser que le temps nécessaire à la remise en question personnelle et à la distanciation par rapport à ses actes n'a pas été observé dans ce cas précis. L'on peut alors s'interroger sur les vraies raisons de ce choix, qu'il dit ne regretter en aucun cas. L'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une décision prise dans le but de protéger sa propre personne, reniant son expérience et son implication dans l'histoire des « années de plomb », en vue de retrouver au plus tôt la liberté. Cependant, Pino Casamassima<sup>52</sup> avance l'idée que ces dénonciations aient été obtenues après que Peci ait passé un mois en isolement dans la prison spéciale de Cuneo, en présence d'agents des services secrets. Le débat est donc ouvert.

Sur les douze témoins concernés par notre étude, sept ont accepté la proposition de l'Etat, en se dissociant du groupe armé<sup>53</sup>. Ces choix remontent tous à la période allant de 1980 à 1984. Serait-il juste de parler de l'influence éventuelle de la torture à laquelle font recours les forces de l'ordre, notamment à partir de 1982 et du séquestre du général américain Dozier<sup>54</sup> ? Le manque d'informations à ce sujet, aussi bien dans la version officielle que dans celles données par les militants, ne nous permet pas de nous prononcer de manière certaine sur ce thème. Cependant, dans le témoignage qu'accorde Antonio Savasta à l'historien

---

<sup>50</sup> Annexe 4, pp. 30-32, Typologie des « récolteurs » de mémoire.

<sup>51</sup> Avec la loi n° 152 du 22 mai 1975, dite « loi Reale », la détention préventive des militants suspectés d'appartenir aux groupes terroristes est prolongée. La « garde à vue » de Peci dure plus d'un mois.

<sup>52</sup> Casamassima, P., *Il libro nero delle Brigate Rosse*, Newton Compton Ed., Rome, 2007

<sup>53</sup> Annexe 3, pp. 26-29, Typologie des ex-brigadistes/témoins

<sup>54</sup> James Lee Dozier, général américain, enlevé par les Brigades Rouges-Parti Communiste Combattant, le 17 décembre 1981. Il est libéré le 28 janvier 1982 par les forces de l'ordre italo-américaines.

Giuseppe De Lutiis<sup>55</sup>, il renvoie à « des interrogatoires durs », par la suite détaillés par Renato Curcio dans le quatrième volume de l'ouvrage collectif du *Progetto Memoria*<sup>56</sup>, consacré à la torture. Après l'arrestation, l'homme a donc subi des traitements violents, notamment lors de sa détention. L'on peut supposer qu'il ait accepté de parler puisque contraint à le faire, et non pas par volonté individuelle.

### *Des confessions partielles et progressives.*

Dès lors que le processus de collaboration commence, avec les dénonciations des compagnons encore en liberté, le militant dissocié entre dans une phase d'échanges intenses avec les institutions, sa parole étant une source indéniable d'informations, notamment au moment des procès, puis des Commissions parlementaires d'enquête sur le terrorisme. Le cas des convocations d'Adriana Faranda, Valerio Morucci et Alberto Franceschini par la Commission parlementaire d'enquête sur le terrorisme en Italie, dans les années 1990, démontre le rôle des dissociés dans la reconstruction des épisodes marquants des « années de plomb », et dans l'appréhension des logiques et des moyens d'action des Brigades Rouges. Souvent données au compte-gouttes, les révélations des ex-militants témoignent aussi du parcours personnel accompli. Elles suscitent, certes, des doutes, quant au bien fondé de la volonté de collaboration des militants, puisque les informations sont partielles au départ, et par la suite complétées par des détails d'importance. L'on comprendra mieux ce phénomène en étudiant le cas d'Adriana Faranda et de Valerio Morucci, dissociés de la lutte armée en 1984, lors du procès Moro II. Grâce à la dissociation, dès 1988, tous deux obtiennent l'autorisation de travailler hors de la prison, après neuf ans d'incarcération. En septembre 1990, lors d'un énième procès relatif à l'affaire Moro, ils écrivent un « Mémorial sur Via Fani<sup>57</sup> », où ils révèlent des informations supplémentaires sur le déroulement de l'« Opération Fritz<sup>58</sup> ». De plus, Adriana Faranda, confirme aux juges pour la première fois la présence d'un quatrième homme, Germano Maccari<sup>59</sup>, lors du séquestre et de l'assassinat du secrétaire

---

<sup>55</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, entretien avec Antonio Savasta par Giuseppe De Lutiis, pp. 409-470

<sup>56</sup> *Le torture affiorate*, Il Progetto Memoria IV, Sensibili alle foglie, Tivoli, 1998

<sup>57</sup> Via Fani : rue où a eu lieu l'enlèvement d'Aldo Moro, le 16 mars 1978, alors qu'il se dirigeait à la Chambre pour le vote de confiance entre le PCI et la DC. Lors de cette action, l'escorte du président de la DC est tuée. L'ainsi nommé Compromis historique était une tentative d'intégrer le PCI au gouvernement, seule réforme sérieuse entamée depuis l'après guerre. Le compromis historique échouera, face au désordre que crée la disparition d'Aldo Moro.

<sup>58</sup> Nom donné par les Brigades Rouges à l'action qui permet l'enlèvement d'Aldo Moro.

<sup>59</sup> Germano Maccari: militant de Potere Operaio puis co-fondateur des LAP (Lotta Armata Potere Proletario). Il participe à l'enlèvement d'Aldo Moro, avant de quitter les Brigades Rouges après l'issue de l'enlèvement. Pour

général de la Démocratie Chrétienne. Trois ans plus tard, la jeune femme est placée en liberté conditionnelle. En revenant devant la Commission parlementaire d'enquête que nous citons au début du chapitre, l'ex-militante y indique les raisons qui l'ont motivée à taire le nom de cette personne. Elle s'exprime alors en son nom, mais sur un sujet qui concerne l'ensemble des brigadistes, dont les déclarations contradictoires avaient semé le trouble dans les enquêtes judiciaires.

En effet, depuis des années, toutes les lacunes, que vous voyiez comme des lacunes destinées à cacher des choses, n'étaient pour nous que du remords à l'idée de provoquer une condamnation de personnes qui n'avaient pas encore été accusées de faits déterminés.<sup>60</sup>

La parole des ex-militants, dans la situation de collaboration avec l'Etat que crée la dissociation, est ainsi limitée, restreinte, en raison du respect persistant de certains principes brigadistes. Bien que les dissociés ou repentis soient présentés comme des délateurs, des collaborateurs sans limites de l'Etat, l'on a ainsi pu mettre en avant l'idée d'un conditionnement de ces ex-militants. Le pacte conclu avec la justice implique qu'ils parlent, de leur expérience, de ce que sont les Brigades Rouges, qu'ils dévoilent les noms des camarades, les adresses des appartements loués par le groupe armé. Pourtant, les informations données ne sont en rien la totalité des connaissances des brigadistes sur le mouvement. Les dissociés conservent, en quelque sorte, la volonté de protéger l'organisation ou certains de ses membres, à l'opposé des repentis. Ce constat vaut aussi pour les militants qui ne se dissocient pas de la lutte armée. Ceci peut sembler paradoxal, puisque nous avons souligné le silence respecté par ces derniers. Or, avant de décrire la démarche entreprise par ces « irréductibles », il convient de préciser que les aveux progressifs impliquent aussi les militants non dissociés. En effet, comme nous le verrons dans l'analyse du contenu des témoignages, la prise de parole dans le cadre du témoignage n'implique pas forcément une confession totale. Bien qu'Anna Laura Braghetti affirme que tout ce qu'elle sait est écrit dans son livre/témoignage<sup>61</sup>, les omissions sont nombreuses. Elle précise que ce « tout » concerne tout ce qui eut lieu dans

---

près de vingt ans, il reste absent des enquêtes judiciaires, avant d'être dénoncé par Adriana Faranda en 1993, déclaration confirmée par Valerio Morucci, et indirectement par Mario Moretti, dans son livre/entretien. Après avoir nié sa participation, il l'avoue et est condamné à 26 ans de prison. Il y meurt en août 2001.

<sup>60</sup> “Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi”, interrogatoire de Adriana Faranda, 11 février 1998: “Infatti, per anni tutte le lacune, che voi vedevate come grosse lacune intese a nascondere qualcosa, erano per noi solo remore all'idea di provocare una condanna nei confronti di persone non ancora accusate di determinati fatti”

<sup>61</sup> Stella, G. A., “Parla la testimone dei 55 giorni del sequestro”, *Corriere della Sera*, 11.03.1998. “Quello che so è lì, tutto scritto«Tutto. O almeno tutto ciò che è accaduto dentro quella casa. Quanto è accaduto fuori io non lo conosco. I protagonisti di quella storia sono tanti. L'altro pezzo di verità va cercato altrove. Se c'è»».



l'appartement de Via Montalcini, puisqu'elle n'est pas au fait de ce qui eut lieu en dehors de la prison du peuple. Justifiant son manque de connaissance par la compartimentation, Anna Laura Braghetti suggère de chercher ailleurs, dans les dires de ses ex compagnons, les fragments de vérité manquants à une histoire complète de l'épisode. Certes, la jeune femme pouvait ne pas être au courant de tout ce qui avait lieu dans les cercles de décision des Brigades Rouges. Toutefois, l'exemple de cette militante, non dissociée, confirme la théorie que tous les ex-brigadistes sont concernés par l'idée d'aveux partiels.

L'on pourrait avancer, par ailleurs, une seconde hypothèse sur les raisons de ces aveux progressifs. En ce sens, l'ensemble des brigadistes qui accepte de collaborer avec l'Etat connaît la valeur des informations qu'ils détiennent. Dans la situation de dissociation ou de repentir, les ex-brigadistes acceptent de « marchander » avec les représentants de l'Etat. L'une des raisons de ce compromis est, comme nous l'avons évoqué, la possibilité d'être favorisé lors des procès. De confessions en réductions de peine, les prisonniers appréhendent la logique de collaboration avec l'Etat, comprenant le pouvoir qui leur est conféré par les informations qu'ils possèdent. Ainsi, ces connaissances deviennent une monnaie d'échange, et les aveux progressifs d'Adriana Faranda semblent illustrer parfaitement ce cas de figure. Il est alors possible d'identifier une seconde raison des omissions des ex-brigadistes. Non seulement le but est de protéger les brigadistes en liberté, comme ce fut le cas pour Germano Maccari, mais en outre, il s'agit de conserver un certain pouvoir vis-à-vis de l'Etat, pouvoir qui réside dans les informations que les brigadistes détiennent. Cette idée vaut surtout pour les dissociés, les irréductibles ne cherchant en aucun cas des faveurs de l'Etat.

#### *Les « irréductibles » : les extrémistes du non-dit ?*

La réaction des brigadistes lors des procès est soumise, certes, aux aléas des remises en question personnelles. Pourtant, dans un premier temps, tout comme lors de l'arrestation, la majorité des brigadistes se réfugie dans le silence ou dans la provocation, refusant par conséquent toute collaboration avec l'Etat. Dans l'ouvrage récemment publié par Pino Casamassima<sup>62</sup>, *Il libro nero delle Brigate Rosse*, le journaliste évoque le comportement d'Alberto Franceschini lors de certains de ses procès. Du refus de répondre lors des interrogatoires, en sollicitant la Convention de Genève en tant que prisonnier d'une « guerre déclarée par la bourgeoisie », au mépris des juges voire à la violence physique contre ces derniers, Franceschini est un représentant de la défiance dont font preuve les brigadistes lors

---

<sup>62</sup> Casamassima, P., *Op. Cit.*, p. 121

des confrontations avec la justice. Le silence n'est pas la seule arme. Il a recours à la parole, mais dans une visée bien particulière :

Me défendre contre vos calomnies ne m'intéresse pas, cela signifierait accepter votre infâme logique. Par ailleurs, ce n'est pas à vous « mon excellence » que je dois expliquer pourquoi je suis un combattant communiste. La crise accélère toujours plus les temps de la fin de votre domination de classe et rend désormais mûre l'inévitable révolution communiste. Alors, et ce sera d'ici peu, moi aussi je me présenterai chez vous.<sup>63</sup>

Cette citation, représentative du langage schématique des Brigades Rouges, illustre la permanence de l'idéologie marxiste-léniniste et justifie théoriquement le refus de traiter avec un Etat considéré fasciste et illégitime. Dans cette idée, la seule justice valable est la justice populaire. Pour ainsi dire, toute tentative de l'Etat de demander une collaboration des militants est vaine, puisque ces derniers ne reconnaissent ni sa justice, ni ses lois. Par ailleurs, la complexité et la durée des procès, souvent repoussés, accroît la difficulté de la charge des juges, et favorise d'autant plus le silence des brigadistes face à ce qu'ils perçoivent comme l'incapacité étatique. Les convictions idéologiques poussent bon nombre des brigadistes à refuser toute forme de reconnaissance des torts, et à réaffirmer la justesse des actes commis, pour lesquels ils sont mis en accusation. Ainsi, Anna Laura Braghetti déclare dans son livre/entretien avec Paola Tavella :

Mais je ne me suis pas repentie, je n'ai pas parlé aux juges, je n'ai pas répondu aux interrogatoires, je ne me suis pas soumise à l'Etat en reconnaissant mes erreurs. J'avais été condamnée à la prison à vie, et je ne demandais pas de comptes<sup>64</sup>.

Ce silence est une caractéristique majeure de l'attitude de certains brigadistes lors des procès pour constitution de bande armée, de séquestre de personne, ou bien pour assassinat. Il répond à une règle implicite au militantisme brigadiste, qui implique la protection de l'organisation en tant que valeur supérieure à celle du militant lui-même. Le sacrifice de sa propre personne au nom de la survie des Brigades Rouges découle de la foi en la capacité de ce groupe de mener le peuple italien vers une révolution. Malgré la crise qui eut lieu au sein de l'organisation après la mort d'Aldo Moro, et la remise en question de la possibilité de

---

<sup>63</sup> Casamassima, P., *Op. Cit.*, p. 121, déclaration d'Alberto Franceschini lors du procès de Turin, 1978.

<sup>64</sup> Braghetti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 64, « Ma io non mi pentii, non parlai con i giudici, non risposi agli interrogatori, non mi sottomisi allo Stato riconoscendo i miei errori. Ero stata condannata all'ergastolo, e non chiedevo conti.»

dépasser le niveau premier de la lutte, celle de la propagande armée, pour passer à la phase de la guerre révolutionnaire proprement dite, la fidélité à la foi révolutionnaire et aux compagnons anime les brigadistes. En effet, lors du procès de Turin du groupe historique des Brigades Rouges en 1978, Alberto Franceschini prend la parole au nom de ses compagnons dans une déclaration de fidélité au groupe armé.

Nous nous proclamons publiquement militants de l'organisation communiste des Brigades Rouges et en tant que combattants communistes, nous assumons collectivement et entièrement la responsabilité de chaque initiative, passée, présente, et future.<sup>65</sup>

La réaffirmation de l'engagement dans le mouvement armé se traduit donc par ce sacrifice au nom de la cause révolutionnaire. Prospero Gallinari et Barbara Balzerani, interviewés par une radio française en 2004<sup>66</sup>, revendiquent chaque action des Brigades Rouges, refusant de citer les actions particulières auxquelles ils ont participé, mis à part l'enlèvement de Moro, pour lequel tous deux ont été condamné. Ainsi, Gallinari, accusé pendant quinze ans d'être l'assassin d'Aldo Moro, n'a jamais nié, soutenant que Aldo Moro avait été tué « par les Brigades Rouges ». Ces brigadistes, restés fidèles à leurs convictions, sont classés en tant qu' « irréductibles », terme qui désigne les terroristes qui ne sont ni dissociés, ni repentis. L'opposition des brigadistes eux-mêmes à cette catégorisation est nette, mais le terme est cependant retenu par les autorités. Malgré les nombreux procès et les lourdes condamnations, ces brigadistes refusent de désavouer leur expérience dans les Brigades Rouges.

### *Dissociés contre irréductibles : une guerre intestine.*

Les différents comportements observés dans le rapport à l'Etat des brigadistes emprisonnés est intéressant à étudier en focalisant sur les conséquences des choix de chacun sur les relations avec les anciens compagnons de lutte. L'impact de la dissociation et du repentir sur le militant est en effet plus complexe que le simple choix de collaborer pour obtenir une remise de peine. Dans les témoignages/sources sur lesquelles nous avons fondé

---

<sup>65</sup> «Là bas si j'y suis», de Daniel Mermet, 24 juin 2004, «les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70». Déclaration d'Alberto Franceschini lors du procès de Turin. « Ci proclamiamo pubblicamente militanti dell'organizzazione comunista Brigate Rosse e come combattenti comunisti ci assumiamo collettivamente e per intero la responsabilità di ogni sua iniziativa passata, presente e futuro. »

<sup>66</sup>, « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, Entretien avec Barbara Balzerani, n°4, le 24 juin 2004 ; Entretien avec Prospero Gallinari, n°5, diffusé le 25 juin 2004

notre étude, les témoins insistent tous sur l'idée d'une guerre civile, qui a lieu dans les prisons et lors des procès, opposant les dissociés et les repentis aux « irréductibles ». En effet, les brigadistes fervents, regroupés autour d'Alberto Franceschini et de Renato Curcio participent à la condamnation de l'« infâme » Patrizio Peci en 1980. Cet épisode se conclut par l'enlèvement et l'assassinat du frère de celui-ci, Roberto Peci<sup>67</sup>, en juin 1981.

Par la suite, le groupe réaffirme son opposition aux « traîtres » lors de la dissociation d'Alfredo Buonavita, rendue public dans *L'Espresso*, le 14 juin 1981. Buonavita explique, dans une lettre très critique envers l'Organisation, que les mutations sociales et l'éloignement des Brigades Rouges de la base de leur lutte, les ouvriers, l'ont encouragé à prendre cette décision. La lettre se conclut de la manière suivante:

La lutte armée en est venue à se caractériser comme terrorisme; c'est un instrument contraire aux intérêts prolétaires. Le prolétariat est contre la lutte armée et contre le terrorisme ; il en a reconnu les limites et les erreurs et le danger, et le combat. Notre devoir doit aller, dès aujourd'hui, dans le sens de la clôture de cette pratique et la dissuasion de ceux qui seraient sur le point de prendre les armes.<sup>68</sup>

La nécessité de clore la saison du terrorisme, exprimée par un brigadiste de la première heure, provoque une réaction violente chez ses ex compagnons. Un pamphlet, publié dans un numéro de *Controinformazione*<sup>69</sup>, rédigé par les militants brigadistes en prison, laisse percevoir toute la haine de ces derniers contre le « traître » Buonavita. Curcio, dans un entretien réalisé par le Collectif révolutionnaire de la prison de Palmi en 1983<sup>70</sup>, donne sa vision des compagnons dissociés ou repentis. Leur « erreur » est attribuée à deux

---

<sup>67</sup> Roberto Peci, frère de Patrizio Peci, est enlevé par les Brigades Rouges-Partito Guerriglia, le 11 juin 1981, et assassiné 54 jours plus tard ; l'action a lieu en représailles au repentir du brigadiste. Patrizio Peci fut un militant des Brigades Rouges, dans le comité des Marches de 1976 à 1977. Arrêté après la découverte d'un arsenal d'armes cachés dans une maison de San Benedetto dont son père avait la responsabilité, il aurait fourni aux forces de l'ordre des noms. Suite à cette arrestation, il prend ses distances avec les mouvements révolutionnaires. Arrêté une seconde fois, il est relâché après un court séjour en prison. Il est enlevé le 10 juin 1981, par les Brigades Rouges, accusé d'avoir trahi ses compagnons lors de ses deux arrestations. Les Brigades Rouges- Front carcéral lui imputent une première arrestation de Patrizio Peci, suite à laquelle le brigadiste aurait accepté de devenir un infiltré au sein du groupe armé en échange de la libération. La théorie de la double arrestation de Patrizio Peci ne sera jamais confirmée, ni par les sources judiciaires, ni par l'historiographie. Roberto Peci a donc été enlevé, interrogé puis assassiné en représailles à la collaboration de son frère Patrizio.

<sup>68</sup> *L'Espresso* du 14 juin 1981, lettre de dissociation d'Alfredo Buonavita. "La lotta armata è andata caratterizzandosi come terrorismo; è uno strumento contrario agli interessi proletari. Il proletariato è contro la lotta armata e contro il terrorismo; ne ha riconosciuto i limiti e gli errori e la pericolosità, e la combatte. Il nostro impegno deve andare, da oggi, nel senso di chiudere con questa pratica e di dissuadere chi sta per impugnare le armi".

<sup>69</sup> *Controinformazione* est un journal alternatif et contestataire des années soixante-dix, utilisé par les Brigades Rouges comme canal d'information. Les communiqués, entretiens et rapports des Br furent publiés dans ce journal. Voir Veneziani, M., *Controinformazione: stampa alternativa e giornalismo d'inchiesta dagli anni Sessanta a oggi*, Castelvechi Editore, Roma, 2006

<sup>70</sup> Annexe 8, pp. 40-50, Entretien de Renato Curcio par le Collectif révolutionnaire de la prison de Palmi.

phénomènes : le manque de conviction politique des militants, qui n'est pas à la hauteur de la complexité croissante du mouvement révolutionnaire, et l'utilisation par l'Etat des crises personnelles des brigadistes dans le but de parvenir à leurs fins. La vive critique portée aux lois favorisant la dissociation se fonde sur la volonté de l'Etat d'obtenir, à travers ces lois, une légitimation. La brutalité employée dans la qualification des dissociés illustre parfaitement le contexte que nous avons désigné sous le terme de guerre interne, fratricide, opposant les brigadistes entre eux.

En ce qui nous concerne, la distinction est à faire entre les Prolétaires Prisonniers et les révolutionnaires emprisonnés qui luttent contre l'Etat, et les infâmes, les traîtres ou les infiltrés, dont seule la peau nous intéresse !<sup>71</sup>.

*Vers la prise de parole contestée des « ni dissociés, ni repentis ».*

Pendant que les dissociés purgent les années restantes de leur peine, diminuée grâce à leur collaboration avec l'Etat, les « irréductibles » poursuivent la lutte à l'intérieur des prisons. La division des Brigades Rouges en BR-PCC et BR-PG<sup>72</sup> consolide l'impression de guerre interne, déjà évoquée, chacun poursuivant son militantisme. Pourtant, les années de réclusion ne sont pas sans conséquences sur les brigadistes. Certains, parmi les plus fervents opposants aux statuts juridiques du dissocié et du repentis, remettent en question le bien fondé de leur expérience et de sa continuité depuis les cellules. Ainsi, le co-fondateur des Brigades Rouges, Alberto Franceschini choisira de se dissocier en 1987, avec une déclaration officielle de dissociation rédigée dans la prison de Rebibbia où il est retenu<sup>73</sup>. Son choix suscite alors la colère et le mépris de Renato Curcio, mettant fin à un parcours commun de longue date. En 1987, Curcio rédige une lettre ouverte déclarant la fin de la lutte armée, mais sans pour autant renier sa responsabilités ni ses actes. Dans cette démarche, il est rejoint par Mario Moretti et Barbara Balzerani<sup>74</sup>.

---

<sup>71</sup> Annexe n°5, pp. 33-36, "Renato Curcio. Io, guerrigliero", entretien accordé à Lina Coletti, 1990, "per quanto ci riguarda la distinzione tra Proletari Prigionieri e rivoluzionari prigionieri che lottano contro lo stato, e infami, traditori o infiltrati di cui ci interessa solo la pelle !"

<sup>72</sup> En 1981, les Brigades Rouges se divisent en effet en deux groupes, aux orientations idéologiques opposées. Le Partito guerriglia (BR-PG) unit les brigadistes de la colonne napolitaine, et ceux des prisons, qui mettent en avant la nécessité de relever le niveau de la lutte et libérer les « prolétaires prisonniers ». Les BR-PCC (Parti Communiste Combattant) basées sur la colonne de Vénétie, avance l'idée du « retrait stratégique » dès 1982. In Progetto Memoria, *La mappa perduta*, Sensibili alle foglie, Rome, 1994.

<sup>73</sup> Annexe 6, p. 37, Lettre de dissociation de la lutte armée d'Alberto Franceschini, 21 février 1987, in Franceschini, A., *Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br*, A. Mondadori, Milano, 1988

<sup>74</sup> Prospero Gallinari n'adhère à cette lettre qu'en 1988.

Le parcours de Renato Curcio, à l'égal de celui des autres « irréductibles », est un parcours individuel, qui a pour seule motivation l'évolution personnelle du prisonnier. L'approche du témoignage répond ainsi à des critères tout autres que celle des dissociés. L'on remarque dans ce cas que l'interlocuteur de prédilection, choisi lorsque l'ex-militant décide de parler, est dans la plupart des cas un journaliste ou un historien. En observant la typologie des « récolteurs de mémoire » placée en annexe<sup>75</sup>, l'on constate que ces derniers exercent en majorité la profession de journaliste ou écrivain. Les historiens sont peu nombreux. Dans tous les cas, ces personnes extérieures sont des spécialistes de la politique, des mouvements sociaux, voire du terrorisme. Le rôle de ces intervenants sera analysé au cours du troisième chapitre. Or, il est essentiel de nous intéresser à la démarche des militants, dont le nombre n'est pas des moindres. D'après les données fournies par le *Progetto Memoria* citées auparavant, en 1988, les « irréductibles » représentent environ 36% des prisonniers militants d'extrême gauche, et en 1994, ils sont majoritaires. La rupture du silence dans lequel ils s'enferment se fait de plus en plus fréquente au fur et à mesure que la distance entre les faits et la prise de parole croît. De plus, la nature des entretiens accordés par les brigadistes varie au fil du temps. Entre la première arrestation de Renato Curcio (1974) et la publication de son livre/témoignage, dirigé par le journaliste Mario Scialoja (1992), dix-huit années sont passées. Les entretiens accordés par le fondateur des Brigades Rouges au cours de cette période, à notre connaissance, sont rares. Nous nous baserons ici sur trois témoignages accordés à des journalistes au cours de la période allant de la première arrestation aux années précédents son livre/témoignage avec Mario Scialoja<sup>76</sup>. Leur analyse est fondamentale puisque les différents entretiens reflètent la mentalité et la pensée de Renato Curcio à divers moments de sa vie carcérale.

En premier lieu, l'on trouve un entretien effectué le 5 janvier 1975<sup>77</sup>. A cette date, Curcio était détenu à la prison de Casale Monferrato, depuis le 9 septembre de l'année précédente, accusé de « constitution de bande armée ». Il est à noter que le 18 février 1975, soit six semaines après cet entretien, le brigadiste sera libéré par un commando dirigé par Mara<sup>78</sup>, sa compagne. Le journaliste Mario Scialoja, que l'on retrouve dans le parcours du

---

<sup>75</sup> Annexe 4, pp. 30-32, Typologie des « récolteurs de mémoire ».

<sup>76</sup> Curcio, R., e Scialoja, M., *A viso aperto, vita e memorie del fondatore delle Br*, Oscar Mondadori, Milano, 1993, première édition

<sup>77</sup> Annexe n° 7, pp. 38-39, Entretien avec Renato Curcio, faite par Mario Scialoja, le 5 janvier 1975, dans la prison de Casale Monferrato.

<sup>78</sup> Marguerita Cagol, une des fondatrices des Brigades Rouges. Etudiante de sociologie à l'Université de Trente aux côtés de Renato Curcio, elle l'accompagne dans la voie de la lutte armée, après avoir milité au sein du Collectif Politique Métropolitain et de la Sinistra Prolétaria. Elle est tuée le 4 juin 1975 lors d'une fusillade. Au cours du premier enlèvement pour autofinancement, celui de Vallarino Gancia, les forces de l'ordre repèrent la

militant quelques années plus tard, confie ses questions à l'avocat défenseur Eduardo di Giovanni. Curcio accepte de répondre à ces demandes, celles du peuple italien d'après le journaliste, en tant que militant de la gauche révolutionnaire et non pas au nom de l'organisation des Brigades Rouges. Le langage employé dans les réponses est emprunt du vocabulaire schématique du marxisme-léninisme utilisé par le groupe armé. Il oriente le discours vers un bilan valorisant des actions brigadistes, soulignant certaines erreurs et les moyens de les corriger. L'affirmation de la nécessité de la guérilla dans le contexte national et international, ainsi que la mise en valeur du rôle politique des avant-gardes prolétaires, met en avant une figure engagée dans le processus révolutionnaire. Les Brigades Rouges, groupe armé de sa création, sont montrées comme un reflet des besoins sociaux et politiques des Italiens. En aucun cas l'analyse de cet entretien de Renato Curcio ne nous permet de mettre en évidence un doute sur le bien fondé de la lutte armée, ou sur sa possibilité de conduire à une révolution. La foi révolutionnaire de Curcio n'est en rien entamée par son arrestation et son engagement pour la cause semble, en l'occurrence, s'être affirmée davantage.

En 1983, dix ans après son arrestation définitive, il procède à la rédaction d'un bilan sur la première phase de la lutte armée, présenté sous la forme d'un entretien<sup>79</sup>. Il s'agit en réalité d'une réflexion commune de Curcio et de ses compagnons de prisons, engagés depuis 1981 dans les « Brigade Rosse-Partito Guerriglia », suite à la désagrégation des Brigades Rouges en tant que groupe uni. Le rôle fondamental de Curcio dans la guérilla italienne est ici valorisé par le caractère de référent et de théoricien de la lutte armée que lui confère la prise de parole. Paru par extraits dans la presse italienne, l'entretien est ensuite publié dans son intégralité, puisque ses auteurs estiment que les rédacteurs de presse ont en trahi le sens lors de la publication partielle. Le contenu de cette réflexion est un bilan de la discussion ouverte entre les compagnons du « collectif révolutionnaire de la prison de Palmi », entamée en 1982. Dès lors, les conclusions de ces discussions communes, présentées par Curcio, lui donnent une raison valable de rompre le silence et de prendre la parole. Le dessein visé est la mobilisation des compagnons en vue de la réalisation du projet de la révolution sociale. Ce texte fait le point sur la situation des organisations armées des années 1970, soulignant les difficultés rencontrées à l'égard des mutations sociales, et des forces de l'ordre. Le bilan est positif, malgré les défaites. Curcio envisage pour les années 1980 un renouveau de la lutte, à

---

cachette de Cascina Spiotta, où est détenue la victime. Marguerita Cagol et un autre brigadiste tentent de fuir, mais la police la rattrape. Voir les témoignages de ses amis, famille et compagnons de lutte, in *Sguardi ritrovati, Il Progetto Memoria II, Sensibili alle foglie*, Rome, 1995, pp. 70-83.

<sup>79</sup> Annexe 8, pp. 40-50, Entretien avec Renato Curcio, réalisé par le "Collettivo Rivoluzionario del carcere di Palmi" en janvier 1983.

travers un programme concret, adapté à la société environnante. La défaite des Brigades Rouges est attribuée à la permanence du schéma originel au sein de l'organisation, construit en fonction des mouvements sociaux radicalisés qui caractérisent le contexte d'alors. Curcio encourage à la foi révolutionnaire, permise grâce aux victoires de la lutte qui ont permis la création d'une alternative contestataire de la culture dominante. Théoricien de la lutte armée, Curcio se place en tant que guide du peuple révolutionnaire pour la décennie à venir.

Le dernier entretien<sup>80</sup> publié avant l'édition de son livre/témoignage *A viso aperto*<sup>81</sup> fut effectué par la journaliste Lina Coletti en 1990, soit trois ans après la déclaration de clôture de la saison armée par Curcio et ses compagnons. Par conséquent, le contenu des réponses est très différent des entretiens précédemment analysés. La perspective est celle d'une distanciation par rapport aux faits, un bilan de son expérience dans le mouvement, et une réflexion sur l'avenir. La motivation principale dans cette prise de parole est la promotion d'une solution politique juste pour l'ensemble des militants emprisonnés. Il critique vivement les lois sur la dissociation et le repentir, accusant l'Etat de vouloir taire cette période de l'histoire, quand une discussion collective serait nécessaire à l'appréhension du phénomène brigadiste en tant que facteur politique issu d'une époque particulière. La lutte contre les mythes et la conclusion de la période le motivent à demander une loi sur l'amnistie des prisonniers « rouges », ébauchée de nombreuses fois, mais jamais promulguée. Dans la perspective d'un bilan de la lutte armée, il insiste sur le rêve brisé de sa génération, sur une expérience qui désormais appartient au passé et doit intégrer l'histoire de l'Italie en se confrontant à la génération des années 2000. L'attitude du fondateur des Brigades Rouges apparaît ici profondément modifiée. Si Curcio précise ne regretter en aucun cas ses actes passés, le langage du texte et les prises de position donnent l'image d'un ancien militant, qui a pris ses distances par rapport à la lutte armée et à l'idéologie schématiquement marxiste-léniniste. Il maintient toutefois ses convictions politiques de fond, mais sans espérer une reprise du conflit contre l'Etat.

L'étude de ces trois entretiens permet de marquer la progressive ouverture au dialogue de celui qui avait gardé le silence pendant autant d'années. En déclarant la fin de la lutte armée, Curcio suit alors un parcours personnel complexe, où il ne renie pas les décisions du passé, mais cherche à les faire comprendre à la société italienne. La contestation reste une caractéristique fondamentale de l'homme, mais Curcio fait preuve d'une certaine modération. Sans vouloir choquer les esprits, ses considérations traduisent la volonté de mettre fin à la

---

<sup>80</sup> Annexe 5, pp. 33-36, "Renato Curcio. Io, guerrigliero", entretien accordé à Lina Coletti, 1990

<sup>81</sup> Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*



diabolisation des brigadistes, de proposer une solution globale au problème des prisonniers ex-militants de l'extrême gauche. Porte parole de ses compagnons de prison, Curcio adopte une méthode nouvelle d'expression, préférant la parole au silence.

*Une parole qui témoigne.*

Que les brigadistes soient dissociés, repentis, ou considérés « irréductibles », l'analyse effectuée au cours de ce chapitre a permis de mettre en relief les différents parcours empruntés pour arriver à la prise de parole sur la période du militantisme. Les motivations varient, pour ce qui est des « irréductibles », de la volonté de lutter contre les interprétations fantasmées de l'affaire Moro, avancée par Barbara Balzerani *a posteriori*, dans son interview à l'émission de radio « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, en 2004<sup>82</sup>, à la revendication d'une solution politique au problème des prisonniers « rouges ».

Quant aux dissociés, sans polémiquer sur les raisons du choix de collaborer avec la justice, il est possible de dire que le parcours menant au témoignage est plus fluide, les confessions aux juges étant un premier pas dans la narration de leur histoire. L'approche au témoignage des dissociés est donc plus rapide, celui-ci commençant souvent par des entretiens journalistiques, en prison. L'obstacle que représente la parole chez ceux qui désirent ne rien dévoiler de l'expérience brigadiste, ne se pose pas en ces termes pour les militants qui ont accepté les statuts juridiques proposés par l'Etat. Les informations fournies lors des entretiens diffèrent donc dans leur contenu. Adriana Faranda, dans la Commission d'enquête parlementaire citée auparavant<sup>83</sup>, qualifie de la manière suivante les propos des « irréductibles » :

Ce sont des personnes qui n'ont pas accepté de parler ; ils ne parlent de rien, sinon de politique. Ainsi, ce n'est pas qu'ils refusent de dire certaines choses ; ils n'ont jamais témoigné lors des procès, ils ne sont jamais venus répondre devant cette Commission.<sup>84</sup>

---

<sup>82</sup> « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, n°4, in, le 24 juin 2004. Entretien avec Barbara Balzerani.

<sup>83</sup> «Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi», interrogatoire de Adriana Faranda, 11 février 1998

<sup>84</sup> *Ibid.*, «sono persone che non hanno accettato di parlare; parlano praticamente di nulla, tranne che di politica. Quindi, non è che si rifiutano di dire una singola cosa od un'altra; non hanno mai depresso nei processi e non sono venuti in questa Commissione a rispondere.»

D'après l'évaluation d'Adriana Faranda, les déclarations des ex-brigadistes « ni dissociés, ni repentis » n'ont de valeur qu'en terme d'apports politiques sur l'Organisation. Toutefois, à travers notre analyse des témoignages/livres des brigadistes, quelque soit le statut juridique que l'on puisse leur attribuer, nous avons eu l'opportunité de saisir la profondeur des informations fournies par ces derniers. La politique est, certes, un point essentiel de chaque témoignage. Pourtant, ces derniers offrent aussi un panorama complet des aspects personnels et générationnels de l'engagement de chacun dans la lutte armée et des interprétations subjectives d'un phénomène qui a bouleversé l'Italie. Ainsi, il convient de mettre sur le même plan tous les brigadistes, relevant toutefois les absences ou omissions de chaque individu, qui s'expliquent par les choix ci-dessus développés. Lors de l'étude du parcours testimonial des ex-brigadistes, il convient d'adopter une focalisation particulière : celle qui consiste en l'identification du moment de décision qui mène à la production d'un témoignage approfondi et personnel de l'expérience brigadiste. A ce propos, il est donc essentiel de s'attarder sur les circonstances dans lesquelles les militants choisissent de s'ouvrir au processus mémoriel proprement dit.

Maints événements peuvent être désignés comme déclencheurs des livres/témoignages. Avant tout, il est nécessaire de préciser la différence ici faite entre les entretiens de journalistes, publiés dans des quotidiens, et les livres/témoignages qui composent notre corpus de sources. L'on s'appuie fondamentalement sur le fait que les livres/témoignages relèvent d'une volonté explicite de procéder à une réflexion sur la période de la lutte armée, dans la vue d'une publication de l'entretien ou de l'autobiographie. Les entretiens accordés à des journalistes, parfois en vue d'une publication d'article, n'ont pas la même ampleur de réflexion sur la période, ni ne reflètent la complexité des brigadistes. Pourtant, souvent, ce sont des témoignages sollicités par des personnes extérieures, en vue d'un article ou dans le cadre d'un ouvrage sur les « années de plomb », qui fournissent aux ex-brigadistes une opportunité d'excavation de la mémoire. Deux exemples mettent en valeur ce processus. En 1985, Giorgio Bocca publie ce que l'on pourrait appeler un recueil de témoignages de terroristes italiens, intitulé *Noi terroristi*<sup>85</sup>.

L'ouvrage du journaliste vise une explication des « années de plomb », à peine deux ans après que Giordano Bruno Guerri, historien ayant procédé à la rédaction du témoignage de Patrizio Peci, ait déclaré qu'il était encore trop tôt pour tenter de faire l'histoire du

---

<sup>85</sup> Bocca, G., *Noi terroristi...*, *Op. Cit.*

terrorisme italien<sup>86</sup>. Giorgio Bocca, dans une démarche engagée, tente alors de comprendre certaines phases du phénomène brigadiste, au moment où les Brigades Rouges connaissent les dernières arrestations. Y figurent des déclarations au journaliste de Renato Curcio, Mario Moretti, Alberto Franceschini, Valerio Morucci et Enrico Fenzi. A cette date, entre 1984 et 1985, sont dissociés seulement Morucci, depuis peu, et Fenzi, depuis 1982. La participation à ce livre de certains des brigadistes qui nous intéressent a une symbolique particulière. Il s'agit d'une parole qui témoigne aux lecteurs, et donc à la société, de leur vision de cette époque. La précocité de l'ouvrage exclut les révélations inédites, ou même les vérités nouvelles, cependant, la signification n'est pas négligeable. Ces brigadistes sont entrés dans une phase où le témoignage est possible, où la prise de parole ne les pénalise pas, puisque les interlocuteurs sont des journalistes et non des juges. Ainsi, quatre ans plus tard, Alberto Franceschini publiera en collaboration avec deux journalistes *Mara, Renato e io*<sup>87</sup>, son premier livre/entretien. L'on peut renvoyer de la même manière à l'émission commandé par la RAI à Sergio Zavoli, « La notte della Repubblica », en 1992<sup>88</sup>. Les entretiens aux brigadistes sont utilisés en tant que sources par le journaliste, afin de parvenir à une reconstruction des événements des années 1970 à 1980. Y contribuent les brigadistes cités auparavant, ainsi que Anna Laura Bragheti. Tous ces brigadistes publieront au cours des années 1990 un livre/témoignage ou une autobiographie, poursuivant le travail de mémoire enclenché par ces entretiens. Enfin, Prospero Gallinari, dont l'autobiographie n'est publiée qu'en 2006<sup>89</sup>, accorde dès 2004 des entretiens aux journalistes, parfois étrangers. Ainsi a-t-on pu trouver une émission de radio française<sup>90</sup>, où figure un entretien de l'ex-brigadiste, jusqu'alors et même après, très discret. L'on peut dès lors conclure que le processus mémoriel de Gallinari est déjà entamé deux ans avant la publication de son témoignage.

A travers l'analyse du comportement des militants lors de l'arrestation, des procès et des opportunités de témoigner, nous avons pu différencier deux attitudes dominantes, dérivant des statuts judiciaires. Mais en ce qui concerne le chemin qui porte au livre/témoignage, il en existe autant que de brigadistes témoins. Effectivement, dans un premier temps, la parole est mise en scène, par les autorités, les journalistes, le contexte, etc. Mais il faut noter un second temps, où la parole est prise par le brigadiste, qui en est, en principe, le seul maître, dans un

---

<sup>86</sup> Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*, p. 5 : préface de Giordano Bruno Guerri, "Ma non essendo ancora possibile tentare seriamente una storia del terrorismo..."

<sup>87</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, *Op. Cit.*

<sup>88</sup> Zavoli, S., "La notte della Repubblica", 1992

<sup>89</sup> Gallinari, P., *Un contadino nella metropoli*, Bompiani, Milan, 2006

<sup>90</sup> « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, n°5, le 25 juin 2004. Entretien avec Prospero Gallinari.

but précis. C'est à ce moment là que l'on pourra considérer son témoignage comme une source d'analyse pour appréhender au mieux son travail de mémoire, et l'intérêt de sa publication pour la société contemporaine.

*Les livres/témoignages publiés : moment de la parole spontanée ?*

Sans chercher à faire une liste exhaustive de la situation de témoignage de chaque brigadiste, il convient d'examiner les tendances majeures, réunissant les brigadistes selon les différentes approches au témoignage/source. Avant d'analyser, dans le chapitre successif, la question du contexte de témoignage et de l'ambition des ex-militants par cet acte, il importe, en prémisses, de détailler la dernière phase du passage à la confession. Plusieurs cas de figures sont mis en évidence. En ce qui concerne les entretiens/témoignages, la relation entre ce que nous appellerons le « récolteur » de mémoire et le témoin, qui sera développée dans le troisième chapitre selon le point de vue du « récolteur », est intéressante à analyser dans le regard de l'ex-brigadiste. En effet, elle traduit l'attitude du témoin au moment où il décide de se confier. Nombre des témoins ici concernés ont fait preuve, dans un premier temps, de réticence, voire de refus de procéder au témoignage, le fameux « moment » n'étant pas arrivé. Ainsi, Adriana Faranda décline maintes fois l'offre de collaboration de Silvana Mazzochi, avant de l'accepter finalement en 1993. Renato Curcio, dont nous avons longuement étudié le parcours testimonial, laisse pourtant passer cinq ans entre la sollicitation de Mario Scialoja et la décision de publier un entretien complet. Cas identique pour Valerio Morucci, qui en vient à déterrer les souvenirs du passé, sous l'impulsion de Pino Casamassima. Quant à Mario Moretti et Anna Laura Bragheti, ils font eux-mêmes appel, respectivement, à Rossana Rossanda et Carla Mosca, et à Paola Tavella afin de procéder à l'entretien. La dernière tendance concerne les ex-brigadistes qui entreprennent l'écriture de leur passé, seuls, produisant un témoignage sous forme d'autobiographie, tels Prospero Gallianri ou Enrico Fenzi. Dans les deux derniers cas, il est plus facile de déterminer le caractère spontané de la parole. Toutefois, l'on peut s'interroger sur le sens que prendra celle-ci.

L'analyse entreprise ci-dessus nous a permis de suivre le parcours des brigadistes, depuis l'arrestation, jusqu'au moment décisif de la production d'un livre/témoignage, qui raconte leur vision subjective de l'expérience de la lutte armée. Ce chemin, semé d'embûches relatives à la conscience, à la pensée, et à l'évolution psychologique des militants, traverse les méandres des statuts judiciaires, des luttes fratricides, des prises de conscience individuelles,

etc. Finalement, chaque brigadiste parvient à un moment singulier, dans lequel la nécessité, le besoin ou le désir de s'exprimer sur la période des « années de plomb », devient incontournable. Ce moment représente alors un passage, la fin d'une ère. En effet, derrière la simple prise de parole se cache un labyrinthe de motivations, de sentiments et de remises en questions individuelles. Comme l'énonce Erri De Luca, dans une lettre à Prospero Gallinari, qui figure en quatrième de couverture de son livre *Un contadino nella metropoli*<sup>91</sup> :

Une comptine des Apennins émiiliens raconte que la vie d'un homme est aussi longue que celle de trois chevaux. Avec ce livre, tu as enterré ton second cheval. [...]. Nos chevaux meurent au fond d'un acte de solitude. Ta volonté d'écrire est ce détachement.

Il est temps de voir les conditions dans lesquelles s'effectue ce passage, en nous demandant en quoi les témoignages illustrent le détachement des ex-brigadistes.

---

<sup>91</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*, quatrième de couverture, Erri De Luca: “Una filastrocca dell’Appennino emiliano racconta che la vita di un uomo è lunga quanto la vita di tre cavalli. Con questo libro hai sepolto il tuo secondo cavallo.[...]. I nostri cavalli muoiono in fondo a un atto di solitudine. La tua volontà di scrittura è questo distacco”.

## Chapitre 2

### Nécessité et désir d'expression.

#### Quand les brigadistes se confessent.

Cet entretien fut pour moi un passage décisif. Pour la première fois, je m'étais retrouvé à parcourir à haute voix mon histoire, notre histoire. A admettre les responsabilités et les erreurs, à me confronter à une vie qui n'était plus seulement celle de la prison, mais la vraie, celle du monde extérieur que vous représentiez pour moi. Ce fut comme si, heure après heure, je me libérais d'un poids immense, qui, jusqu'alors, m'avait empêché de décider de mon futur.<sup>92</sup>

Cette indication d'Alberto Franceschini, qui figure dans la préface de son premier livre/ témoignage *Mara, Renata e io*<sup>93</sup>, renvoie à l'entretien qu'il accorda à Franco Giustolisi et Pier Vittorio Buffa en 1983. Le témoignage, publié en 1988, est le second dans la liste des productions éditoriales des brigadistes, figurant après le livre/entretien de Patrizio Peci, dont les particularités ont déjà été évoquées. Toutefois, les entretiens ayant permis l'édition du livre en 1988 trouvent leurs origines dans cette rencontre de 1983. Dans le processus de mémoire du co-fondateur des Brigades Rouges, cet épisode acquiert une importance particulière, puisque c'est par l'acte de témoignage que l'ex-brigadiste s'ouvre à la réflexion. Les journalistes qui ont collaboré à la rédaction du livre se souviennent d'une rencontre qui prit la tournure d'un monologue de Franceschini, et non d'un entretien. Présentée comme la première conversation avec des personnes extérieures<sup>94</sup> depuis son incarcération en 1974, la prise de parole du militant est une forme d'exorcisation, une prise de conscience soudaine de la nécessité de parler, de raconter sa vision des faits. En effet, deux ans après la dissociation, le témoignage ici fourni est le premier de Franceschini qui ne soit pas régi par les principes judiciaires relatifs à son statut. La découverte de la liberté conférée par la parole, et de la possibilité de procéder à une réelle réflexion sur la période de la lutte armée, sont deux facteurs qui facilitent la distanciation, le détachement qu'évoquait Erri De Luca dans la citation conclusive du chapitre précédent.

*Le moment de rédaction et son impact sur le témoignage : typologie.*

---

<sup>92</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*, p. X, "Quell'intervista fu un passaggio decisivo. Per la prima volta mi ero trovato a ripercorrere ad alta voce la mia, la nostra storia. Ad ammettere colpe e errori, a confrontarmi con una vita che non era più solo quella del carcere, ma quella vera, quella del mondo esterno che voi, per me, rappresentavate. Fu come se, ora dopo ora, mi fossi tolto di dosso i macigni che mi avevano impedito sino ad allora di decidere del mio futuro."

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> Le personnel carcéral et judiciaire est assimilé à des personnes vivant à l'intérieur de la sphère carcérale. Les entretiens ayant eu lieu avec ces interlocuteurs sont conséquentes à la situation de prisonniers, et Franceschini les place donc à un niveau différent.

Le témoignage suppose une continuité minimale entre passé et présent, entre l'espace social de l'événement témoigné, et l'espace social de l'inscription du témoignage. C'est un intermédiaire entre passé et présent, la trace du passé et sa présence actualisée dans l'appel par le témoin à la communauté recevant le témoignage<sup>95</sup>.

Les nombreuses études épistémologiques sur le témoignage soulignent l'influence du contexte de rédaction ou d'entretien sur le sens et la portée du témoignage lui-même. Différents sociologues se sont intéressés au moment où les individus décident de franchir l'étape de la prise de parole dans un but testimonial. La situation du témoin, ainsi que le contexte extérieur, à échelle nationale ou mondiale, conditionnent à la fois la décision, les dires du témoin, ainsi que le sens que celui-ci attribue à son témoignage. Dans un premier temps, il convient de situer la publication des témoignages/sources dans la vie des anciens brigadistes. Le tableau ci-dessous, une synthèse de l'ensemble des typologies placées en annexes, réunit les dates de rédaction et de publication des témoignages ainsi que la situation judiciaire des militants, tout en précisant les éventuelles publications antérieures et l'origine de l'impulsion d'écriture.

Son analyse permet de mettre en évidence certaines caractéristiques qui contribuent à la désignation du moment de rédaction comme un facteur déterminant du témoignage. Sur les treize livres/témoignages de notre corpus de sources, six proviennent de brigadistes qui purgent encore leur peine, en prison ou en détention domiciliaire, deux datent du moment de l'attribution de la liberté conditionnelle ou de la semi-liberté, et les cinq derniers concernent des ex-brigadistes en liberté. L'importance de ces situations sera donc à approfondir. Dans la même lignée, en associant la situation des témoins et les éventuelles productions écrites antérieures, l'on aura l'occasion d'étudier le sens donné à l'écriture par les protagonistes de la lutte armée. Il s'agira de voir ce que représente ce procédé dans les contextes d'incarcération et de liberté, et en quoi la production même varie en fonction de ces facteurs. Par ailleurs, l'on remarquera la nature de l'initiative du témoignage, déduisant en cela le degré d'implication et de motivation des ex-brigadistes. De plus, nous nous intéresserons aux complications rencontrées lors de la réflexion sur le passé, avant de voir comment les difficultés liées à la mémoire et la conscience du caractère contesté de la prise de parole de « terroristes » influencent, pour beaucoup, le processus testimonial.

---

<sup>95</sup> Chiantaretto, J.F., *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, Paris, 2002

Auteur et livre <sup>96</sup>	Date de rédaction	Date de publication	Situation judiciaire	Place dans la production écrite <sup>97</sup>	Initiative <sup>98</sup>
Balzerani_1	1997	1998	Prison	Premier	Personnelle
Braghetti_2	1998	1999	Prison	Second	Personnelle
Buonavita_3	1995	1995	Liberté	Premier et seul	Extérieure
Curcio_4	1992	1993	Semi liberté (1993)	Troisième	Extérieure
Faranda_5	1993	1994	Liberté conditionnelle (1993)	Premier	Extérieure
Fenzi_6	1987	1987	Liberté	Premier	Personnelle
Franceschini_7	1987	1988	Prison	Premier	Extérieure
Franceschini_8	2003	2004	Liberté (1992)	Troisième	Personnelle
Gallinari_9	2005	2006	Détention domiciliaire	Troisième	Personnelle
Moretti_10	1993	1994	Prison	Premier et seul	Extérieure
Morucci_11	2003	2004	Liberté	Troisième	Extérieure
Peci_12	1982	1983	Liberté	Premier et seul	Personnelle
Savasta_13	1995	1995	Prison	Premier et seul	Extérieure

### *Recherche d'une réappropriation de l'identité perdue.*

<sup>96</sup> Annexe 9, pp. 51-58, Le témoignage comme objet éditorial. 1\_ Balzerani, B., *Compagna luna*, Feltrinelli, Milan, 1998; 2\_ Braghetti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*; 3\_ Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, Alfredo Buonavita, pp. 79-162; 4\_ Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*; 5\_ Mazzocchi, S., *Op. Cit.*; 6\_ Fenzi, E., *Op. Cit.*; 7\_ Franceschini, A., *Op. Cit.*; 8\_ Fasanella, G., Franceschini, A., *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 2004; 9\_ Gallinari, P., *Op. Cit.*; 10\_ Moretti, M., *Brigate rosse, una storia italiana*, intervista di Carla Mosca e Rossana Rossanda, Baldini&Castoldi, Milano, 1994 (ed. 1), troisième édition; 11\_ Morucci, V., *La peggio gioventù: una vita nella lotta armata*, Rizzoli, Milan, 2004; 12\_ Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*; 13\_ Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, Antonio Savasta, pp. 409-470

<sup>97</sup> Annexe n° 10, pp. 59-60, Publications des ex-brigadistes.

<sup>98</sup> Annexe n° 9, pp. 51-58, Le témoignage comme objet éditorial.



Si les témoins sujets de notre analyse ont tous en commun l'appartenance au groupe armé des Brigades Rouges, ils partagent aussi l'expérience de la vie carcérale. Ainsi, dans la majorité des témoignages, l'on trouve un passage qui fait allusion à cette expérience, que ce soit dans les entretiens, à l'initiative des « récolteurs », ou dans les autobiographies, de manière spontanée. De là à déduire l'importance de cette expérience dans la vie des brigadistes, il n'y a qu'un pas. Ainsi, l'on se doit d'analyser les répercussions de l'incarcération sur les individus, et donc sur leur approche du témoignage.

Plusieurs phénomènes sont rapportés par les témoins en ce qui concerne le séjour en prison. Dans un premier temps, chez les ex-militants qui écrivent en liberté, les années d'incarcération sont perçues avec une certaine distanciation. A l'image d'Antonio Savasta ou d'Alfredo Buonavita, un grand nombre de prisonniers 'rouges' y voit un moment d'ouverture, de rencontres, de réconciliation avec « l'extérieur ». Après des années de compartimentation et de clandestinité, Savasta<sup>99</sup> évoque la richesse et l'intérêt des relations humaines entretenues avec les prisonniers. Il va même jusqu'à dire que cette expérience a changé sa vie, dans le sens où il applique désormais au quotidien les leçons apprises lors de son incarcération. Par ailleurs, d'autres évoquent la possibilité d'acquérir des connaissances professionnelles, telle Adriana Faranda<sup>100</sup>, qui y apprend le métier d'informaticienne, ou Barbara Balzerani<sup>101</sup> qui travaille auprès de personnes en difficulté. L'image d'une incarcération punitive et difficile se voit donc modérée par les apports humains de cette expérience, et la positive réinsertion des détenus brigadistes.

Les témoignages publiés au moment de la libération du prisonnier, semi liberté ou liberté conditionnelle, permettent aux ex-brigadistes de faire le point sur leur expérience, de la reléguer au passé, en témoignant de celle-ci. Cela prend l'apparence d'une dernière confrontation avec la période du militantisme, dans le but de retrouver une liberté à la fois physique et psychologique. Ainsi, dans le second livre/témoignage d'Alberto Franceschini, Giovanni Fasanella insiste, dans la préface, sur la liberté du témoin. Cette liberté, justement physique et psychologique, aurait donc un impact sur le témoignage lui-même, notamment dans la faculté de réflexion sur les faits, facilitée par la distanciation. Dès lors, il ne s'agit plus seulement de se réapproprier une identité, mais de se placer en tant que manifestation du passé, et vecteur de mémoire, aux yeux de la société.

---

<sup>99</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, pp. 409-470

<sup>100</sup> Mazzocchi, S., *Op. Cit.*

<sup>101</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

Une approche différente est celle des brigadistes encore incarcérés, pour qui la période d’incarcération reste synonyme de solitude, de craintes, de remises en question. L’évocation des troubles intérieurs liés à la prison est, en effet, commune aux prisonniers. Anna Laura Bragheti évoque le processus de déshumanisation qui s’exerce pendant cette période. Au moment où elle témoigne auprès de Paola Tavella, l’ex-militante a passé plus de quinze ans en prison. Son attention se porte surtout sur les prisons de haute sécurité, telle Voghera, où elle séjourne pendant deux ans. Elle se réfère à cette période comme celle d’une lutte continue contre la pression psychologique qui vise la dépersonnalisation des détenus, dans « les conditions les plus dures qu’ [elle ait] jamais expérimenté, seule, dans l’isolement et la terreur <sup>102</sup>». Dans une société où les brigadistes ont été, selon leurs propos, « diabolisés », ils restent cloisonnés dans les représentations sociales, qui excluent toute possibilité d’être considérés en tant qu’êtres humains.

Raimondo Catanzaro<sup>103</sup>, dans la préface au recueil de témoignages que nous évoquons au cours du premier chapitre, fait quelques considérations sur la méthodologie de recherche adoptée pour son livre, et ébauche les caractéristiques communes aux différents entretiens. A ce propos, il insiste sur la première place accordée à l’identité individuelle, en notant le grand besoin des témoins de conserver leur propre identité, en revendiquant la cohérence de choix qui peuvent sembler contradictoires. Les témoignages accordés en prison ont par conséquent une dimension de reconquête identitaire évidente.

Faire signe au monde, c’est refuser le silence et l’oubli auxquels on a été condamné, c’est prouver que l’on n’est pas encore brisé et que le cerveau n’a pas cessé de fonctionner. Comme ils avaient spontanément retrouvé le sens de la fraternité qui lie les hommes, les prisonniers ont retrouvé aussi le fonds commun du langage. Les mots restent le seul pouvoir du détenu, sa seule arme. Pouvoir sans limites ; pouvoir dérisoire, s’il n’y a personne pour recevoir le témoignage. Ils ont voulu rendre accessible une expérience dont le but était justement de les priver de toute communication.<sup>104</sup>

L’accès au témoignage, dont le but est la publication, peut ainsi être considéré comme une tentative de démontrer sa propre existence. En se plaçant en tant que sujet d’un récit, les ex-militants se chargent de donner une vision rétrospective de leur propre histoire, dont la trame de fond reste la volonté de donner un fil logique à leurs choix, de les intégrer dans un parcours de vie qui excluait toute autre alternative. La forme est souvent personnelle, mais

---

<sup>102</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 9, p. 57. “le condizioni più dure che ho mai sperimentato, solo là, nell’isolamento e nel terrore...”

<sup>103</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>104</sup> Morant, B., *Les écrits de prisonniers politiques*, PUF, Paris, 1976 (1ère ed.)

l'idée de justification du parcours intervient presque toujours. En se référant aux réflexions du philosophe Pierre Ricoeur, l'on peut considérer ces témoignages comme « le fruit d'une vie examinée, épurée, clarifiée<sup>105</sup> ». Grâce à cette analyse, l'on devine l'indissociabilité de deux temps, le passé, raconté, et le présent, lors duquel les témoins racontent. Ainsi, la reconstruction identitaire se fait en fonction du sens que prend l'existence passée lors de sa relecture au présent.

### *Le contexte social : élément déclencheur du témoignage.*

En se racontant, la personne cherche à éclairer ce qu'elle est aujourd'hui, en reprenant ce qu'elle a fait ou ce qu'il est arrivé dans le passé. [...]. Le récit n'est pas l'expression d'un sujet qui lui préexiste intégralement, mais plutôt ce qui contribue à déterminer l'existence même du « sujet ». C'est en se racontant, en prenant une certaine distance par rapport à son « vécu » que l'individu devient un peu plus sujet<sup>106</sup>.

Les ex-brigadistes racontent donc leurs histoires de vie au sein d'une société qui, pour ainsi dire, les méprise. Victimes, paradoxalement, d'une individualisation et d'une diabolisation, propagée notamment par les médias, les témoins développent ce désir d'expression, cette « culture de soi » comme l'évoque M. M. Million Lajoinie<sup>107</sup>, dans un contexte national qui les condamne. Que les motivations soient l'obtention d'une reconnaissance sociale des contemporains, ou la réponse à un questionnement, à une attente implicite de ces derniers, la société environnante reste l'élément autour duquel, et dans lequel, les témoins placent leurs récits de vie. A l'étude des témoignages/sources, les anciens militants renvoient à divers aspects de cette interaction. L'on peut, dès lors, prendre les exemples des ex-militants qui parlent explicitement de l'influence de la société contemporaine sur leur témoignage, en exprimant leurs impressions personnelles à son égard.

Renato Curcio<sup>108</sup> indique le positionnement de l'Etat comme déterminant dans son passage au témoignage. En retraçant le chemin parcouru, il évoque la période où la catégorisation des ex-brigadistes en tant que dissociés ou repentis avait pour effet une mise au silence de tous ceux ne répondant pas à ces critères. Ainsi estime-t-il que l'aire de parole concédée aux brigadistes ni repentis, ni dissociés, n'était qu'apparente. Parler était synonyme

---

<sup>105</sup> Ricoeur, P., in Millon-Lajoinie, M.M., *Reconstruire son identité par le récit de vie*, L'Harmattan, Montréal, 1999, p. 17

<sup>106</sup> Ferraroti, F., *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Librairie des Méridiens, 1983, p. 51.

<sup>107</sup> Millon-Lajoinie, M.M., *Reconstruire son identité par le récit de vie*, L'Harmattan, Montréal, 1999, p. 117

<sup>108</sup> Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*

de rentrer dans une de ces catégories, démarche que Curcio a toujours refusé. Alors, ce n'est qu'au moment où la loi sur la dissociation est approuvée qu'un nouvel espace s'est ouvert, un espace clair pour ceux qui n'entendaient pas profiter de ces statuts. Il accepte de prendre la parole et d'éclairer l'opinion publique sur le déroulement des faits selon son point de vue, sans devoir renier son passé, ni condamner l'expérience de la lutte armée.

Quant à Antonio Savasta<sup>109</sup>, pourtant repenté en 1982, il souligne, quelque peu paradoxalement en apparence, cette même idée. Dans une société dominée par les médias, il note que les gens communiquent de moins en moins. La création de ces étiquettes judiciaires, qu'il a pourtant acceptées en se repentant, donnerait dès lors une fausse impression sur les « années de plomb », une fausse vérité qu'il veut détruire par le récit de vie.

Au-delà du positionnement des témoins par rapport à l'Etat et la législation, l'attente sociale est un facteur de motivation primordial. En prolongeant cette idée, Anna Laura Bragheti déclare en 1998 avoir écrit son témoignage pour expulser ses souvenirs, et clore les incompréhensions qui persistent entre elle et ceux qui la connaissent<sup>110</sup>. Aussi, lorsqu'Enrico Fenzi s'interroge dans son récit de vie sur les raisons qui l'ont poussé à écrire sur cette période, il avance l'hypothèse d'une tentative de réponse aux interrogations de la société. Inconsciemment peut-être, la récurrence de l'interrogatif « pourquoi » l'amène à donner, une fois pour toutes, par écrit, quelques pistes de compréhension.

Trop souvent je me suis entendu interroger : « Pourquoi ? Pourquoi l'as-tu fait ? » (curieusement pas par des amis). Et il se peut que ce soit cela le thème caché derrière ces pages : un lent et patient retour sur les possibilités de réponse. Il y a, en effet, quelque chose de fictif dans la réponse directe, immédiate, pour moi et, je crois, pour les autres. Avec un tant soit peu de bonne volonté l'on peut faire une liste d'un nombre réduit de causes raisonnables, et d'un nombre presque illimité de causes irraisonnables, dotées d'autant de vraisemblance et d'efficacité<sup>111</sup>.

Le témoignage, surtout celui qui est écrit personnellement par l'ex-brigadiste, peut aussi répondre à une impulsion, un besoin personnel de raconter sa propre histoire. C'est en ces termes que Barbara Balzerani définit la motivation du témoignage, publié sous le titre de

---

<sup>109</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, Antonio Savasta, pp. 409-470

<sup>110</sup> Annexe 11, pp. 61-64, Entretien d'Anna Laura Bragheti au *Corriere della Sera*, 11.03.1998.

<sup>111</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*, p. 25. "Troppo spesso mi sono sentito domandare: "Perché? Perché l'hai fatto?" (curiosamente, mai dagli amici). E può darsi che questo sia pure il tema nascosto di queste pagine: un lento paziente giro attorno alle risposte possibili. C'è infatti qualcosa di fittizio nella risposta diretta, immediata, per me e, credo, anche per gli altri. Con appena un poco di buona volontà si può elencare un discreto numero di cause ragionevoli, e un numero pressoché illimitato di cause irragionevoli, dotate di altrettanta verosimiglianza ed efficacia."

*Compagna Luna*<sup>112</sup>. Elle souligne dans la préface un élément inhérent à l'ensemble des témoins : l'idée que la société, en général, ne lui donne pas le droit d'exister. Les témoignages se construisent donc dans la conscience que la publication sera contestée. La nécessité de se raconter est indissociable du regard que la société pose sur les ex-brigadistes. Par conséquent, ces témoignages se dirigent à ceux qui veulent dépasser le monde des représentations toutes faites, afin de connaître l'expérience et sa mémoire, à travers le regard des protagonistes. A nouveau, l'on retrouve en tant que sources du désir d'expression, de confession, le phénomène de réaction à la société dominante et à la politique de marginalisation que subissent les ex-brigadistes.

Ceci n'est pas l'histoire des Brigades Rouges. Ce ne pourrait pas être moi à la faire. C'est seulement une partie de ce que j'ai vécu et comment. C'est le résultat de mes interrogations les plus urgentes. C'est une demande d'aide pour essayer de les dissiper. C'est l'espoir que l'on puisse enfin la faire cette histoire, en dehors des contingences de l'administration du présent<sup>113</sup>.

### *L'écriture : refuge, libération ou engagement ?*

A ce stade de la réflexion, il est nécessaire de prendre en compte le rôle qu'occupe l'écriture dans la vie des anciens militants, en considérant les diverses utilisations de ce procédé et le sens qui lui est attribué. Neuf de nos treize témoignages/sources représentent la première expérience testimoniale de leurs auteurs. Certains n'ont en aucun cas eu recours à l'écriture, les ouvrages étant des retranscriptions d'entretiens, par les « récolteurs » de mémoire, comme nous l'étudierons au chapitre suivant. D'autres, en revanche, ont fait de l'écriture un élément inhérent à leur existence, la transformant en passion, voire en profession. Il s'agit donc de nous concentrer sur les brigadistes qui ont écrit.

Comment l'écriture est-elle perçue par les témoins ? Demande de grand intérêt, dont la réponse réside dans l'analyse de leurs productions écrites. Six des ex-brigadistes dont nous avons étudié le témoignage exercent un rapport particulier avec ce moyen d'expression. En effet, la bibliographie de chacun est plus ou moins longue, et possède certaines particularités selon la personne qui écrit. Pour certains, la production est composée uniquement de récits dont la trame est liée aux années de plomb. A travers un ou plusieurs témoignages de

---

<sup>112</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 9. "Questa non è la storia delle Brigate Rosse. Non potrei essere io a farla. E solo una parte di quanto ho vissuto e di come. E il risultato dei miei interrogativi più urgenti. E la richiesta di aiuto per provare a scioglierli. E la speranza che si possa infine farla quella storia, fuori dalle contingenze dell'amministrazione del presente."

l'expérience personnelle, ou des ouvrages dont le thème est le terrorisme rouge, ou la vie carcérale des prisonniers militants d'extrême gauche, ils se consacrent à l'étude de ce phénomène. La technique peut varier. Ainsi, Barbara Balzerani choisit le roman<sup>114</sup>, ou la nouvelle<sup>115</sup>, un style narratif en somme, pour donner sa vision de ces années. Ses deux livres sont des autobiographies, qui remontent à l'enfance pour chercher les blessures qui ont fait d'elle ce qu'elle est devenue. L'écriture, comme nous l'avons précisé auparavant, est une impulsion, un besoin de confession, un refuge et une libération. D'autres, tels Alberto Franceschini et Prospero Gallinari, en plus des témoignages, préfèrent les récits, sous forme d'enquête ou de narration à caractère fantastique/politique pour l'un, sociologique pour l'autre. A travers des thèmes touchant directement l'expérience personnelle au sein des Brigades Rouges, les auteurs donnent différentes visions des faits. La littérature est très présente chez Enrico Fenzi, dont le livre/témoignage sur son expérience dans les Brigades Rouges est le seul qui traite de cette période. Par la suite, il se consacre à des thèmes liés à sa profession. En tant que professeur de littérature italienne, il publie notamment des analyses littéraires d'auteurs classiques, tel Pétrarque<sup>116</sup>.

Deux figures se détachent de ce groupe, de par l'étendue de leur bibliographie, et leur engagement. Le cas le plus intéressant est celui de Renato Curcio, fondateur des Brigades Rouges, dont le chemin vers le témoignage, fut, comme nous l'avons évoqué, particulièrement long. Pourtant, dès 1980, Curcio rédige un premier livre, suivi en 1990 par un second, *Nel bosco del Bistorco*<sup>117</sup>. Ces ouvrages traitent bien de la saison des années de plomb, mais à travers un regard qui n'est pas celui du seul Curcio. Effectivement, ce second travail est rédigé à l'issue de vingt ans de recherches sur l'expérience de la vie carcérale, et son impact sur les détenus. Dans la démarche d'un chercheur en sociologie (rappelons sa formation à l'Université des sciences sociales de Trente), il fait appel à de nombreux témoins, prisonniers, professionnels du milieu carcéral, spécialistes du comportement, etc. Curcio crée aussi, avec deux compagnons de prison, une coopérative éditoriale, « Sensibili alle foglie », dont la politique éditoriale est celle de l'analyse comportementale de personnes marginalisées, exclues. L'engagement social est évident. La série de volumes regroupée sous le nom du *Progetto Memoria* en donne un exemple pertinent. Curcio présente ce projet comme une tentative d'affronter avec rigueur le phénomène social de la lutte armée, en faisant une radiographie complète de la consistance socio politico culturelle des mouvements

---

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> Balzerani, B., *La sirena delle cinque*, Jaca Book, 2003

<sup>116</sup> Annexe 10, pp. 59-60, Publications des ex-brigadistes.

<sup>117</sup> Curcio, R., Petrelli, S., Valentino, N., *Nel bosco di Bistorco*, Sensibile alle foglie, Rome, 1990

subversifs de gauche en Italie<sup>118</sup>. En revenant sur son expérience dans l'entretien avec Mario Scialoja, il souligne l'importance qu'a eu pour lui l'écriture. Elle apparaît telle une salvation, en prison, où l'homme se passionne pour l'analyse des comportements, et pour la sémantique. A ce propos, il publie un livre intitulé *Wkhy*, un ouvrage d'analyse de la rupture et de l'explosion sémantique du langage des années de plomb, aussi bien celui des Brigades Rouges que celui de l'Etat. Le témoignage accordé à Mario Scialoja est le seul où Curcio se place en tant que sujet d'un récit.

Un protagoniste de la lutte armée dont le parcours scriptural peut être qualifié d'original est Valerio Morucci. Après trois livres basés sur l'expérience de la lutte armée, l'ex-militant se donne à la littérature fantastique<sup>119</sup>. Cette orientation nouvelle date de 2005, l'année suivant la publication de son témoignage *La peggio gioventù*<sup>120</sup>, le troisième traitant des « années de plomb », mais le premier qui le fasse intervenir en tant que « je ». L'on peut dès lors avancer l'hypothèse de la fonction libératrice de l'écriture d'un témoignage. En effet, dans le cas de Valerio Morucci, il semblerait que seule la réflexion approfondie et totale sur son expérience lui permette de passer à un tout autre genre, se libérant des fantômes du passé.

#### *Témoigner ou se confronter au passé : difficultés de l'excavation des souvenirs.*

Suspendus dans un monde divisé entre un passé sans cesse réactualisé, et un présent alourdi par ce passé, les ex-brigadistes doivent affronter une vie « brisée en deux <sup>121</sup> ». Emprisonnés depuis des décennies, ou libérés après avoir purgé leur peine, les anciens militants se voient confrontés à une seconde vie, ou tout au moins à la reprise d'une vie, mise entre parenthèses au moment de la lutte armée, puis de l'incarcération. La reconstruction personnelle des individus n'est pourtant pas facilitée par la société, ni par les représentations sociales dominantes, évoquées précédemment. De plus, la possibilité de « tout recommencer » est alourdie par les conséquences du chemin choisi pendant les années 1970. Des conséquences qui relèvent de la conscience, des remises en question intérieures. De la volonté d'oublier ce qu'ils ont été, au désir d'assumer pleinement les responsabilités individuelles, les témoins tendent à éviter une réelle réflexion, objective, sur cet épisode de vie. C'est pour cette raison que prendre l'initiative de témoigner de ces années est souvent synonyme de la volonté de mettre au passé cette expérience, prenant la forme d'une réelle libération intérieure.

---

<sup>118</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*, p. 200-203

<sup>119</sup> Annexe 10, *Op. Cit.*, pp. 59-60

<sup>120</sup> Morucci, V., *La peggio gioventù...*, *Op. Cit.*

<sup>121</sup> « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, Entretien avec Barbara Balzerani, n°4, le 24 juin 2004.

Néanmoins, la confrontation de l'individu, tel qu'il est à l'heure actuelle, avec celui qu'il a été, est qualifiée d' « excavation » par Valerio Morucci<sup>122</sup>, terme qui englobe toutes les difficultés inhérentes à la démarche testimoniale.

Bien que les ex-brigadistes aient décidé de procéder au témoignage, jugeant que le moment était propice, ils réalisent, souvent très tôt, que cet acte n'est pas un travail de facilité. Les obstacles sont plusieurs, communs à l'ensemble des témoins. Dans un premier temps, les anciens militants sont confrontés à leurs souvenirs, et donc aux événements oubliés, enfouis au plus profond de la mémoire. La tentative d'effacer de leur souvenir un certain nombre de faits liés à la période du militantisme, afin de parvenir à recommencer une nouvelle vie sans les traumatismes de celle d'avant, se voit bouleversée par la réflexion effectuée en vue du témoignage. Ainsi Antonio Savasta évoque-t-il la difficulté de tout raconter, même s'il dit ne jamais avoir voulu se cacher. L'essai de trouver des fils conducteurs entre passé et présent est compliqué par les conséquences de son passé. Il s'attarde sur le problème posé, dans la volonté de créer de nouvelles expériences, par le poids des « ex » : ex terroriste, ex-prisonnier, et toutes les implications de ces nominations à ses yeux et aux yeux de la société<sup>123</sup>. Entre souvenirs enfouis et préjugés sociaux, Barbara Balzerani, quant à elle, insiste sur l'idée de regret, de peur que la société ne puisse jamais la comprendre. L'évocation de son expérience passée soulève une remise en question personnelle, une prise de conscience, difficile à affronter.

Comment me raconter maintenant ? Tant est grand le désarroi de ne pas m'être rendu compte à quel point ce langage politique avait perdu toute capacité de communiquer, même entre nous. Maintenant que tout est fini et je suis restée, impardonnable, comment ne pas craindre de réussir à aller de l'avant seulement en me cachant derrière la diversité de ceux qui n'attendent rien, et peut-être ne croient même pas possible la compréhension d'autrui<sup>124</sup>.

Cette citation de l'ex-brigadiste, connue sous le nom de Sara, nous permet d'ébaucher l'hypothèse d'un lien intrinsèque entre la difficulté de raconter son histoire et celle de parcourir les souvenirs de ces années ainsi que de la défaite finale. Dans le cas de Barbara Balzerani, tout comme dans celui de Mario Moretti, les difficultés évoquées renvoient

---

<sup>122</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*, p.29

<sup>123</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, Antonio Savasta, pp. 410

<sup>124</sup> Balzerani, B., *Compagna luna*, *Op. Cit.*, p. 63, "Come raccontarmi adesso? Tanto lo smarrimento per non essermi accorta quanto quel linguaggio politico avesse perso ogni capacità di comunicare persino tra di noi." "Adesso che tutto è andato e io sono rimasta, imperdonabile, come non temere di riuscire ad andare avanti solo nascondendomi dietro alla diversità di chi non si aspetta nulla e forse non crede neanche possibile l'altrui comprensione."



fréquemment à des considérations personnelles sur l'expérience brigadiste. L'excavation de souvenirs ne possède plus uniquement la dimension de récit de leur histoire ou de règlement de compte avec ce passé. Effectivement, la gestion des souvenirs, ce qui est dit ou tu, obéit à une fidélité à la mentalité brigadiste, à la permanence de principes vieux de vingt ans. Les témoins qui répondent à ces caractéristiques se trouvent donc divisés, consciemment ou non, entre la recherche de vérités sur leur propre vie, et la nécessité de taire certaines choses, ou d'assumer pleinement d'autres. Dans le cas de Mario Moretti, la conséquence de cette attitude est un témoignage qui ne reflète qu'une partie de l'individu, en l'occurrence la partie publique.

Quand j'ai décidé de faire avec vous ce travail sur les années de la lutte armée, j'ai aussi décidé de ne rien taire, de prendre mes responsabilités sans laisser ni zones obscures, ni ombres. Les compagnons aux mains propres...ils sont chanceux de s'en sortir ainsi. Je respecte plus ceux qui ont pris la responsabilité de blesser quand on avait décidé de blesser, de tuer quand on avait décidé de tuer, des gestes de guerre, mais aussi des poids que l'on portera sur les épaules pour le restant de ses jours<sup>125</sup>.

Valerio Morucci s'occupe de mettre en garde contre le danger d'un tel engagement, le terme primordial étant la falsification.

Déjà, réorganiser de manière logique les faits et les souvenirs, leur donner un bel ordre, peut devenir un premier moment de falsification. Car si, à filtrer les souvenirs, il y a au milieu la raison, il en ressort un récit qui soit plus attentif à l'ordre, à la précision séquentielle des événements, qu'à leur substance. Pour moi, sincèrement, il importe peu des faits. J'entends des faits détachés des innombrables liens qu'ils évoquent. Ils peuvent devenir un miroir aux alouettes si l'on ne parvient pas à leur donner un sens<sup>126</sup>.

De par les implications personnelles, les témoins ne font évidemment pas un récit de vie objectif. Pourtant, entre les efforts pour présenter un récit fidèle à la fois aux actes et à la conscience individuelle, et les récits imprégnés de visions partielles, la marge de crédibilité est grande. Ce phénomène soulève, par conséquent, la question de la révision du propre passé

---

<sup>125</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p. 168, "Quando ho deciso di fare con voi questo lavoro sugli anni della lotta armata, ho deciso anche di non tacere più nulla, e prendermi le mie responsabilità senza lasciare non dico zone oscure, ma neppure ombre. I compagni dalle mani pulite... sono fortunati a cavarsela così. Io rispetto di più quelli che si sono presi il carico di ferire quando si era deciso di ferire, di uccidere quando si era deciso di uccidere, gesti di guerra guerreggiata, ma anche pesi che uno non si scrollerà di dosso per il resto della vita."

<sup>126</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*, p. 158, "Già rimettere in fila i fatti coi ricordi, dargli un bell'ordine, può diventare in primo momento di falsificazione. Perché se a filtrare i ricordi c'è di mezzo la ragione può venire fuori che si sta più appresso all'ordine, a la precisa sequenzialità degli avvenimenti, che alla loro sostanza. A me, sinceramente, dei fatti importa relativamente. Intendo dei fatti altamente slegati da tutti gli innumerevoli fili che si portano appresso. Possono diventare uno specchio per allodole se non riesci a dargli un senso."

à travers le témoignage, et les problèmes liés à la mémoire des événements. En réponse à cela, Mario Moretti, dans le livre/entretien avec Rossana Rossanda et Carla Mosca, désigne comme ennemi de la mémoire la prison. L'ex-militant brigadiste identifie ainsi les effets perturbateurs de l'incarcération sur la vision présente de l'expérience. « Je suis en prison depuis plus de douze ans, et la prison joue dangereusement sur la mémoire. Elle comprime le temps ou le dilate, avec des effets étranges sur la mise en ordre des souvenirs <sup>127</sup> ». A travers cette déclaration, l'on peut supputer que Moretti cherche à justifier les absences, les trous de mémoire, la complexité des réponses relatives à ces événements du passé. D'autres ex-brigadistes partent du presupposé que l'excavation de souvenirs est irrémédiablement soumise aux caprices de la mémoire. Par conséquent, Prospero Gallinari choisit une perspective particulière, qui permette d'offrir au récit de vie un fil logique.

Une origine, un parcours, une histoire : ceux de ma vie. Passés les cinquante ans, un voyage dans mon propre passé est aussi une traversée des souvenirs. Souvenirs personnels qui s'entrelacent, se mélangent et souvent se confondent avec des faits, des événements qui ont eu un poids dans la vie collective. D'où un problème. Utiliser le regard d'après ? Raconter en retenant les critiques, les autocritiques, les condamnations, les évaluations et jugements développés a posteriori ? J'ai choisi une autre voie. Celle de faire émerger le fil des pensées et des actes accomplis de la manière dont ceux-ci m'ont effectivement traversé et ensuite porté à agir en conséquence<sup>128</sup>.

Ce témoignage date de 2006, soit vingt-sept ans après l'arrestation de Prospero Gallinari. Placé en détention domiciliaire pour raisons médicales, l'ex-militant a connu l'incarcération, la pseudo libération, et donc la confrontation avec le monde extérieur et ses représentations des brigadistes. Le temps consacré à la maturation d'une réflexion sur les « années de plomb » est dans ce cas long, mais efficace. Le récit qui en ressort présente de manière claire la vie de l'homme, les origines de ses choix et leurs conséquences sur ses actes. De cette manière, l'on note de nouveau l'importance de la réflexion, de la distanciation par rapport aux faits.

---

<sup>127</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p.111, "Sono in galera da più di dodici anni e la galera fa brutti scherzi alla memoria. Comprime il tempo o lo dilata, con effetti bizzarri sulla collocazione dei ricordi."

<sup>128</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*, p. 9, "Un'origine, un percorso, una storia : quelli della mia vita. Superati i cinquant'anni, un viaggio nel proprio passato è anche un attraversamento di ricordi. Ricordi personali che pero si intrecciano, si mischiano e spesso si confondono con fatti e avvenimenti che hanno avuto un peso nella vita collettiva. Di qui un problema. Usare il senno di poi? Raccontare attingendo a critiche, autocritiche, scomuniche, valutazioni o giudizi maturati a posteriori? Ho scelto un'altra strada. Quella di far riemergere il filo dei pensieri e degli atti compiuti nel modo in cui, effettivamente questi mi hanno attraversato e poi portato ad agire in conseguenza".

Parmi les témoignages que nous avons sélectionnés, le choix des deux témoignages publiés par Alberto Franceschini n'est pas anodin. En effet, leur analyse nous permet de percevoir l'évolution de l'auteur/témoin dans son rapport à l'expérience brigadiste. Au moment où Giovanni Fasanella<sup>129</sup> l'interroge sur les différences entre ces deux productions, Franceschini insiste sur l'importance de la maturation individuelle. *Mara, Renato e io*<sup>130</sup> est ainsi présenté comme une première réflexion sur les Brigades Rouges, un bilan politique et humain, où la confusion du témoin transparait. La difficulté de faire une réflexion complexe sur son passé est attribuée au manque de distance vis-à-vis des faits. Pour conclure, il résume ce livre comme une histoire de trois personnes, dans une phase particulière de leur vie et du pays, plutôt qu'une véritable réflexion sur le terrorisme. Pour cette raison, il revient à témoigner, seize ans plus tard, avec *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*. Cette fois, il juge pouvoir raconter une histoire avec un sens, un fil logique, une clé de lecture. Lors de ce second témoignage, il estime juste la distance par rapport aux faits, lui permettant de donner un regard d'ensemble. Celui-ci est aussi adopté grâce au travail des commissions parlementaires d'enquête sur le terrorisme. Ainsi, après avoir accepté le rapport avec les institutions, Franceschini a pu confronter ses idées et connaissances avec les informations obtenues par les juges. La marque subjective est encore présente, de par la difficulté, dit-il, de reconstruire froidement les événements et les histoires d'hommes qui ont profondément marqué des passages cruciaux de sa vie<sup>131</sup>. Mais la prise en compte de toutes les sources accessibles, et non plus uniquement de ses souvenirs, fait du second témoignage un ouvrage plus complet. Une précision cependant. L'on pourrait mettre en doute la parole de Franceschini, qui revient sur les déclarations figurant dans *Mara, Renato e io*<sup>132</sup>. Beaucoup lui ont, en effet, reproché ce retour sur les années de plomb. Pourtant, il convient de faire appel aux travaux de Danièle Voldman, sur le témoignage dans l'histoire française du temps présent afin de nous positionner par rapport à ce retour sur ses déclarations.

La possibilité de changement de la source orale, entendue ici comme présence du vivant qu'il écrive ou qu'il dise, est le véritable fait nouveau dans l'histoire du temps présent. Car la parole individuelle obéit aux variations du devenir, à l'évolution personnelle et aux changements sociaux et culturels. Qu'un même témoin donne au cours de sa vie plusieurs versions d'un même témoignage ne discrédite ni sa

---

<sup>129</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 2004

<sup>130</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, *Op. Cit.*

<sup>131</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*, p. 5, "Mi costa tantissimo ricostruire freddamente, con il necessario distacco, vicende e storie di uomini che hanno scandito passaggi cruciali della mia vita."

<sup>132</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*

parole, ni le travail historique fait à partir des traces plus anciennes. Contrairement au domaine judiciaire, il ne s'agit pas dans ce domaine de la chose jugée une fois pour toutes, mais d'un traitement simultané de ce qui se passe dans l'en soi du témoin et de sa position dans le cours de l'histoire<sup>133</sup>.

Nonobstant le questionnement légitime sur le sens à donner au retour de Franceschini sur son premier témoignage, il est nécessaire de le considérer comme authentique, tout comme l'est le premier. Le témoin étant soumis au changement, son regard sur le passé et sa prise de position par rapport à la lutte armée varient. En cela, les deux livres/entretiens reflètent bien les passages de la vie de Franceschini, et soulignent l'importance du temps dans la distanciation psychologique de l'homme aux faits. Les différences majeures de contenu de ces deux témoignages seront analysées ultérieurement.

*Comprendre et faire comprendre : contributions à l'histoire des « années de plomb ».*

« L'homme-individu est ainsi placé au cœur de la société et rétrospectivement de l'histoire. Il devient publiquement et rétrospectivement l'Histoire<sup>134</sup> ». La publication des témoignages des ex-militants les place au centre de la société. Se pose alors la question de ce que les témoins cherchent à obtenir à travers ces confessions. Nous avons déjà évoqué les demandes d'amnistie, les libérations intérieures, les réactions aux représentations sociales. Or, dans la reconstruction des faits survenus au cours de la saison terroriste italienne, l'on peut identifier une certaine volonté de rendre compte des événements, de faire comprendre à la société ce qui eut vraiment lieu. Ambition sociale ou historique ? Dans la réponse, deux facteurs interviennent, clairement exposés par les témoins : un positionnement par rapport à l'histoire faite par l'Etat, et un positionnement par rapport aux dires des ex compagnons de lutte. A la lecture des sources, apparaît de manière presque systématique la volonté de faire une réflexion commune sur la période, afin de contribuer à la mémoire collective en faisant enfin l'histoire des « années de plomb ». C'est pourtant dans une forme de résolution que les ex-brigadistes évoquent la possibilité d'une réflexion collective. La critique d'Alberto Franceschini<sup>135</sup>, à ce sujet, se dirige aux anciens compagnons qui privilégient l'individualité, plutôt que l'exigence de vérité, cherchant à s'en sortir et à retourner à une vie normale. Ce reproche est également fait par Antonio Savasta, dans l'entretien accordé à Giuseppe De Lutiis. L'ex-brigadiste souligne son incompréhension face aux anciens compagnons qui ne

---

<sup>133</sup> Voldman, D., « Le témoignage dans l'histoire française du temps présent », CNRS, Paris, 15 avril 2004, ([http://www.ihtp.cnrs.fr/dossier\\_htp/htp\\_DV.html](http://www.ihtp.cnrs.fr/dossier_htp/htp_DV.html))

<sup>134</sup> Wieviorka, A., *L'ère du témoin*, Plon, Paris, 1998

<sup>135</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*, p. 6

règlent pas leurs comptes avec le passé. A ce propos, il en souligne la nécessité, en vue non pas de redonner un élan au terrorisme, mais de donner des réponses aux interrogations.<sup>136</sup>

Les constatations des ex-militants sur l'absence d'une histoire des Brigades Rouges, comme de celle des années 1970 en général, sont essentielles dans l'appréhension des ambitions historisantes des témoins. Mario Moretti s'étend précisément sur les raisons de ce manque, qui est attribué à la fois à l'Etat ainsi qu'aux partis, et aux ex-militants eux-mêmes. La particularité de l'histoire des Brigades Rouges est, selon lui, d'être une histoire politique et non pénale, qui aurait du être écrite non pas dans un tribunal, mais par la gauche italienne. Cela n'ayant pas été fait, il aurait pu être possible aux brigadistes de l'écrire.

Ce n'est pas facile de faire une histoire. Ce n'est pas simple de se situer par rapport à soi-même avec une certaine distance. Une fois exclue la possibilité de l'écrire collectivement, notre histoire, ils restent peu ceux qui puissent la faire. Pas que les autres ne valent rien : parmi les misérables qui, pendant quinze ans, ont cloué l'Etat au plus haut niveau de l'opposition, il doit bien y en avoir quelques uns qui puissent le faire. Mais il faut se résigner : au cours de ces années s'est exprimé une intelligence politique collective, mais il n'y a pas de grandes figures des révolutions victorieuses. J'ai beaucoup réfléchi sur le fait que nous n'avions pas d'intellectuels. Nous sommes des milliers mais l'on ne trouve pas un intellectuel organique dans les Brigades Rouges<sup>137</sup>.

Se distingue par ailleurs la tendance à critiquer la méthode adoptée par l'Etat pour analyser les « années de plomb ». Barbara Balzerani<sup>138</sup> qualifie la démarche d'une oscillation entre la psychanalyse criminelle, la recherche obscurantiste, l'intimisme médiatique et la déconnexion des relations de causalité. En somme, tout sauf une réflexion qui soit critique et non préjudicielle. Malgré cela, l'ex-brigadiste, dans la lignée de certains de ses camarades, rappelle l'intérêt d'une analyse historique de cette période, dénonçant la volonté d'enterrer les événements des « années de plomb », qui éclairent pourtant de nombreuses contradictions de la société italienne.

---

<sup>136</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, Antonio Savasta, pp. 468, "Mi sembra impossibile che gli altri non ci facciano i conti; pero c'è da farci i conti non per riavere il terrorismo ma per dare delle risposte al modo di vita che la gente conduce".

<sup>137</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p. 244, " Non è facile fare una storia. Non è semplice collocarsi rispetto a se stessi con una certa distanza. Una volta esclusa la possibilità di scriverla collettivamente, la nostra storia, restano pochissimi quelli che lo possono fare. Non che gli altri valgano poco: gli scalzacani che per quindici anni hanno inchiodato lo stato al più alto livello di scontro, qualcuno devono essere stati. Ma bisogna rassegnarsi: in quegli anni si è espressa un'intelligenza politica collettiva, ma non ci sono le grandi figure delle rivoluzioni vincenti. Ho riflettuto molto sul fatto che non abbiamo intellettuali. Siamo migliaia ma un intellettuale organico nelle Br non si trova".

<sup>138</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

Grandeur, grandeur d'une histoire et de ses protagonistes qui, si soustraits à une certaine iconographie sanctifiante (ou, au contraire, à la diabolisation préjudicielle) et replacés dans l'intelligence des faits, peuvent réellement nous aider à comprendre. Comprendre, par exemple, les liens et les discontinuités des différentes expériences politiques qui ont marqué ce siècle de tentatives d' « assauts au ciel », avant qu'un douteux jugement manichéen empêche une fois pour toutes l'exercice de la critique historique. Comprendre pour déclencher l'autoréflexion de cette société sur elle-même pour que l'illusion de pouvoir expulser de soi les propres contradictions ne l'oblige à avoir recours à toujours plus de prisons, de ghettos, de frontières, d'exclusions<sup>139</sup>.

Comme nous l'indique Annette Wieviorka<sup>140</sup>, le sens biblique du mot témoin est « celui qui porte en lui la présence ». Ici, nous pouvons donc qualifier le témoin de « celui qui porte en lui la présence » du passé. Par conséquent, la volonté des ex-brigadistes qui procèdent au témoignage n'est pas celle de faire l'histoire, mais plutôt celle d'y contribuer, de déclencher son écriture effective. Outre le désir de proposer une solution politique qui règle les questions de l'incarcération des ex-brigadistes et des prisonniers 'rouges' en général, les témoins estiment nécessaire la réflexion sur ce passé récent de l'Italie. Par le moyen d'une histoire objective et « vraie », les ex-militants espèrent que la société puisse découvrir ce qui eut lieu dans les années 1970, et pourquoi. C'est dans ce dessein que Valerio Morucci se laisse convaincre par Pino Casamassima de la nécessité de raconter son expérience dans la lutte armée.

Voyons si aujourd'hui les temps sont mûrs. Parce que la partie de notre génération qui a affronté les choses avec agressivité, dont la partie émergente sont les six mille imputés pour bande armée, sans compter les autres milliers qui ont utilisé les armes sans avoir besoin d'une bande armée, a été écrasée, exécrée, et répudiée. Des fils sans père. Et chaque société, tôt ou tard, doit régler les comptes avec ses propres fantômes<sup>141</sup>.

---

<sup>139</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*, p. 121, "Grandezza, grandezza di una storia e dei suoi protagonisti che, se sottratti a certa iconografia santificante (o, all'opposto, alla pregiudiziale demonizzazione) e restituti all'intelligenza dei fatti, possono veramente aiutarci a capire. Capire, ad esempio, i nessi e le discontinuità delle diverse esperienze politiche che hanno segnato questo secolo di tentativi di "assalto al cielo", prima che un dubbio giudizio coscienziale tra bene e male impedisca del tutto l'esercizio della critica storica. Capire per reinnescare l'autoriflessione di questa società su se stessa perché l'illusione di poter espellere da sé le proprie contraddizioni non la costringa a ricorrere a sempre più galere, più ghetti, più frontiere, più esclusioni."

<sup>140</sup> Wieviorka, A., *Op. Cit.*

<sup>141</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*, p. 31, "Vediamo se oggi i tempi sono maturi. Perché quel nostro pezzo di generazione che ha affrontato le cose a muso duro, e la cui parte emergente sono stati i seimila inquisiti per banda armata senza contare le altre migliaia che le armi le hanno usate senza avere bisogno di una banda armata, è stata affossata, esecrata, e ripudiata. Figli senza padri. E ogni società, prima o poi, deve tornare a fare i conti con i propri scheletri".

Au cours de ce chapitre, nous avons pu analyser l'implication des ex-militants dans le témoignage. De la nécessité de faire un bilan de leur expérience dans la lutte armée, aux ambitions politiques ou historiques, chaque témoignage acquiert une signification particulière, pour le témoin lui-même, et pour la société. Quant à une éventuelle prétention historisante, celle-ci n'est conférée aux récits que dans la mesure où les ex-brigadistes se placent en tant que témoins et acteurs de l'époque qu'ils racontent. Ainsi, chacun est attentif à préciser que le récit n'est qu'une histoire des Brigades Rouges, une histoire subjective et personnelle. Par conséquent, il semble juste d'identifier, comme motivation principale du témoignage, le désir de déclencher une réflexion sur les « années de plomb », de rendre possible la rédaction d'une histoire des ces années grises, à l'aide de ces témoignages. Les ex-militants eux-mêmes se positionnent en tant que sources, dont le rôle est d'aider la société à faire face à son passé, en faisant tomber les barrières dues aux représentations. A ce propos, Valerio Morucci nous fait part d'un questionnement pertinent, où se rejoignent toutes les problématiques inhérentes à ce sujet. « Nous avons mis soixante ans à arrêter de vivre du mal absolu du fascisme et réussir à identifier les défauts de la Résistance. Combien d'années faudra-t-il pour en arriver aux années 1970 ? Les fatidiques quatre-vingt dix-neuf ans ? <sup>142</sup>».

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 30, Ci abbiamo messo sessant'anni per smetterla di campare sul male assoluto del fascismo e arrivare a tirare fuori le magagne della Resistenza. Quanto ci vorrà per arrivare agli anni Settanta? I fatidici novantanove anni?"

## Seconde partie : Dire le terrorisme.

### Chapitre 3

#### Une parole directive.

L'historien doit être un trouble mémoire, attentif à rappeler que des lignes de partage existent, que tous les écarts ne sont pas réductibles. Ecart entre la conviction de l'expérience vécue et les interrogations critiques portées de plus loin sur le déroulement du passé ; écart entre les vertus de la commémoration et la rigueur de la méthode historique ; écart entre les facilités trompeuses du regard rétrospectif et le refus de ramer dans le sens du courant pour continuer à observer les hommes et les événements de l'amont ; écart entre une mémoire identitaire, ciment d'une solidarité et d'une « fraternité d'essence supérieure » et des mémoires durement autopsiées, décapées et recoupées pour les besoins de la vérité ; écart entre la cohérence séduisante du discours explicite et la traque du non-dit, de l'oubli et des silences ; écart entre la légitimation sous l'influence d'un passé trop fortement recomposé d'un engagement, d'un héritage et de valeurs à préserver de la banalisation<sup>143</sup>.

La définition de l'historien proposée par Pierre Laborie nous intéresse tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'analyser le rôle de ce que nous appellerons les « récolteurs » de mémoire, ces historiens et journalistes qui ont participé à la rédaction des témoignages/sources. Les dichotomies dans cette citation opposent deux facteurs : le passé et sa mémoire chez ses acteurs, domaine du subjectif, et les devoirs de l'historien, la nécessité d'un traitement postérieur, analytique et objectif des éléments de mémoire mis en avant par les protagonistes d'une période. Dès lors, une demande surgit : les « récolteurs » de mémoire se placent-ils en tant qu'historiens, qui se proposent de faire, à partir de ces témoignages, une « histoire [mise] sous surveillance »<sup>144</sup> ? Sont-ils simplement les « récolteurs » de la mémoire des ex-militants, collaborant à la naissance de sources ? Ont-ils un rôle déclencheur dans le passage au témoignage des ex-brigadistes ? Influencent-ils les réponses des témoins ? Au cours de ce chapitre, nous essaierons de fournir un panorama complet du rôle endossé par les « récolteurs » de mémoire, à travers l'analyse de leurs motivations, leurs méthodes, et leurs rapports avec le témoin lui-même.

---

<sup>143</sup> Laborie, P., « Histoire et résistance : des historiens trouble-mémoire », in *Ecrire l'histoire du temps présent*, ed. CNRS, 1993, pp. 140-141.

<sup>144</sup> Ferro, M., *L'histoire sous surveillance, science et conscience de l'histoire*, Paris, Calmann-Levy, 1985, p. 11 ; Laborie, P., « L'historien sous surveillance », *Esprit*, janvier 1994, p. 36-49



## *Typologie des témoignages : méthodologie de l'entretien et rôle des « récolteurs de mémoire »*

En premier lieu, il convient de faire une mise au point sur les sources en question. Les treize livres témoignages du corpus appartiennent à des genres différents. Deux sont des récits de vie écrits par une personne extérieure, après des entretiens avec les ex-militants<sup>145</sup>. Les autobiographies écrites directement par les protagonistes sont au nombre de trois. Sept sources sont des livres entretiens, où les journalistes et historiens retranscrivent les entretiens oraux effectués<sup>146</sup>. Enfin, le dernier est un récit de vie écrit par le protagoniste, mais en collaboration directe avec un journaliste<sup>147</sup>. Afin d'étudier le rôle que jouent ces personnes extérieures, nous focaliserons l'analyse sur les livres/entretiens ainsi que les récits de vie qui ont suscité leur collaboration. Le tableau dressant une typologie de ces professionnels de l'écriture<sup>148</sup>, qu'ils soient historiens ou journalistes, démontre similarités et différences dans les motivations personnelles à l'écriture, dans leur implication dans le travail, dans la méthodologie de la récolte de témoignages, etc. A partir du contexte de collaboration entre deux personnes, il nous est possible de distinguer plusieurs fonctions qui semblent inhérentes au rôle qu'occupent les « récolteurs » de mémoire.

Le récit de Silvana Mazzocchi sur la vie d'Adriana Faranda<sup>149</sup>, pure reconstruction, basée seulement en partie sur les témoignages de l'ex-militante, bénéficie d'un statut particulier, puisque la romancière se nourrit de témoignages variés (famille, amis, juges, etc.), de documents officiels (journaux, commissions parlementaires, etc.), offrant au lecteur un aperçu de ce que fut la vie de la jeune femme au cours des années du militantisme, à travers son propre regard, et celui de ceux qui l'ont connu à cette époque. Il s'agit d'un roman, inspiré des entretiens et de passages du journal d'Adriana Faranda. En aucun cas ne peut-on certifier la fidélité de certaines informations, fruits de l'imagination et de la créativité de l'écrivaine, à la perception du protagoniste sur ces mêmes éléments. Le statut original de ce livre au sein du corpus nous permet de soulever les risques de la nature romancière d'un récit de vie. La réécriture, dans ce cas, n'est pas une retranscription exacte, ni même adaptée, des entretiens qu'a effectué Silvana Mazzocchi. Par ailleurs, ceux-ci ont duré seulement une

---

<sup>145</sup> Mazzocchi, S., *Op. Cit.*; Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*

<sup>146</sup> Passerini, L., "Entretien avec Alfredo Buonavita", in Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*; De Lutiis, G., "Entretien avec Antonio Savasta", in Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*; Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*; Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*; Franceschini, A., *Op. Cit.*; Moretti, M., *Op. Cit.*; Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*

<sup>147</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

<sup>148</sup> Annexe 4, Typologie des « récolteurs » de mémoire, pp. 30-32

<sup>149</sup> Mazzocchi, S., *Op. Cit.*

dizaine d'heures, soit moins du tiers de la durée de l'entretien de Mario Moretti par Rossana Rossanda et Carla Mosca, qui se déroulèrent en six fois (19, 20, 21 juillet et 25, 26, 27 août 1993). Le matériau de l'écrivaine était par conséquent moindre, et la reconstitution de la vie d'Adriana Faranda, faite à partir de ces données, voit une narration romancée combler cette absence de vérités intimes. Le rôle de « collecteur » de mémoire s'adapte ici à un projet littéraire, et non historique, dont le dessein est de dresser un portrait de l'ex-brigadiste, sous une focalisation précise et subjective, celle d'une jeune femme intelligente et sensible, perdue dans les méandres de la lutte armée.

Dans les livres où les entretiens apparaissent sous forme de questions/réponses, la fonction principale des « récolteurs » est de pousser l'interviewé à la réflexion, et de guider celle-ci tout au long de l'entretien. Les formes de ces entretiens se calquent sur celles utilisées par les historiens, l'entretien semi directif, fait de questions ouvertes posées aux témoins, et le récit libre, non directif, où l'initiative revient au témoin<sup>150</sup>. Dans le cas de nos sources, les périodes d'entretiens se concentrent, dans la plupart des cas, en quelques jours ou quelques semaines consécutives d'entretiens, journaliers, puis à d'ultérieures rencontres afin de revoir les détails et la rédaction. La période intensive d'entretien varie cependant en fonction des ex-militants interviewés. Mis à part pour les entretiens de Renato Curcio, d'Alberto Franceschini pour son second livre/témoignage<sup>151</sup>, d'Antonio Savasta et d'Alfredo Buonavita, les « récolteurs » détaillent, dans les préfaces des sources, le temps passé en compagnie des militants. L'on remarque d'une part des entretiens sporadiques, de quelques heures, séparés dans le temps : l'exemple le plus notable est celui des entretiens faits à Alberto Franceschini par Pier Vittorio Buffa et Franco Giustolisi pour le livre intitulé *Mara, Renato e io*<sup>152</sup>, publié en 1988. En effet, cette ouvrage compile des conversations qui eurent lieu en 1983, 1984 et enfin 1987, couvrant par conséquent une période transitoire de la vie du co-fondateur des Brigades Rouges, placée sous le signe de l'acceptation du statut de dissocié. Il est intéressant de comparer cette méthodologie à celle adoptée lors du second témoignage d'Alberto Franceschini, en 2004. Sa collaboration avec le journaliste de la revue *Panorama* Giovanni Fasanella produit un entretien qui s'assimile à une enquête. Les deux acteurs participent à l'élucidation des événements racontés, le « récolteur » adoptant un rôle interventionniste, afin de pousser Franceschini à la réflexion et d'écrire un livre qui soit complet, et accessible. Cette

---

<sup>150</sup> Descamps, F., *L'historien, l'archiviste et le magnétophone, de la constitution de la source orale à son exploitation*, Ministère de l'économie, des finances et de l'industrie, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, Paris, 2001

<sup>151</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*

<sup>152</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*

fonction interventionniste sera approfondie ultérieurement. Reprenant la méthodologie d'entretien des « récolteurs de mémoire », comme nous l'avons précisé auparavant, Mario Moretti rencontra les journalistes au cours de six journées d'entretiens intensifs, en juillet et août 1993, puis occasionnellement pour les relectures du manuscrit. D'autre part, certains « récolteurs » ont privilégié une immersion totale, d'une plus longue durée, dans la vie des témoins. C'est notamment le cas de Giordano Bruno Guerri, en 1982, et Paola Tavella (1998) qui ont passé deux semaines entières en compagnie des ex-brigadistes, leur permettant de cette manière de recueillir un matériau conséquent pour les rédactions respectives des récits de vie de Patrizio Peci et d'Anna Laura Braghetti<sup>153</sup>.

*La place occupée par les « récolteurs » dans le processus testimonial.*

Quatre approches ressortent de l'analyse des témoignages ici concernés. Dans un premier temps, l'on retrouve la libre interprétation du témoignage dans les livres traitant de la vie d'Anna Laura Braghetti et d'Adriana Faranda, qui laisse une place majeure à l'art romanesque des écrivaines. Par ailleurs, dans le cas de Valerio Morucci, le rôle du journaliste Pino Casamassima ne se traduit pas sous forme d'un entretien à base de questions, mais bien d'une réflexion encouragée par le « récolteur », qui accompagne l'ex-brigadiste dans son travail d'« excavation » de la mémoire. La majorité des témoignages se font sous forme de questions/réponses, laissant à l'historien ou au journaliste le contrôle de l'entretien, dont le travail de réécriture sera simplement une mise sous forme écrite. Enfin, sensiblement différente est la méthode de Giordano Bruno Guerri, qui décrit dans la préface les modalités d'entretien avec Patrizio Peci. Le moment d'entretien est fondamental dans la compréhension de cette méthode : cela se situe en 1982, alors que les attentats des brigadistes rouges continuent, et Peci est le premier repenté, accusé de trahison par ses anciens compagnons pour les arrestations qu'il a provoqué. Ainsi, l'entretien se déroule sous la menace de représailles envers Peci, avec lequel l'historien se cache afin de procéder au travail. A une époque où les informations sur les Brigades Rouges dont disposait Guerri n'étaient en rien comparables à celles dont nous disposons à l'heure actuelle, l'historien procède par deux étapes : pour commencer, il suscite de la part du repenté des émotions, des souvenirs, des jugements ; puis il tente d'obtenir des clés d'interprétation du terrorisme. La rédaction qui a lieu dans un second temps privilégie les informations fournies par le témoin, sa vision des événements, sans pour

---

<sup>153</sup> Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*; Braghetti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*

autant que l'historien ne puisse en proposer une analyse. Dans la réécriture du témoignage de Peci, l'on perçoit entre les lignes la présence sous-jacente de l'impression qu'a pu avoir l'historien de l'individu. Lui-même qualifie ce livre entretien comme « une autobiographie divisée, comme lui [Peci], entre ingénuité et cynisme, humilité et arrogance, ambiguïté et bonne volonté dans la tentative d'expliquer ce qu'il appelle 'ses choix', le terrorisme d'abord, puis le repentir <sup>154</sup> ».

Ainsi, le rôle du journaliste/historien est de guider le récit, soulevant problèmes ou incompréhensions, dans la perspective d'une mise par écrit du témoignage, qui soit cohérente et accessible aux lecteurs. Mais le pacte d'entretien établi entre les deux interlocuteurs, procédé par lequel l'historien ou le journaliste s'engage à rester fidèle aux paroles des interviewés lors de la retranscription et la réorganisation des réponses ou des déclarations, ne s'opère pas sans difficultés. En effet, au sein de ce processus de dialogue, l'effort de mémoire provient du témoin, alors que l'effort d'écriture relève du « récolteur ». Le rédacteur, chargé de structurer le récit, est donc libre de choisir le mode d'énonciation et le ton. Parlant au nom d'un « je » qui en fait représente l'ex-militant, il exerce un phénomène d'identification avec le témoin. Par conséquent, l'écriture de Giordano Bruno Guerri, qui laisse percevoir une image péjorative de Patrizio Peci, brise le procédé d'identification, et trahit le pacte d'entretien.

Philippe Lejeune, dans son ouvrage *Je est un autre*, insiste sur ce danger, indiquant qu'un tel procédé peut mener à une atteinte à la question d'identité<sup>155</sup>. Il souligne donc l'importance de saisir la manière « naturelle » dont le témoin envisage sa vie, en cherchant à tout prix à respecter la sincérité inhérente au pacte d'écriture. Rossana Rossanda et Carla Mosca, dans la préface à l'entretien avec Mario Moretti, *Brigate rosse, une storia italiana*<sup>156</sup>, insistent sur la collaboration permanente, de rigueur, entre les deux acteurs de l'entretien. En effet, les journalistes soulignent la difficulté de rester totalement fidèles aux paroles de Moretti, lorsqu'elles effectuent la réécriture en vue de la publication. Ainsi, chaque correction donnait lieu à la relecture par le témoin, et à son approbation, afin de certifier l'exactitude des propos, et de donner une légitimité aux rédactrices, dont le « je » était en fait un autre, le témoin Moretti.

Dans une autre perspective, le second témoignage d'Alberto Franceschini, effectué avec la collaboration de Giovanni Fasanella, soulève la question de l'implication du

---

<sup>154</sup> Guerri, G.B., Op. cit., p. 5: "autobiografia divisa, come lui, tra ingenuità e cinismo, umiltà e arroganza, ambiguità e buona fede nel tentativo di spiegare quelle che chiama 'le mie scelte', il terrorismo prima, il pentimento dopo".

<sup>155</sup> Lejeune, P., *Je est un autre\_ L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Seuil, Paris, 1980

<sup>156</sup> Moretti, M., Op. Cit.

« récolteur » dans les réponses des témoins. Bien que le journaliste insiste sur le caractère personnel du récit de l'ex-brigadiste, l'analyse du témoignage met en évidence l'interventionnisme de Fasanella. Sous prétexte de pousser le témoin à la réflexion, il participe fréquemment aux réponses de l'interviewé, insistant sur certains points, ou émettant idées et hypothèses. Ainsi, lorsque Franceschini revient sur la responsabilité qui lui incombe en tant que fondateur des Brigades Rouges, le journaliste intervient dans le rôle de représentant de la société, soumettant au témoin une vision externe des événements. Le témoignage prend dans ce cas des allures de débat entre l'ex-brigadiste et la société. En effet, Fasanella s'oppose à la déclaration du témoin, qui dit être en paix avec le monde, en avançant la question du droit des familles des victimes à connaître les faits. Il insinue que pour se sentir réellement en paix avec la société, il est nécessaire de satisfaire les besoins de vérité des familles et des victimes<sup>157</sup>. Ceci n'est qu'un exemple parmi tant de l'intervention du « récolteur de mémoire » dans les réponses du témoin. Il permet cependant de soulever la question de l'influence de ces intervenants dans la production testimoniale des ex-brigadistes. Le chapitre suivant approfondira cette question, à travers l'analyse du contenu des témoignages.

#### *L'engagement des « récolteurs de mémoire ».*

Un élément inhérent à celle de la responsabilité des « récolteurs » de mémoire envers le témoin, les futurs lecteurs, et les historiens auxquels le témoignage servira de source, est la question des motivations personnelles à l'origine de la collaboration avec les ex-militants brigadistes. En observant le tableau où figure une typologie des collaborateurs<sup>158</sup>, il apparaît que certains journalistes/historiens partagent avec les témoins une expérience politique, que ces derniers aient milité au sein de l'extrême gauche, ou qu'ils aient été membres du Parti Communiste Italien, avant de s'en détacher par déception envers la politique menée. La proximité idéologique ancienne ou actuelle, renforcée par l'appartenance à une même génération, semble être ce qui pousse certains professionnels à donner la parole aux ex-brigadistes. La volonté de faire parler les témoins, de produire une source qui sera soumise à une analyse historique, relie les deux acteurs du pacte d'entretien et d'écriture, de manière plus ou moins directe. En effet, dans les dix témoignages ici en question, les journalistes et historiens mettent en avant le désir de faire l'histoire des années de plomb avec les protagonistes, d'offrir le point de vue des acteurs, brisant leur silence. L'implication des

---

<sup>157</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*, p. 11

<sup>158</sup> Annexe 4, Typologie des « récolteurs » de mémoire, pp. 30-32

historiens et journalistes d'un point de vue idéologique ou générationnel soulève pourtant le problème de l'absence de distanciation de ces derniers par rapport à l'univers « mental » des témoins<sup>159</sup>. La méfiance quant à la manipulation du témoin, à travers un questionnaire d'entretien orienté dans un certain sens ou à une réécriture faussée, puisque empreinte de subjectivité, est primordiale pour tout historien qui étudie ces témoignages.

Dans le cas de nos sources, les modes d'études varient en fonction du degré d'implication, notamment politique des « récolteurs ». Ainsi, Rossana Rossanda, fondatrice du « Manifesto » et Carla Mosca, journaliste de la RAI, deux anciennes membres du Parti Communiste Italien, séparées du parti par déception quant à la politique menée dans les années 1960/1970, font preuve d'un engagement fort, leur objectif étant de replacer les Brigades Rouges en tant que phénomène politique. D'autres obéissent à des convictions d'ordre historiographique, qui sont dépendantes des moments d'écriture. La publication de l'entretien de Giordano Bruno Guerri avec Patrizio Peci<sup>160</sup>, le premier repenté, en 1983, représente la première manifestation de mémoire de brigadiste sous forme écrite, dans une période où les actions armées des Brigades Rouges continuaient à faire la Une des journaux. Dans la préface au livre, l'historien/écrivain met en avant la difficulté que représente la simple « récolte » d'un témoignage, répondant ainsi à notre demande initiale : il se place effectivement en tant que « récolteur » de mémoire, et non en tant qu'historien qui propose une analyse critique du témoignage recueilli.

Se limiter à la rédaction du livre d'un autre, sans jamais pouvoir intervenir avec des analyses et des impressions propres est une entreprise gênante pour un écrivain (d'autant plus pour un historien écrivain). Mais puisqu'il est encore trop tôt pour tenter de faire, sérieusement, une histoire du terrorisme, il était impensable de renoncer à cette magnifique occasion, pour mettre à disposition d'ultérieures analyses approfondies un document exceptionnel, qui pour la première fois montre aux contemporains et aux historiens du futur l'aspect sans cesse plus difficile à découvrir de chaque phénomène, qu'il soit quotidien, psychologique ou humain.<sup>161</sup>

---

<sup>159</sup> Chiantaretto, J.F., *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, Paris, 2002, introduction, pp. 9-15

<sup>160</sup> Bruno Guerri, G., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 5 : préface de Giordano Bruno Guerri, "Imbarazzante vicenda per uno scrittore (e in particolare per uno storico scrittore) limitarsi alla stesura del libro di un altro senza poter mai intervenire con analisi e impressioni proprie. Ma non essendo ancora possibile tentare seriamente una storia del terrorismo, non si poteva rinunciare a quest'occasione magnifica per mettere a disposizione di più approfonditi esami un documento eccezionale che per la prima volta mostra ai contemporanei e agli storici del futuro l'aspetto sempre più difficile da scoprire in ogni fenomeno: quello quotidiano, psicologico, umano."

Ce même désir d’offrir à la société et aux historiens des sources venant de l’intérieur des Brigades Rouges se retrouve chez le journaliste et écrivain Pino Casamassima, onze ans plus tard. Dans une correspondance électronique que j’ai pu entretenir avec lui, il décrit sa participation à l’ouvrage autobiographique de Valerio Morucci, *La peggio gioventù*<sup>162</sup>. Il souligne notamment son rôle déclencheur, puisqu’il est à l’origine de l’envie d’écrire de Morucci. Responsable de la correction et de la relecture du manuscrit, Casamassima est pris en tant qu’interlocuteur anonyme dans le livre, où l’auteur souligne l’importance de l’aide du journaliste dans l’accomplissement d’un travail de mémoire documenté, cohérent et accessible aux lecteurs : « Dur labeur que fut le mien, celui d’enfoncer le couteau dans la plaie, et dure fatigue que fut la tienne, de m’aider dans l’excavation<sup>163</sup> ». Par ailleurs, Casamassima inclut ce témoignage dans une démarche de journaliste historique, qui cherche à revisiter la période des années 1970, dit-il « parce que je crois que assez de temps est passé pour pouvoir analyser historiquement et avec les intéressés ce qui eut lieu pendant la « nuit de la République »<sup>164</sup>.

Aussi, les « récolteurs » de mémoire ici concernés font parfois preuve d’une ambition à caractère social. Ainsi, donner la parole à ces acteurs des « années de plomb » devient un moyen de faire comprendre à la société ce qui a réellement eu lieu, en donnant une interprétation alternative à la version officielle, obscure et fragmentaire. C’est de cette manière que Mario Scialoja envisage le travail qu’il a effectué en compagnie de Renato Curcio. Dans la préface de *A viso aperto*<sup>165</sup>, le journaliste de *l’Espresso* décrit le parcours qui l’a uni au chef historique des Brigades Rouges, retraçant la naissance de l’envie de publier un livre/témoignage. Il évoque un entretien de 1987 et comment la rencontre humaine qui eut lieu l’a convaincu que « la narration de vive voix de la vie et des parcours de l’homme symbole de la lutte armée aurait pu être un document d’intérêt et un témoignage non superficiel »<sup>166</sup>. Le projet se réalise en 1992, et l’objectif recherché est décrit de la manière suivante par Scialoja.

Dans mon rôle de journaliste, affairé à creuser dans la mémoire et dans la raison de l’interviewé, je me suis donné comme objectif de réussir à solliciter le protagoniste Curcio à présenter un cadre d’ensemble

---

<sup>162</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 29, “travaglio mio ad affondare il coltello nella piega e fatica tua ad aiutarmi nello scavo”.

<sup>164</sup> Annexe 13, pp. 66-67, Casamassima, P., Correspondance électronique du 02 février 2007 : “sto cercando di rivisitare quel periodo perché credo sia passato sufficiente tempo per analizzare storicamente e coi diretti interessati quel che accadde nella cosiddetta notte della Repubblica”.

<sup>165</sup> Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*

<sup>166</sup> *Ibid.*, préface de M. Scialoja, p. IX, “mi convinsi che la narrazione a viva voce della vita e dei percorsi dell’uomo-simbolo della lotta armata avrebbe potuto essere un documento rilevante e una testimonianza non superficiale”.

clair et « utile » surtout aux plus jeunes qui connaissent peu ou mal ce qu'ont été les dramatiques événements de nos années 1970<sup>167</sup>.

*Des témoins choisis : analyse des acteurs du processus de mémoire.*

L'implication et l'ambition des journalistes ou historiens dans ces projets d'entretien nous ouvrent la porte à une autre réflexion, celle concernant les choix des témoins. En effet, l'on peut légitimement penser que la parole, dans nos sources, n'est donnée qu'à un nombre limité d'ex-brigadistes. Ainsi, sur les 911 personnes accusées d'appartenir à l'organisation des Brigades Rouges<sup>168</sup>, nous n'avons, en tout et pour tout, qu'une quinzaine de livres/témoignages, une fois exclus les écrits d'anciens militants qui relèvent de la littérature ou qui traitent des souvenirs précédents la période de militantisme. En restant dans l'analyse des témoignages qui ont impliqué la collaboration d'une personne extérieure, nous nous confrontons donc avec dix sources, et neuf ex-brigadistes<sup>169</sup>. L'analyse de la typologie des brigadistes interviewés placée en annexe<sup>170</sup> nous permet d'émettre quelques hypothèses sur le choix des individus témoins. De par le rôle de ces derniers au sein des Brigades Rouges, ces militants, ont, au cours des « années de plomb », acquis une certaine « notoriété », conférée par les médias surtout. Effectivement, tous appartenaient aux structures de direction de l'« Organisation », que cela soit dans l'Exécutif, la Direction Stratégique, la Direction logistique ou les directions de colonnes<sup>171</sup>. Parmi ces témoins, l'on retrouve les fondateurs des Brigades Rouges, Alberto Franceschini et Renato Curcio, ainsi que nombre de militants qui ont participé à cette fondation, par exemple Alfredo Buonavista. Beaucoup de ceux ayant défrayé la chronique avec l'affaire Moro sont représentés (Mario Moretti, Anna Laura Braghetti, Valerio Morucci, Adriana Faranda) ; seul le témoignage de Prospero Gallinari, publié l'année dernière, de manière autonome, sera écrit sous la forme d'un récit de vie personnel. A la lumière des notes des « récolteurs » de mémoire, parues dans les préfaces ou dans d'éventuels entretiens postérieurs, la rencontre avec ces militants en particulier relève

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, ... “Nel mio ruolo di cronista, impegnato a scavare nella memoria e nella ragione dell'intervistato, mi sono posto anche l'obiettivo di riuscire a sollecitare il protagonista Curcio a presentare un quadro d'insieme chiaro e 'utile' soprattutto ai più giovani che poco e male conoscono quelle che sono state le drammatiche vicende dei nostri anni '70”.

<sup>168</sup> *La mappa perduta*, Il Progetto Memoria I, Sensibili alle foglie, Rome, 1994, p. 60

<sup>169</sup> Le fondateur des Brigades Rouges, Alberto Franceschini a participé à deux livres/témoignages, que nous avons choisi d'étudier, pour des motifs de recherche : la comparaison entre ces deux entretiens écrits justifie le caractère de source de tous deux.

<sup>170</sup> Annexe 3, pp. 26-29, Typologie des ex-brigadistes/témoins

<sup>171</sup> Les Brigades Rouges sont connus pour leur organisation compartimentée, en structures de décision “nationales”, “régionales” ; pour plus de détails, voir annexe 13, p. 67, L'organisation structurelle des Brigades Rouges.



non pas du hasard, mais d'une volonté précise des professionnels en question. Ainsi, dans le cas de Renato Curcio, le journaliste Mario Scialoja attend cinq ans avant que le fondateur des Brigades Rouges accepte sa proposition de livre/entretien. Silvana Mazzocchi, quant à elle, sollicite Adriana Faranda en continuation, pendant huit ans, avant que la jeune femme ne veuille témoigner. De même, dans la préface de l'entretien avec Mario Moretti, les journalistes Carla Mosca et Rossana Rossanda décrivent le parcours, long et tumultueux, pour parvenir à recueillir le témoignage des ex-brigadistes, malgré les nombreuses rencontres avec Curcio et Moretti pour l'écriture d'articles. Le désir de collaborer avec lui naquit lors d'un procès que toutes deux suivaient pour leurs journaux respectifs ; la découverte de ces deux hommes, silencieux, ni repentis, ni dissociés, attise leur curiosité, et les nombreuses rencontres, en prison, leur offrent les premières bribes de connaissance de ces dirigeants des Brigades Rouges. Ce n'est qu'en 1993, soit cinq ans plus tard que Moretti accepte de leur confier ses souvenirs, sa mémoire de cette période. La volonté de procéder à cet entretien de la part des journalistes est donc de longue durée, et en fonction d'un choix personnel.

Les anciens militants, devenus témoins, ont tous appartenu aux Brigades Rouges des années '70, au groupe historique, ou à la relève, dirigée par Mario Moretti, après l'arrestation des fondateurs Curcio et Franceschini. L'on peut donc en déduire que les brigadistes qui intéressent journalistes et historiens sont ceux qui ont appartenu au groupe armé au moment de son apogée, l'assassinat d'Aldo Moro<sup>172</sup>, mais aussi au groupe armé uni, avant les séparations qui divisèrent par la suite les Brigades Rouges<sup>173</sup>. Parmi les militants interviewés, sept sont des hommes, deux des femmes ; quatre appartiennent à la classe ouvrière (deux ouvriers, deux techniciens), deux sont étudiants, un lycéen, une employée. Si nous prenons en considération les trois ouvrages rédigés en autonomie, celui d'Enrico Fenzi, professeur d'université, de Barbara Balzerani, étudiante, et de Prospero Gallinari, paysan devenu ouvrier, l'éventail de statuts socioprofessionnels reflète de manière assez équilibrée la répartition des militants Brigades Rouges au cours de la saison « terroriste ». Les calculs du Progetto Memoria, accompli sous la direction de Renato Curcio, précisent les catégories professionnelles des militants brigadistes. Sur les 911 personnes accusées d'appartenir aux

---

<sup>172</sup> Aldo Moro, président de la Démocratie Chrétienne, fut enlevé le 16 mars 1978 par les Brigades Rouges. Après un « procès populaire », d'une durée de 55 jours, il fut assassiné. Son corps fut retrouvé dans le coffre d'une voiture, garée dans Via Caetani, le 9 mai 1978.

<sup>173</sup> En 1981, les Brigades Rouges se divisent en effet en deux groupes, aux orientations idéologiques opposées. Le Partito guerriglia (Br-Pg) unit les brigadistes de la colonne napolitaine, et ceux des prisons, qui mettent en avant la nécessité de rehausser le niveau de la lutte et libérer les « prolétaires prisonniers ». Les Br-Pcc (Parti Communiste Combattant) basées sur la colonne de Vénétie, avance l'idée du « retrait stratégique » dès 1982. In Progetto Memoria, *La mappa perduta*, Sensibili alle foglie, Rome, 1994. Voir annexe n° 14, p. 68, Schéma des divisions des Brigades Rouges.

Brigades Rouges, les ouvriers sont 23,5%, les étudiants 12, 2%, les employés 8,9%, les techniciens 2,2%, les professeurs 3,3%<sup>174</sup>. Nonobstant la représentation de diverses catégories socioprofessionnelles, nous sommes contraints d'observer que les témoins ici choisis ne représentent qu'une partie des militants du mouvement armé. Il serait juste d'affirmer que les dirigeants des Brigades Rouges, à travers les fondateurs, les responsables de colonnes, et les membres des comités de décision de l'Organisation sont surreprésentés

Ainsi, c'est à partir des choix des historiens et journalistes que nous avons du composer le corpus de témoignage. Néanmoins, celui-ci se révèle de grand intérêt. En effet, la diversité de sa composition offre un panorama assez large des Brigades Rouges, qui permet de mettre en valeur le point de vue d'hommes et de femmes, leurs origines sociales diverses, leurs convictions particulières, leurs motivations personnelles décisives, et leurs attitudes à l'encontre de la société, l'ensemble exprimée à travers une voix ambiguë, celle du témoin, et celle de son collaborateur.

#### *Les « récolteurs » au centre des débats..*

L'approche des « récolteurs » est donc celle de fournir une source aux historiens et à la société, comptant sur le travail postérieur nécessaire pour analyser la véracité des témoignages et les questions soulevées par celles-ci, à la lumière de la méthode historique, scientifique et critique, mais aussi en faisant appel aux sciences sociales. En soi, les livres/entretiens ne font pas l'histoire, mais ils représentent des fragments de vies individuelles qu'acceptent de révéler les ex-brigadistes. Pourtant, l'implication de chacun est telle qu'une étude des données de ces témoignages est souvent faite à posteriori par les journalistes/historiens. Dans cette perspective, il est essentiel d'observer l'impact de la démarche du témoignage, non sur le témoin, comme nous l'avons noté précédemment, mais sur le « récolteur » lui-même. Un événement exemplaire est la convocation de Mario Scialoja, journaliste qui collabora à la rédaction et publication du livre témoignage de Renato Curcio<sup>175</sup>, à la Commission parlementaire d'enquête sur le terrorisme italien en l'an 2000<sup>176</sup>. De par son statut de confident relatif aux ex-militants, le journaliste est appelé à témoigner de sa connaissance des épisodes des années 1970 et 1980, développée par le biais des nombreux entretiens effectués avec des membres des Brigades Rouges, ainsi que d'autres groupes armés d'extrême gauche

---

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 62

<sup>175</sup> Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*

<sup>176</sup> "Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi", interrogatoire de Mario Scialoja, 14 mars 2000.

qui ont exercé la violence pendant les « années de plomb ». Le journaliste est donc convoqué le 14 mars 2000, à la Commission présidée par le juge Pellegrino. L'on reproche à Scialoja d'avoir caché des informations, ou d'avoir fait dire certaines choses aux militants de la lutte armée interviewés pendant les « années de plomb » et après la clôture de la saison de la lutte armée. En effet, les fréquentes rencontres du journaliste avec les ex-brigadistes lui ont permis de recueillir les confessions de nombreux témoins. La Commission soupçonne dès lors que Scialoja ait évité de révéler toutes les déclarations des militants. Face à ces accusations, le journaliste se défend de la manière suivante, qui reflète tout à fait les modalités du pacte d'entretien, citées auparavant :

Lorsque je réalise les entretiens [...], j'essaie de reporter avec une extrême précision ce que me disent les témoins, en réponse à mes demandes. [...]. Mes interviewés disent ce qu'ils veulent, je leur pose une question et ils répondent comme bon leur semble. Ainsi, ce sont les personnes interviewées qui disent ce qu'ils pensent et non moi qui les utilise pour affirmer certaines choses<sup>177</sup>.

Au cours de l'interrogatoire de Scialoja par la Commission parlementaire, le journaliste fonde ses réponses sur les entretiens effectués, et notamment sur la version des faits qui lui a été faite par Renato Curcio dans le livre/entretien publié en 1993<sup>178</sup>. Il insiste sur sa conviction que les paroles du fondateur des Brigades Rouges soient vraies, bien que dans ses déclarations il ait pu, peut être, garder sous silence certaines informations :

Je crois que Curcio, s'il accepte de venir témoigner devant la Commission, répétera ce qu'il a déjà dit dans le livre/entretien. Il dira qu'il n'a rien à ajouter. Evidemment, s'il répète ses affirmations devant la Commission, celles-ci auront une valeur plus importante. Je voudrais faire une précision sur le témoignage de Curcio dans ce livre, qui est assez complet. Je crois que Curcio a toujours dit la vérité, mais je ne suis pas convaincu qu'il ait dit tout ce qu'il pouvait dire. D'après moi, il a sélectionné les choses qu'il pouvait dire, mais ce qu'il dit est vrai.<sup>179</sup>

---

<sup>177</sup> *Ibid.* : “Quando realizzo le interviste [...] tento di riportare con estrema precisione quello che mi dicono gli intervistati in risposta alle mie domande. [...]. I miei intervistati dicono quello che vogliono, io rivolgo loro delle domande ed essi rispondono come gli pare. Pertanto, sono i miei intervistati che dicono quello che pensano e non sono io che li uso per far loro affermare certe cose”.

<sup>178</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. cit.*

<sup>179</sup> “Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi”, interrogatoire de Mario Scialoja, 14 mars 2000, “Credo che Curcio, se accetta di venire in Commissione ripeterà quello che ha già detto nel libro-intervista. Dirà che non ha nient'altro da aggiungere. Certo, se ripete le sue affermazioni anche davanti alla Commissione, queste hanno maggior valore. Vorrei fare una precisazione sulla testimonianza di Curcio in questo libro, che è abbastanza completo. Credo che Curcio abbia sempre detto il vero, ma non sono convinto che abbia detto tutto quello che poteva dire. Secondo me, ha selezionato le cose che poteva dire, però quello che dice è vero.”

Cette déclaration soulève la question de la véracité des dires des ex-brigadistes au cours des entretiens effectués, et de l'attitude des « récolteurs » de mémoire face à celle-ci. En prémices à toute analyse de la question de la « vérité » exposée dans ces témoignages, il est nécessaire de préciser que chacun des douze ex-brigadistes insiste sur le fait que leur témoignage n'est qu'une histoire des Brigades Rouges, et non l'histoire. Les « récolteurs » de mémoire, quant à eux, soulignent leur rôle de simple interlocuteur, et la retranscription honnête des entretiens qu'ils se sont efforcés de faire, se protégeant ainsi de toute éventuelle accusation contre eux, comme la citation de Mario Scialoja le démontre.

*L'historien face à « l'ère du témoin<sup>180</sup> ».*

A l'heure où l'histoire du temps présent correspond à « l'ère du témoin »<sup>181</sup>, une analyse de la qualité de source du témoignage est requise, afin de mettre en avant son intérêt, mais aussi les pièges que son étude peut nous réserver. L'étude de la mise en scène de la parole et de l'avènement de la volonté de témoigner chez les anciens brigadistes a mis en valeur les significations, conscientes ou non, de cette démarche à leurs yeux. Néanmoins, la constitution de la mémoire individuelle ou collective des témoins se confronte à la recherche de vérité visée par l'historien. Pierre Nora s'intéresse à ces notions antagonistes mais complémentaires dans son étude des lieux de mémoire :

Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose. La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérables à toutes les utilisations et manipulations, susceptibles de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel ; l'histoire est une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que de détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, censures, écrans ou projections. L'histoire, parce que opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours<sup>182</sup>.

---

<sup>180</sup> Wieviorka, A., *Op. Cit.*

<sup>181</sup> *Ibid.*

<sup>182</sup> Nora, P. (sous dir. de), *Les lieux de mémoire, t.1 - La République*, Gallimard, Paris, 1997, p. 24-25.

Toute la définition de l'histoire du temps présent se base sur cette contradiction. L'historien de cette période perd la distance qui est source de son esprit critique des événements, puisque le moment étudié correspond au moment de l'étude<sup>183</sup>. Alors que l'historien doit posséder les outils pour appliquer aux témoignages la critique nécessaire, la proximité temporelle entre le temps de l'étude et le déroulement des faits peut parfois piéger le professionnel, de par une implication involontaire, générationnelle, influencée par les médias. Toutefois, comme l'affirmait Marc Bloch, il n'y a pas d'histoire sans témoins ; ils représentent les traces du passé, et l'historien se doit de recourir à leur mémoire, pour construire l'histoire. Même si cela s'oppose aux principes de la discipline historique, qui privilégie les groupes, les sociétés, les horizons amples en somme, l'historisation de la mémoire collective est un phénomène historique complet, proche de l'histoire des mentalités et des idées. Le témoignage de Alfredo Buonavista, inclus dans le recueil de témoignages de militants de la lutte armée, dirigé par Raimondo Catanzaro, *Storie di lotta armata*<sup>184</sup>, a la particularité d'avoir été effectuée par Luisa Passerini, une des historiens précurseurs du mouvement italien en faveur de l'histoire orale. Son militantisme en défense de l'intérêt que présente ce type d'histoire, la connaissance du monde des représentations et l'univers mental des acteurs historiques, se retrouve dans cet entretien de l'ex-brigadiste, à travers laquelle elle vise à rendre disponible une source orale, puis écrite, dont l'intérêt historique est, selon elle, majeur. Dans cette perspective, le témoignage en lui-même n'est pas vu comme historique, mais « auto-historisant »<sup>185</sup>. Les anciens brigadistes, à travers l'acte de témoigner, proposent une version des faits vues d'un angle interne, personnel, et donc dépendant d'une volonté de se situer en tant qu'acteur de l'histoire, avec les dérives que cela peut entraîner au niveau de la véracité totale des événements. Toutefois, il est essentiel de préciser que le témoignage, en tant que phénomène subjectif d'une personne qui parle en son nom propre, est « vrai » du point de vue de celui-ci. Certes, il s'agit d'une reconstruction personnelle des événements vécus, dépendante de l'époque où il parle, comme il a été indiqué précédemment, mais la mémoire ainsi formée, grâce au recul temporel et à l'analyse de sa propre vie, reflète ce que le témoin juge fondamental dans sa propre évolution. Ainsi, dans la préface au livre/témoignage d'Alberto Franceschini, Giovanni Fasanella précise que :

---

<sup>183</sup> Voldman, D., *Le témoignage dans l'histoire française du temps présent*, CNRS, Paris, 15 avril 2004 ([http://www.ihtp.cnrs.fr/dossier\\_htp/htp\\_DV.html](http://www.ihtp.cnrs.fr/dossier_htp/htp_DV.html))

<sup>184</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>185</sup> Chiantaretto, J.F., *Ecriture de soi, écriture de l'histoire*, In Press Ed., Paris, 2002

Le récit qui ressort des entretiens ne constitue en aucun cas la vérité absolue : ce n'est pas *l'histoire*, mais *une* histoire des Brigades Rouges selon Franceschini. Le point de vue est très personnel. Mais c'est le point de vue d'une personne qui a vécu la plupart des événements racontés<sup>186</sup>.

En procédant à l'acte de témoigner, à travers les entretiens, les ex-brigadistes engagent leur responsabilité personnelle vis-à-vis de ce dont ils témoignent, mais aussi des personnes auprès desquelles ils témoignent<sup>187</sup>. Les éléments fournis par les témoignages, bien que vus à travers le prisme de l'émotionnel et de l'individuel, constituent une base de données inépuisable pour les historiens. L'étude du témoignage doit se faire avec prudence, objectivité et méfiance, mais en aucun cas ne devrait-on douter de la véracité des événements du point de vue du témoin. L'abondance de mises en garde contre les pièges de l'étude des témoignages se recentre surtout sur le caractère mémorial de ces propos. Or, l'« identité » même du témoignage est celle-ci, un travail de mémoire individuel, une construction d'identité, comme cela a été révélé dans le chapitre précédent. Cette démarche est indissociable du moment d'écriture, et des phénomènes déclencheurs déjà mentionnés. Ainsi, les « récolteurs » de mémoire ne visent pas, à travers ces entretiens, une historisation de la mémoire, travail qu'ils laissent aux historiens du temps présent, qui se concentreront sur ces sources. Ils cherchent à effectuer une sauvegarde de cette mémoire des événements historiques, qui a pour objectif, à long terme, de faciliter la compréhension du passé chez les jeunes générations, de lui donner un sens, en exposant les racines des événements et leur perception chez les acteurs.

Cette attitude méfiante de l'historien, au-delà de l'aspect subjectif, est motivée, entre autres, par le fait que les fragments de mémoire contenus dans ces témoignages soient soumis au travail du temps, étant donné la postériorité de la rédaction par rapport aux faits. La reconnaissance de ce défaut par les témoins eux-mêmes confirme l'impossibilité de faire l'histoire directement à partir de ces sources, sans pour autant exclure le recours à celles-ci, dans une démarche scientifique de l'histoire, par exemple à travers la confrontation de sources de différentes natures. Que ces oublis soient volontaires ou la conséquence du temps qui passe, nul ne peut le dire, mais l'on se doit d'être attentif aux événements occultés par les ex-militants. Vu d'un autre angle, l'acte de se placer dans l'histoire qu'accomplissent les témoins ex-brigadistes justifie la méfiance particulière envers les écrits de militants politiques, préconisée par Philippe Lejeune<sup>188</sup>. Il prévient contre la permanence de la lutte dans la vie de

---

<sup>186</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*, préface de Giovanni Fasanella, p. V.

<sup>187</sup> Chiantaretto, J.F., *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, Paris, 2002, pp. 9-15

<sup>188</sup> Lejeune, P., *Op. Cit.*, p.267

ces personnes, qui à travers l'écriture, ou la rédaction de témoignages oraux, peut prendre la forme d'un vocabulaire trop théorique, idéologique. Cette déclaration fera l'objet d'un approfondissement dans le chapitre suivant, où nous traiterons des caractéristiques du langage utilisé dans les livres/entretiens.

*Dissociés, repentis ou « irréductibles » : la corrélation entre les statuts juridiques et la production testimoniale.*

La conscience du danger d'une intégration directe dans l'histoire des éléments fournis par les ex-brigadistes, au-delà des possibles implications idéologiques persistantes, ou de la volonté de défense de l'identité personnelle, est permanente chez les historiens, journalistes, ou professionnels des sciences sociales. La réflexion sur le statut des témoignages, longtemps source de désaccords entre historiens, a en effet été exercée par des sociologues ou des politologues, dont certains se sont intéressés à la question précise des témoignages d'anciens militants comme source d'histoire. Ainsi, Isabelle Sommier, directrice du centre de recherche en sciences politiques de la Sorbonne, s'intéresse, dans un article intitulé « Repentir et dissociation : la fin des 'années de plomb' en Italie ? », à l'impact du statut relatif aux Brigades Rouges des ex-militants sur les témoignages qu'ils émettent<sup>189</sup>. Elle détaille la promulgation des lois qui ont créé les « figures juridiques », dit-elle, du repentir et du dissocié. Remontant au début des années quatre-vingt, l'on note en effet une volonté des autorités de clore les « années de plomb », en tentant une collaboration avec les terroristes arrêtés<sup>190</sup>. Sans nous pencher sur l'impact de ces mesures pour les terroristes eux-mêmes, déjà traité dans la première partie, l'intérêt dans la présente réflexion est de montrer en quoi ces statuts influencent le témoignage, du point de vue critique de l'historien. Isabelle Sommier avance la thèse d'une falsification de l'image des années de plomb, provoquée par la création de ces statuts. En effet, à travers les confessions des brigadistes, les juges prétendraient faire l'histoire, s'érigent par conséquent en historiens<sup>191</sup>. Or, la reconstruction des événements faite par les repentis présente, d'après elle, les pratiques de la violence dans les années '70 et '80 comme étanches les unes aux autres. L'analyse historique démontre cependant que jusqu'au milieu des années '70, les violences ne se distinguent pas réellement entre elles ; les

---

<sup>189</sup> Isabelle Sommier, « Repentir et dissociation : la fin des 'années de plomb' en Italie ? », *Cultures et conflits*, 4/2000, n°40, pp. 43-61

<sup>190</sup> Loi du 29 mai 1982 : création de la figure juridique du repentir ; loi du 18 février 1987 : création de la figure juridique du dissocié.

<sup>191</sup> Ginzburg, C., *Le juge et l'historien, considérations en marge du procès Sofri*, Verdier, Paris, 1997 (traduction française)

mouvements étudiants et ouvriers, et les actions des groupes d'extrême gauche se confondent dans les pratiques et les motivations. Seulement après cette phase se mettent en place des groupes dédiés à la lutte armée clandestine, et d'autres, non clandestins, dont la violence garde la forme d'un exercice public, dans la rue, dans les affrontements entre militants et forces de l'ordre. L'histoire des années de plomb mise en avant par les dissociés devient alors manichéenne, et ne permet pas de comprendre l'évolution progressive des engagements, ni l'escalade de la violence, ni les transformations de ses pratiques, notamment au sein des Brigades Rouges. Par conséquent, l'étude de passé récent de l'Italie devient plus complexe. La confrontation collective, voire nationale avec ce passé, implique une réflexion elle aussi collective, sans que n'entrent en ligne de compte les intérêts personnels de chacun.

Le fait que les témoignages/sources soient œuvres de repentis signifie-t-il que ce qui est en jeu dans l'acte de témoigner est l'intérêt personnel ? Le premier chapitre s'étend longuement sur les motivations des ex-brigadistes, et les chapitres suivants détailleront à leur tour les éléments centraux des sources. Nous pouvons cependant indiquer que du point de vue des « récolteurs » de mémoire, l'important est de permettre à ces hommes et ces femmes de parler, sans pression aucune, de leur expérience, de leur perception de ce parcours de vie dans la lutte armée brigadiste. Ils cherchent avant tout à proposer une source, parmi tant d'autres, qui permette d'analyser ces années, dites « de plomb », à travers un regard autre que celui de l'Etat et des institutions ; un regard, certes, marqué par les expériences vécues, les ambitions personnelles et les convictions intimes, mais aussi un regard d'être humain, acteur d'une période de l'histoire. Le travail des professionnels de l'écriture, qui ont collaboré avec les anciens brigadistes, a pour objectif de donner la parole à des personnes qui parlent en leur nom et engageant leur responsabilité, dans la cadre d'un pacte d'entretien et d'écriture. La parole donnée est dirigée par les « récolteurs » de mémoire, à leur tour des hommes et des femmes, impliqués dans une plus ou moindre mesure dans le travail d'excavation de mémoire et de rédaction de celle-ci. Ainsi, adaptant une déclaration de Valerio Morucci, au sujet des Brigades Rouges, au travail de collaboration qui a donné lieu à la majorité de nos sources : « C'est aussi une histoire d'hommes. Avec leurs passions et leurs faiblesses<sup>192</sup> ».

---

<sup>192</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*, p. 301, "E anche una storia di uomini. Con le loro passioni e le loro debolezze."



## Chapitre 4

### Une histoire dans le texte.

*Une question de genre. Littérature et entretiens : deux manières de raconter l'histoire.*

La définition des modalités du témoignage a jusqu'à présent permis de mettre en valeur deux démarches : l'une, individuelle, est l'écriture autonome d'un récit de vie, une sorte d'autobiographie liée à la période de militantisme ; l'autre est un entretien entre l'ex-brigadiste, témoin, et un « récolteur de mémoire », journaliste ou historien. Il a largement été question d'illustrer l'approche au témoignage des brigadistes, de définir les rôles de chacun dans le processus testimonial, et de préciser les implications des productions écrites. Désormais, il convient de nous intéresser à la composition elle-même. Pour cela, il est nécessaire de différencier deux aspects de l'analyse. Dans un premier temps, il sera question de poser un regard stylistique sur les écrits, en fonction de leur nature narrative ou d'entretien retranscrit. Puis, nous tenterons de mettre en évidence les fonctions variables de ces deux types de productions testimoniales.

Au cours des chapitres précédents, nous avons fréquemment évoqué l'importance du caractère littéraire de certaines de nos sources, six pour être exact. Il est néanmoins impossible de classer ces « romans de vie » dans une même catégorie, tous ayant des caractéristiques particulières à l'auteur. En effet, le roman qui retrace la vie d'Adriana Faranda, *Nell'anno della tigre*<sup>193</sup>, est rédigé par une journaliste/écrivaine, Silvana Mazzocchi, et non par l'ex-militante elle-même. Ainsi, l'analyse du style ne permet en aucun cas de préciser les choix littéraires de la jeune femme, données qui nous auraient permis de déduire certaines informations relatives au témoin. Ce même procédé est utilisé dans le témoignage d'Anna Laura Bragheti, rédigé par Paola Tavella. De plus, du niveau scolaire, culturel et social des témoins dépend la maîtrise du langage et le plaisir d'écriture<sup>194</sup>. Bien que tous écrits dans un style littéraire ou romanesque, les différences sont grandes, par exemple, entre le récit de Prospero Gallinari<sup>195</sup> et celui d'Enrico Fenzi<sup>196</sup>. Sans dénigrer l'intérêt du témoignage de Gallinari, on se doit cependant de reconnaître que son ex-compagnon, professeur de lettres, a une maîtrise accrue de la langue italienne, d'où un écart entre les deux romans.

---

<sup>193</sup> Mazzocchi, S., *Op. Cit.*

<sup>194</sup> Million-Lajoinie, M.M., *Op. Cit.*

<sup>195</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*

<sup>196</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*

La nature narrative des témoignages a pour caractéristique principale d'offrir aux ex-brigadistes une certaine liberté. L'on pourrait avancer l'idée que le roman de vie reflète de manière plus exacte l'individualité des témoins, leur identité. La dissociation entre les acteurs du travail de mémoire et du travail de rédaction n'a plus lieu. Les deux démarches sont effectuées par une même personne, l'ex-militant, qui doit dès lors se passer du regard extérieur. Nonobstant la fidélité du récit à la vision des faits du témoin, l'absence de la confrontation avec un « récolteur de mémoire » a pour conséquence une production parfois confuse, où le fil rouge du témoignage est difficile à identifier. Conscient de ce risque, Valerio Morucci a accepté de collaborer avec le journaliste Pino Casamassima. Bien que ce dernier n'apparaisse pas directement dans le récit, Morucci souligne fréquemment l'importance de son aide, qui lui permet de retracer un parcours de vie qui soit compréhensible pour tous.

Ainsi, les témoignages pouvant être soumis à l'analyse purement littéraire sont au nombre de trois. Leurs auteurs proviennent de milieux différents, occupèrent des fonctions variées au sein du groupe armé, et leur histoire de vie met en évidence ces écarts. Le fait que les ex-brigadistes aient procédé seuls à la mise par écrit de leur expérience est tout à fait significatif. Ils se montrent conscients de la nécessaire clarté que le récit doit posséder, mais décident de transmettre celle-ci à travers des éléments variés. Dans la perspective de la reconstruction identitaire, les auteurs choisissent un style qui leur est propre et qui met en valeur une représentation personnelle de leur vie. Les romans autobiographiques d'Enrico Fenzi<sup>197</sup>, de Barbara Balzerani<sup>198</sup> et de Prospero Gallinari<sup>199</sup> se démarquent par l'écriture littéraire, mais aussi par un certain penchant pour le lyrisme, notamment dans le cas de l'auteure de *Compagna Luna*.

De plus, il est possible d'avancer que les romans/témoignages trouvent leurs origines dans un besoin individuel d'écrire, de faire les comptes avec son propre passé. Ces livres sont rédigés avec un certain recul, une décennie, voire plus, après les faits, dans un moment fondamental de la vie du témoin. En liberté, ou en voie d'obtenir une liberté conditionnelle, les témoins sont confrontés à leur passé, à leur solitude, ou à la nouvelle vie qui s'offre à eux. L'écriture, comme nous l'avons évoqué précédemment, a pour but une excavation de souvenirs enfouis, afin de s'en séparer pour toujours. Ainsi, la volonté de tout mettre par écrit

---

<sup>197</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*

<sup>198</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

<sup>199</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*

a pour conséquence la dispersion du récit. Même Enrico Fenzi<sup>200</sup>, dont les capacités littéraires sont évidentes, se laisse parfois perdre dans la toile de la mémoire. D'une situation décrite, l'on passe souvent à une autre, antérieure ou postérieure, lié d'une certaine manière, notamment par les fils de la mémoire, à celle évoquée initialement (notamment des souvenirs de rencontres avec une même personne, dans des circonstances différentes, dont la prison). Ce procédé littéraire lui permet de mettre en évidence l'indissociabilité de deux phases, la continuité qui perdure entre son expérience de brigadiste et sa vie au moment de la rédaction. Au-delà des souvenirs, l'auteur dispose de matériau qui lui permet de construire son récit. Ainsi, écrivant au moment où il jouit de la liberté, il fait appel à des photographies et des articles de journaux qu'il conserve chez lui pour ensuite faire une digression dans le passé. La confusion que nous mentionnions auparavant est ainsi atténuée, puisque le roman de vie de Fenzi prend l'aspect d'un journal intime, d'un jet de souvenirs intelligemment reliés entre eux.

Dans le cas de Barbara Balzerani<sup>201</sup>, la dispersion ne peut être évitée. Le récit se construit avec deux voix narratives. Le double discours est mis en valeur dans le texte par des moyens typographiques. Le premier, en italique et à la première personne du singulier, se veut être la voix de la jeune femme, Barbara, dans le privé. Les dérives lyriques y sont omniprésentes, illustrant les questionnements personnels. L'autre discours est à la troisième personne du singulier (« elle »), et retrace dans une focalisation extérieure la personne publique, la révolutionnaire. Pourtant, à partir du moment où l'auteure évoque l'affaire Moro, les deux narrateurs se confondent, et la différenciation typographique perd son sens. Se perçoit alors une sorte de schizophrénie, que la jeune femme elle-même souligne, entre l'individu et la révolutionnaire, symptôme qui se retrouve dans le récit d'Anna Laura Bragheti. La liberté conférée par le témoignage narratif permet ainsi de mettre en évidence la dichotomie au sein des brigadistes, habités par une personne, somme toute banale, et une représentation, une fonction exceptionnelles.

Le témoignage sous forme d'entretien diffère pour beaucoup du genre narratif. Il s'agit, comme nous l'avons déjà mentionné, de la retranscription d'une conversation, d'un échange oral entre le témoin et le « récolteur de mémoire ». En ce sens, le rôle de cet intervenant extérieur est fondamental, puisque c'est le questionnaire d'entretien, rédigé par ce dernier, qui confère au livre toute sa cohérence. L'ouvrage final suit donc un ordre logique, le témoin étant guidé par le « récolteur » dans ses réponses. La perte de la liberté associée au

---

<sup>200</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*

<sup>201</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

genre littéraire permet de privilégier une approche plus sociologique, presque scientifique du récit de vie. Cependant, le témoin préserve une certaine forme de liberté. En analysant les entretiens, l'on remarque de nombreux procédés à travers lesquels les ex-brigadistes se réapproprient la direction de la conversation. En cela, les nombreuses omissions, refus de répondre, ou incitations à changer de thème dévoilent à la fois le pouvoir du témoin, et l'objectif qu'il vise à travers le témoignage. La collaboration est donc totale, et malgré les intentions des « récolteurs » qui guident le récit, les témoins font preuve d'une certaine détermination à fournir dans le témoignage des fragments d'identité. A ce propos, la retranscription des réponses exactes des ex-brigadistes est essentielle. Dans la préface de *Storie di lotta armata*, Raimondo Catanzaro précise que lors de la mise par écrit des entretiens oraux les « récolteurs » se sont engagés à respecter les formes d'expression des témoins. Ainsi, les termes, expressions et locutions employés par ces derniers sont conservés, permettant de cerner la personnalité du témoin<sup>202</sup>. En effet, dans les témoignages d'Antonio Savasta et d'Alfredo Buonavita, inclus dans ce recueil, l'on remarque certaines traces de vulgarité, de manque de cohésion, de silences, etc. Dans le cas d'Alfredo Buonavita, on pourrait trouver des indices d'un manque de scolarité, ce dernier ayant arrêté ses études dès un jeune âge, et de l'identité populaire du jeune homme.

Par ailleurs, la nature autonome des récits de vie littéraires se différencie des entretiens de par le manque de confrontation avec une personne extérieure. Cela vaut surtout pour les trois romans que nous avons cité précédemment. Dans le cas des témoignages sous forme d'entretien, la situation d'interlocution oblige le témoin à se justifier, à se positionner par rapport à cet individu extérieur. Dès lors, les demandes se chargent de creuser dans la mémoire des témoins, afin de soulever des thèmes enfouis, dans la perspective d'une recherche de vérité et d'une mise en valeur de l'individu en tant qu'être privé, et non seulement public.

Ces deux genres testimoniaux font appel à des procédés différents. L'image véhiculée est plus ou moins intime, les questions abordées plus ou moins importantes aux yeux des témoins. Tous deux remplissent des fonctions variées, mais complémentaires. Si l'être privé est difficilement mis en avant par l'entretien, cela est compensé par le fil logique du récit et la facilité de compréhension. En revanche, si les témoignages littéraires privilégient l'individu intime, ses sentiments, et ses opinions, les récits ainsi produits présentent parfois des problèmes de confusion et de dispersion. Il est impossible de valoriser les atouts de l'un par

---

<sup>202</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., *Op. Cit.*, p. 10.

rapport à l'autre. Tous ces témoignages, quelque soit leur forme, sont extrêmement utiles à l'appréhension de la période des « années de plomb ». Nous nous permettrons simplement d'émettre une idée sur le meilleur moyen de transmettre la mémoire, dans une focalisation subjective qui expose l'individu à la connaissance des lecteurs. La méthode de Valerio Morucci<sup>203</sup> paraît la plus efficace. Ecrit avec l'aide d'un journaliste, il possède les qualités du récit littéraire et de l'entretien : un style agréable, l'exposition de sa propre personne, un fil logique, des informations précises. En admettant que le témoignage ait pour mission de permettre de comprendre à la fois qui est le témoin, et comment il a vécu les événements, le roman de Morucci est exemplaire.

### *La reconstruction du parcours de vie: l'individu et l'être social.*

L'individu est un être social qui vit en relation avec d'autres êtres sociaux. Pour cela, je crois que l'habitat social, politique et culturel d'origine, la classe d'appartenance, sont les bases, le milieu d'un homme, et qu'il faut partir de cela pour réussir à parcourir l'histoire et les choix effectués, pour comprendre comment ceux-ci ont mûri. Une maturation qui est produite par les parcours effectués à l'intérieur d'une collectivité, mais qui, dans les tournants principaux, est aussi le fruit de choix personnels<sup>204</sup>.

A travers cette déclaration, Prospero Gallinari identifie deux facteurs fondamentaux qui éclairent les parcours de vie des brigadistes. Il met en évidence l'interaction et l'indissociabilité de l'homme et de son environnement. Dans la lignée d'Aristote, qui définit l'homme comme un animal social, porteur d'une sociabilité innée qui conditionne l'évolution personnelle de l'être humain, Gallinari évoque l'impact de la collectivité sur l'individu. Toutefois, il souligne aussi l'importance des choix personnels, et donc de l'individualité de chacun dans la détermination d'un parcours de vie. A la lumière de cette réflexion, il nous est possible de débiter l'analyse du contenu des témoignages. L'étude des différents récits et entretiens soulève effectivement des thèmes communs, une même volonté de retracer le chemin personnel, identifiant les continuités et les ruptures entre l'enfance, le saut vers la lutte armée, le militantisme et la fin de la période brigadiste. Dans une démarche qui confirme la

---

<sup>203</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

<sup>204</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*, p. 9, "L'individuo è un essere sociale che vive in relazione ad altri esseri sociali. Per questo penso che l'habitat sociale, politico e culturale d'origine, la classe di appartenenza, siano le basi, il retroterra di un uomo, e che da questo sia necessario partire per riuscire a percorrerne la storia e le scelte via via effettuate, il modo in cui sono maturate. Una maturazione che è prodotto di percorsi effettuati all'interno di una collettività, ma che, nelle sue svolte essenziali, è anche il frutto di scelte personali."

théorie de Marie-Madeleine Million Lajoinie<sup>205</sup>, les témoins font preuve d'un désir de réhabilitation de l'identité personnelle, justifiant les choix par des parcours de vie particuliers, qui font intervenir aussi bien l'individu lui-même que le contexte social qui l'entoure. En prenant la place de témoins d'une période de l'histoire récente italienne, les ex-brigadistes acceptent de se raconter, en tant que 'je'. Un élément fondamental de ces témoignages est justement l'ancrage dans cette dichotomie : l'individu et son identité, ses choix personnels et ses convictions, et l'individu comme membre d'une communauté, acteur d'un contexte social.

L'individu humain ne peut dire 'je' qu'à la condition de pouvoir aussi dire 'nous' et parce qu'il le peut en même temps. La seule idée du 'je suis' et plus encore celle du 'je pense' suppose l'existence d'autres hommes et la coexistence avec d'autres ; bref l'existence d'un groupe, d'une société<sup>206</sup>.

L'emploi des pronoms personnels est un facteur fondamental du récit. Ce qui peut sembler insignifiant, ou tout au moins aller de soi, dissimule en fait un sens profond. Philippe Lejeune s'intéresse à cet aspect de la narration dans son ouvrage *Je est un autre*<sup>207</sup>. Il cite plusieurs phénomènes qui s'adaptent aux témoignages de notre corpus. Dans un premier temps, l'analyse de l'emploi alterné de la première et la troisième personne du singulier offre une interprétation plausible du recours à ce procédé chez Barbara Balzerani. Dans le double discours de son témoignage, cet usage symboliserait son indécision, les angoisses contemporaines à la réflexion sur sa personnalité. La distanciation entre la personne et le narrateur, visible à travers l'emploi de « elle », donne l'image d'un soi-même construit sous forme autobiographique. Par ailleurs, les récits écrits à la première personne du singulier, sous l'apparente logique, renvoient à une indécision identitaire du destinataire. En effet, s'agit-il d'un dialogue intérieur ou d'une communication littéraire ? Selon Philippe Lejeune, tout emploi du « je » à caractère autoréférentiel implique une troisième personne. La distanciation de sa propre personne, dans le but de consigner par écrit son histoire, a pour conséquence un dédoublement entre l'identité du témoin lors des événements qu'il retrace, et son identité au moment de la rédaction. Ainsi toute autobiographie ou récit à caractère autobiographique reflète un jeu de rôles complexe du témoin, à la fois acteur de et sujet à sa propre réflexion, comme si le témoignage était une forme d'autoanalyse.

Dans cette même idée, l'on remarque dans la majorité des témoignages un emploi confus des pronoms « je » et « nous », la première personne du pluriel représentant les

---

<sup>205</sup>Millon-Lajoinie, M.M., *Reconstruire son identité par le récit de vie*, L'Harmattan, Montréal, 1999

<sup>206</sup>Elias, N., *La société des individus*, in Million-Lajoinie, M.M., *Op. Cit.*, p. I.

<sup>207</sup>Lejeune, P., *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias*, Ed. du Seuil, Paris, 1980

Brigades Rouges. Les témoins font parfois explicitement part de leur désarroi face à l'emploi de ces « auto déterminants ». *A priori*, l'usage du « nous » se réfère au moment où le témoin appartient au groupe armé, aux décisions qui relèvent de cette situation communautaire, aux actions qui dépendent d'un choix commun. Toutefois, les témoignages étant écrits un certain temps après la fin des Brigades Rouges, le fait de se présenter en tant que membre du groupe armé, alors que ce groupe n'existe plus, crée une certaine confusion. A ce propos, Anna Laura Bragheti se demande si elle ne ferait pas mieux de marquer la distanciation avec les brigadistes, en employant « eux » plutôt que « nous », lorsqu'elle évoque certains choix de l'Organisation<sup>208</sup>. Cette demande découle de la fonction minimale de la jeune femme au sein de groupe armé, et de son absence d'implication pratique dans les décisions militaires du séquestre d'Aldo Moro. L'on remarque ici une volonté de se dissocier des faits, puisque malgré sa non participation aux décisions militaires, Anna Laura Bragheti a partagé le quotidien d'Aldo Moro pendant les cinquante-cinq jours de sa détention.

L'écrivain confirmé Enrico Fenzi analyse lui aussi son emploi des pronoms. Dans ce cas, l'ex-brigadiste évoque un passage du livre où il se réfère aux Brigades Rouges avec le pronom « eux ».

J'emploie la troisième personne : eux, et non nous. Il y a une raison : sur ces points je n'ai jamais été en sintonie. Je n'avais rien de mieux à proposer, mais face à ses déclarations [Valentino] ma participation perdait ce que Valentino aurait défini les caractères de classe, et prenait une nature plus existentielle, fondée sur le malaise personnel, sur la lassitude, et même sur des formes élémentaires de vengeance<sup>209</sup>.

Cette déclaration a pour objectif de démontrer son désaccord avec certaines idées brigadistes, et de mettre en évidence le paradoxe que représentait son appartenance au mouvement armé. L'on retrouve ici l'idée d'une schizophrénie, d'une soumission aux idées brigadistes nonobstant des opinions et motivations personnelles bien distinctes.

Le caractère auto analytique est un élément omniprésent dans les témoignages. La reconstruction de vie qui y a lieu s'appuie en effet sur le binôme que nous évoquons auparavant : l'individu et l'environnement social. En retraçant leur parcours de vie, les ex-brigadistes tendent à s'enraciner dans le milieu où ils se sont construits en tant que « je ».

---

<sup>208</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 23, « Forse farei meglio a dire uno di loro, perché io continuavo a non avere grandi rapporti con l'aspetto militare del sequestro. »

<sup>209</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*, p. 78, « Sto usando la terza persona: loro, non noi. C'è una ragione: su questi punti non sono mai stato in sintonia. Non avevo niente di meglio da opporre, ma davanti ai suoi dati [Valentino] la mia partecipazione perdeva quelli che Valentino avrebbe definito i caratteri di classe, e assumeva invece una natura più esistenziale, fondata sul disagio personale, sull'insofferenza, e persino su forme elementari di rivalsa. »

Plusieurs éléments sont identifiables. Dans le but d'expliquer, voire de justifier l'expérience brigadiste, les témoins accordent tous une place essentielle à l'enfance, à une appartenance familiale et sociale, afin de marquer une distanciation par rapport à ceci, ou de montrer les continuités entre ce contexte et les choix ultérieurs. Marie Madeleine Million-Lajoinie<sup>210</sup> associe ce besoin d'enracinement à la tentative de construction identitaire qui est inhérent au récit de vie. Les modèles sociaux, tels la famille, l'école, etc., permettent aux témoins de marquer des repères dans leur conquête identitaire. Lors de l'étude des sources, nous avons dressé une grille de lecture qui a permis de classer les informations contenues dans les témoignages en fonction de leur nature. Grâce aux données ainsi recueillies, il nous est possible de relever diverses caractéristiques, souvent communs à un certain nombre de témoins.

Le premier cas de figure est celui des ex-brigadistes qui mentionnent une enfance heureuse bien que dans la pauvreté. Renato Curcio, Mario Moretti, Patrizio Peci et Valerio Morucci privilégient une description rapide de leur enfance. De familles pas ou peu politisés<sup>211</sup>, ils ne semblent pas identifier dans cette période des facteurs qui ont influencé leurs choix postérieurs. Toutefois, ces quatre hommes ont en commun des amitiés ouvrières ou communistes et un caractère déterminé et rebelle. D'autres identifient dans l'enfance un enracinement profond dans une culture politique communiste. Ainsi, Alberto Franceschini fait le récit d'une enfance régie par le Parti Communiste Italien, se déclarant « communiste à la naissance<sup>212</sup> ». Son enracinement est ainsi politique et social, puisque il glorifie son père, ouvrier. Alfredo Buonavita, quant à lui, insiste sur son appartenance au monde paysan et ouvrier, de culture politique là aussi communiste. Il met en relief un épisode fondamental dans la construction identitaire des ex-brigadistes, comme de tout enfant, l'école primaire comme premier relais social. Un passage de son entretien avec Luisa Passerini détaille la confrontation que fut le premier jour d'école du témoin. C'est à ce moment là que Buonavita, âgé de huit ans, réalise qu'il appartient à un groupe social/politique. En effet, il décrit comment la maîtresse l'accuse, en tant que fils de communiste, d'être responsable de l'invasion de la Hongrie<sup>213</sup>. La désignation extérieure permet à l'enfant de déterminer son

---

<sup>210</sup> Million-Lajoinie, M.M., *Op. Cit.*, p. 57

<sup>211</sup> Quand les familles sont politisées, il s'agit d'une orientation politique à gauche, au PCI mais sans que celle-ci ne prenne la forme d'un réel engagement.

<sup>212</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, *Op. Cit.*, p. 25, "ero comunista dalla nascita".

<sup>213</sup> Invasion de la Hongrie: en 1956, des émeutes éclatent de manière spontanée à Budapest, prenant la forme d'une véritable insurrection. Elles marquent la continuité avec les émeutes en Pologne, et la dissociation du régime stalinien qui s'impose dans ce pays. L'homme central des événements hongrois est Imre Nag qui réclame le droit du pays de choisir sa propre voie menant au socialisme. Les étudiants sont les protagonistes de la « révolution ». L'armée rouge de l'URSS, par crainte de perdre son autorité sur le satellite du régime



appartenance à une catégorie sociale, et l'oriente dans l'acceptation et la revendication future de ce repère identitaire. Cette même idée est présente chez Antonio Savasta, qui insiste sur le rôle fondamental de l'école primaire dans la formation de l'individu. Issu d'une famille pauvre, d'origine sicilienne, il évoque des valeurs familiales spécifiques, une tradition politique de gauche, notamment emprunte d'antifascisme, qui ressortent au moment de la socialisation dans le cadre scolaire. Tous ces facteurs sont mis en évidence afin de démontrer l'impact de l'environnement social sur l'individu.

Une observation d'intérêt est l'évocation de leur enfance par les trois femmes ex-brigadistes. Toutes trois insistent sur une représentation inégalitaire du monde, acquise au cours de leurs plus jeunes années. Qu'elles proviennent de familles aisées, comme Adriana Faranda, ou pauvres, telle Barbara Balzerani, les femmes militantes précisent le poids qui leur incombe en tant que membres du sexe féminin. L'éducation sévère des parents, ainsi que l'attribution d'un rôle social particulier, place les jeunes filles dans un rapport conflictuel au monde. Dotées de caractères forts, elles s'opposent à ce qu'elles perçoivent comme une injustice, apprenant très tôt à lutter pour la justice et la liberté. L'étude de M.M. Million-Lajoinie dévoile le sens caché des récits de vie où le témoin insiste sur la relation parent/enfant. Selon l'auteur, il s'agirait d'un signe que les conditions de vie postérieures ne sont qu'une tentative de reproduction de ces rapports, en ce cas conflictuels. Le récit de Barbara Balzerani présente des signes forts de cette relation essentielle entre la mère et la fille. Les apostrophes à sa mère, le regret manifeste de son absence, sont des moyens de s'ancrer dans une appartenance affective. Ainsi, le milieu familial et les rapports internes à celui-ci semblent avoir une influence incontestable sur le développement des individus. Le caractère rebelle et le refus de se soumettre aux rôles sociaux qui sont attribués aux femmes sont les premiers signes d'une résistance à la situation héritée de l'environnement social. Les femmes brigadistes se construisent donc dans la lutte interne entre l'individu et l'être social.

L'appartenance sociale peut aussi découler d'une appartenance territoriale, entendu dans la polysémie du mot. En effet, Prospero Gallinari choisit de donner pour fil logique à son récit sa provenance émilienne, visible dans les expressions en dialecte émilien qui parcourent la narration. Le témoignage de l'ex-brigadiste met en évidence la continuité entre sa terre d'origine et ses choix de vie. Le récit retrace en effet la généalogie de sa famille, paysans depuis la nuit des temps, pauvres, dépendants d'un patron propriétaire. Ses parents

---

communisme qu'est la Hongrie, envahit la capitale. Le bilan des morts suite aux représailles russes est estimé entre 25 000 à 50 000. Bien que le PCI affirme que l'intervention des chars russes fut incontournable afin de sauver le socialisme, cet épisode a pour effet la séparation entre le PCI et le Parti socialiste.

poursuivent la tradition familiale, impliquant toute la famille dans les travaux agricoles. C'est de cette façon que Gallinari désigne comme première école de la vie la nature et les lois de la terre. Cet héritage social est un facteur fondamental de sa façon d'affronter la vie. Il apprend au cours de son enfance la différence des classes, la dureté de la vie, l'acceptation des obstacles de la vie, et la prise de responsabilités pour ses actes. Par ailleurs, l'appartenance à la terre entendue comme la région de l'Emilie Romagne est revendiquée. La ville de Reggio Emilia est riche d'une culture communiste, politique et résistante. La fréquentation d'ex partisans, dont ses grands parents maternels, forge la conscience politique de Prospero Gallinari. Les dimensions sociales de ces origines, une culture résistante et tolérante selon l'ex-brigadiste, sont prédominantes.

L'impact de la provenance familiale et sociale des témoins sur leur formation en tant qu'individus est donc longuement exprimé dans leurs récits de vie et entretiens. Tous les brigadistes n'ont pas les origines modestes qui ressortent de cette réflexion. Ceux qui proviennent de familles de la bourgeoisie moyenne, ou appartiennent au monde du travail revendiquent dans une moindre mesure le conditionnement social subi pendant l'enfance. Ces ex-brigadistes s'attachent surtout à des valeurs idéologiques que nous citerons ultérieurement, et au contexte social italien. Si les facteurs sociaux conditionnent effectivement le développement de l'individu, il est essentiel de prendre en compte des facteurs extérieurs, nationaux ou internationaux. En cela, il faut comprendre que les ex-brigadistes, en tant qu'individus, sont aussi conditionnés par le cadre sociopolitique national. Dans une tentative d'explication et de justification des choix de vie qui ont mené les témoins vers la lutte armée, ces derniers insistent sur l'existence d'un facteur générationnel.

« *La [nostra] generazione*<sup>214</sup> » : revendications d'un facteur générationnel.

Les témoignages d'ex-militants des Brigades Rouges accordent une importance capitale aux événements des années soixante, y identifiant les différentes causes du développement de l'opposition armée au début des années 1970. Dans leur parcours, la confrontation à ces phénomènes, notamment à travers les premières luttes ouvrières et les manifestations étudiantes, est un facteur décisif.

Il n'a été donné à ma génération aucun espace où exprimer l'imaginaire qui nous habitait lors de notre entrée dans la société. Nous n'avons pas pu vivre de la manière dont nous l'entendions puisque la

---

<sup>214</sup> Dérivé du film *La mia generazione*, réalisé par Wilma Labate, 1996

génération précédente nous a brutalement bloqué le chemin, en nous demandant de sacrifier notre différence ou mourir. Ainsi, certains sont morts les armes à la main, beaucoup avec de l'héroïne dans les veines, et la majorité a vécu en étouffant en son sein le désir de transformation <sup>215</sup>. Renato Curcio

A travers ce cri de révolte, l'on remarque l'écart baillant entre les deux générations, l'ancienne conservant les valeurs traditionnelles, et la nouvelle en demande de mutations importantes. Valerio Morucci insiste sur ce phénomène dès le titre de son récit de vie, *La peggio gioventù*<sup>216</sup>, à travers lequel est mis en valeur l'idée de la jeunesse, de la génération. Il évoque dans le texte la naissance d'une nouvelle identité commune, confuse, dans laquelle se retrouvent les individus en pleine construction identitaire problématique, caractéristique de l'adolescence tardive. Morucci accorde une grande place à la culture d'identification de cette génération. De la musique au cinéma, en passant par les lectures engagées et la mode, les jeunes cherchent à se différencier de la génération précédente<sup>217</sup>. Leur colère se dresse contre l'Etat, mais elle est la conséquence évidente d'événements nationaux et internationaux qu'il convient d'analyser.

L'Italie des années 1960-1970 traverse une phase particulièrement mouvementée sur le plan économique, politique et social. Un décollage économique, connu sous le nom de « miracle économique » a lieu entre 1958 et 1963. Les conditions de croissance favorables permettent le développement du secteur secondaire à travers des secteurs porteurs comme l'automobile, la mécanique, etc. L'ouverture des marchés, ainsi que l'intégration des systèmes économiques européen et mondial a pour conséquence un renouvellement de la société italienne, et un bouleversement de l'organisation sociale préexistante. La démocratisation de l'enseignement secondaire (1962) et de l'université accroît le niveau d'éducation. Ces facteurs ont pour conséquence la naissance d'une culture de masse, notamment à travers la presse et la télévision, et la naissance d'une réelle société de consommation. Les répercussions sociales sont considérables, notamment une relative laïcisation et la dépolitisation.

Les transformations sociales conséquentes du miracle économique italien ainsi que le contexte international semblent donc favoriser la naissance d'une contestation de masse, dont les premiers signes apparaissent chez les ouvriers et les étudiants dès 1967. Les partis

---

<sup>215</sup> Curcio, R., *Op. Cit.*, p. 212, « « Alla mia generazione non è stato lasciato nessuno spazio per vivere quell'immaginario che portavamo con noi al momento del nostro ingresso nella società. Non abbiamo potuto vivere nel modo in cui ci sarebbe piaciuto perché la generazione precedente ha brutalmente bloccato il nostro cammino chiedendoci di sacrificare la nostra differenza o morire. Così alcuni sono morti con le armi in pugno, molti con l'eroïne nelle vene, la maggioranza è vissuta ammazando dentro di sé il suo desiderio di mutamento. »

<sup>216</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

<sup>217</sup> *Ibid.*, Morucci nomme les représentants principaux de cette nouvelle culture: pour la musique, il évoque Bob Dylan et De Andre ; pour le cinéma, il cite GIOVENTÙ, AMORE E RABBIA de Richardson, et I PUGNI IN TASCA de Bellocchio.

politiques, inchangés depuis la naissance de la République, ne répondent en rien aux besoins sociaux. L'immobilisme politique produit donc une lassitude et un désintérêt des Italiens<sup>218</sup>. L'opposition à ces partis, qui représentent la société « vétuste », est visible chez de nombreux témoins. Barbara Balzerani<sup>219</sup> insiste sur la distance entre la politique et les demandes sociales. Les origines modestes et ouvrières de certains ex-brigadistes les conditionnent de manière naturelle. Ils perçoivent au quotidien les difficultés de cette classe sociale, perception qui se durcit lorsque les témoins assistent à certains événements. Ainsi Anna Laura Bragheti<sup>220</sup> précise que c'est en assistant aux expulsions de familles des maisons populaires du quartier de San Basilio à Rome qu'elle se confronte à l'injustice sociale. Ce fait est d'ailleurs cité par l'ensemble des témoins romains. La crainte des représentants de l'Etat « fasciste » et d'un éventuel coup d'Etat se nourrit de la violence dont font preuve les forces de l'ordre contre les manifestants et les étudiants. L'épisode le plus présent dans les témoignages des militants romains est celui de Valle Giulia, en mars 1968, où la police réprime violemment les étudiants qui manifestent.

En effet, la particularité du cas italien, reconnu par les ex-brigadistes, est son caractère éminemment violent. Ce que Franceschini nomme la « culture de la violence<sup>221</sup> » est présente à toutes les échelles de la pyramide sociale italienne, en partant des classes populaires pour atteindre les hautes institutions de l'Etat. Celle-ci est illustrée par la « stratégie de la tension » exercée par l'extrême droite italienne, qui est vue comme une manœuvre du pouvoir démocrate-chrétien en place pour faire adhérer le peuple italien aux instances dirigeantes. En opposition à cela, les militants de gauche et d'extrême gauche envisagent une hypothèse insurrectionnelle, qui comporte naturellement la conscience d'un éventuel recours à la violence.

Quant au PCI, théoriquement le parti de référence des contestataires du système dominé par la Démocratie Chrétienne, il traverse une phase de remise en question, qui l'éloigne des priorités de la masse. Il doit en effet faire face aux conséquences de la déstalinisation<sup>222</sup>, le dirigeant Togliatti procédant à l'autocritique du Parti sur ses positions durant la période stalinienne. Le choix d'une voie intermédiaire décidé au IX<sup>e</sup> Congrès du Parti à Rome en 1960 mène à une atmosphère de coexistence pacifique et jette les bases d'une

---

<sup>218</sup> Attal, F., *Histoire de l'Italie de 1943 à nos jours*, Armand Colin, Paris, 2004

<sup>219</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

<sup>220</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 11

<sup>221</sup> Bocca, G., *Op. Cit.*, p. 18, "Cio non toglie che quel periodo era caratterizzato dalla cultura della violenza".

<sup>222</sup> Trois ans après la mort de Staline (5 mars 1953), au XX<sup>e</sup> Congrès du Parti Communiste Soviétique en février 1956, Khrouchtchev dénonce les crimes de l'ancien dirigeant, ouvrant la voie à une large contestation politique qui conduit de nombreux pays à la remise en cause de leur rattachement au PC soviétique. Ce phénomène prend le nom de la déstalinisation.

transformation sociale. Toutefois, les transformations du PCI troublent les jeunes qui fondaient un espoir dans le potentiel du Parti. Certains des ex-brigadistes identifient la confusion du PCI comme une des causes du surgissement des groupes armés. Dans un entretien avec Giorgio Bocca, Enrico Fenzi approfondit cette idée.

Nous pourrions retourner aux fameuses « limites » du Risorgimento puis de la Résistance et du PCI, disons de la nation et de la révolution manquée, de la cohabitation de l'ancien avec le nouveau. Mais pour ce qui est de la lutte armée il me vient une image actuelle, physique, de scission nucléaire : la double face du Parti Communiste qui se brise dans les années soixante sous le poids de la grande transformation et libère des énergies radicales, extrémistes. Dans les années soixante le PCI ne peut plus couvrir avec sa double face les deux âmes du parti, celle qui est réformiste et celle qui est révolutionnaire, elle doit en tenir compte, devenir le défenseur des institutions, être du côté des policiers, laisser la voie libre à l'extrémisme<sup>223</sup>.

Les événements internationaux s'ajoutent aux sentiments de confusion et de non représentation politique. La guerre du Vietnam et les mouvements d'opposition de masse aux Etats-Unis<sup>224</sup>, les révolutions réprimées de l'Amérique Latine, le coup d'Etat au Chili<sup>225</sup>, tous ces faits coïncident avec la révolte naissante contre les injustices et la violence d'Etat. Renato Curcio confie à Giorgio Bocca son analyse des raisons du développement de la lutte armée en Italie dans les années soixante.

Tu me demandes pourquoi la lutte armée dans les années soixante-dix et pas avant. Je partirai d'un peu plus loin, des maints courants qui ont influencé notre choix. C'étaient les années du Vietnam du « celui qui tire gagne », des grandes manifestations où se rencontraient les compagnons révolutionnaires de tous les continents ; du Che et de sa paradoxale défaite militaire, et de la réflexion stratégique qui atteint son paroxysme dans le guérilla urbaine, brésilienne d'abord, puis tupamaro. Le temps de la révolution

---

<sup>223</sup>Bocca, G., *Noi terroristi: dodici anni di lotta armata ricostruiti e discussi con i protagonisti*, Garzanti, Milano, 1985, p. 18, "Potremmo tornare ai famosi "limiti" del risorgimento e poi della resistenza e del PCI, diciamo della nazione e della rivoluzione mancate, della convivenza del vecchio con il nuovo. Ma per la lotta armata mi viene un'immagine attuale, fisica, da scissione nucleare: la doppiezza del Partito comunista che si spezza negli anni Settanta sotto il peso della grande trasformazione e libera energie radicali, estremiste. Negli anni Settanta il PCI non può più coprire con la sua doppiezza le due anime del partito, la riformista e la rivoluzionaria, deve farsi stato, diventare difensore delle istituzioni, stare dalla parte dei carabinieri, dare via libera all'estremismo".

<sup>224</sup> Les mouvements de masse américains contre la guerre du Vietnam sont fréquemment cités comme une référence par les brigadistes qui participèrent aux mouvements étudiants italiens. Renato Curcio évoque le partenariat entre l'Université de sociologie de Trente et l'Université de Berkeley, comme un élément déterminant dans le réveil des contestations étudiantes dans cette ville universitaire italienne.

<sup>225</sup> Coup d'Etat au Chili: le 11 septembre 1973, le gouvernement socialiste du président Salvador Allende est renversé par une junte militaire, menant à l'instauration de la dictature dirigée par Augusto Pinochet. Dans le contexte de la guerre froide, souhaitée et appuyée par les Etats-Unis, l'événement est vécu par les militants de gauche comme une démonstration de force des opposants au communisme.

culturelle des gardes rouges. Qui, étant jeune, reste insensible à tout cela, ne peut pas parler de ces années<sup>226</sup>.

Renforcée par les événements internationaux, la culture de la contestation atteint son paroxysme grâce à ces nombreuses influences. En prenant la voie de la lutte armée, les figures de référence deviennent, entre autres, les mouvements de guérilla d'Amérique Latine, le Che Guevara, les Tupamaros, etc. Ces derniers, un mouvement armé uruguayen, est cité en continuation par les témoins, comme un maître dans l'art de la guérilla urbaine. L'étoile des Brigades Rouges reprend entre autres l'étoile symbole des Tupamaros. La lecture de leur « manuel de la guérilla urbaine » sert aux fondateurs pour adapter le mouvement armé aux métropoles et enrichir leurs techniques militaires. Dans la connaissance de ce mouvement, le rôle d'Osvaldo, Giangiacomo Feltrinelli, que nous citons auparavant, est essentiel. C'est en effet après ses voyages en Amérique Latine que les textes de guérilla apparaissent en Italie, publiés par sa maison d'édition, et que les conseils pour développer la contestation armée en milieu urbain sont transmis de bouche à oreille, par celui qui les a reçus de la bouche même des Tupamaros.

Ainsi, les prémisses de la radicalisation des futurs brigadistes semblent être inhérents au contexte national et international, et à la manière dont la nouvelle génération, à laquelle appartiennent les témoins, a pu vivre ces événements. Cette observation leur permet de justifier leurs choix, dont le plus important est celui du passage à la lutte armée, de ses raisons et de ses conséquences.

### *L'expérience dans les Brigades Rouges*

#### *Du saut initial.*

« Mon choix d'entrer dans une organisation armée fut le fruit d'une longue et lente cour, une approche graduelle, pas par pas<sup>227</sup> ». A travers cette déclaration, Anna Laura Bragheti fournit une information qui vaut pour l'ensemble des témoins, concernant leur entrée dans la lutte armée. Si les thèmes développés jusqu'à présent dans ce chapitre

---

<sup>226</sup> *Ibid*, p. 19, "Tu mi chiedi perché la lotta armata negli anni Settanta e non prima. Io partirei un po' da lontano, dalle molte correnti che confluirono nella nostra scelta. Erano gli anni del Vietnam del "vince chi spara", delle megamanifestazioni in cui si incontravano compagni rivoluzionari di tutti i continenti; del Che e della sua paradossale sconfitta militare, da cui il ripensamento strategico che sfocia nella guerriglia urbana, brasiliana prima, tupamara poi. Il tempo della rivoluzione culturale delle guardie rosse. Chi, giovane, resto insensibile a tutto ciò, non può far testo per quegli anni".

<sup>227</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 14, "La mia scelta di entrare in una organizzazione armata è stata il frutto di un lungo, lento corteggiamento, un avvicinamento graduale, passo per passo."

permettent de mettre en valeur d'éventuelles déterminations et conditionnements, le passage à la violence politique est souvent désigné comme un saut. En effet, bien qu'ils s'approchent progressivement des groupes armés, l'entrée effective dans une organisation armée bouleverse la vie des militants. Le choix diffère en fonction des témoins. Certains sont confrontés à des remises en question psychologiques face à la conscience des risques de l'extrémisme inhérents à cette décision. D'autres, emportés par l'idéologie révolutionnaire ou l'attrait des armes, vivent le passage à la lutte armée comme une évidence, une contrainte sociale, et l'accomplissement d'une mission salvatrice. Deux de nos témoins possèdent un statut à part dans cette réflexion, puisque Renato Curcio et Alberto Franceschini sont les fondateurs des Brigades Rouges, et donc les idéologues de la lutte armée en Italie. Lorsqu'ils évoquent la naissance effective de la lutte armée, tous deux renvoient au climat de tension et de violence généralisée qui règne en Italie en cette fin des années soixante. L'explosion des bombes à Piazza Fontana<sup>228</sup> est vue comme l'élément déclencheur d'une réflexion qui mènera à la création des Brigades Rouges. Apogée de la violence d'Etat, cet événement met les militants d'extrême gauche dans une position de choix : arrêter l'expérience collective ou changer de stratégie. Après une maturation progressive et les diverses réunions entre les militants décidés à marquer leur présence dans les luttes sociales et politiques, en septembre 1970, la décision de fonder un mouvement basé sur la lutte armée est prise<sup>229</sup>. Enrico Fenzi définit de cette manière la nature des Brigades Rouges : « les Brigades Rouges sont lutte armée, ils n'ont pas cherché d'autres formules, d'autres raisons d'être. La lutte armée pour les Brigades Rouges n'était pas une forme de politique, mais la politique<sup>230</sup> ».

La création de l'Organisation représente l'aboutissement d'un processus de réflexion et d'engagement pour tous les témoins. A quelques exceptions près, ceux qui intègrent les Brigades Rouges ont tous fait partie de groupes contestataires, que cela soit lors des manifestations étudiantes et ouvrières, ou encore au sein de groupes extraparlimentaires qui avaient ou non adopté la théorie de la lutte armée. Ainsi, Valerio Morucci et Adriana Faranda appartiennent à Potere Operaio, Patrizio Peci adhère à Lotta Continua, Antonio Savasta à Potere Operaio, Lotta Continua puis l'Autonomie<sup>231</sup>. L'approche progressive aux Brigades Rouges est donc un facteur commun aux militants, à l'exception, évidemment, des fondateurs

---

<sup>228</sup> Piazza Fontana : attentat à la banque de l'agriculture de Piazza Fontana, à Milan, le 12 décembre 1969, à 16h30. Dix-sept personnes trouvent la mort, 88 sont blessés. L'on accuse tout d'abord les anarchistes, avant de se tourner vers la loge massonique P2, groupe impliqué dans la « stratégie de la tension ».

<sup>229</sup> Curcio, R., *Op. Cit.*, passim

<sup>230</sup> Bocca, G., *Op. Cit.*, p. 18, «le Br sono lotta armata, non hanno cercato altra formula, altra ragion d'essere. La lotta armata per le Br non era una forma della politica, ma la politica».

<sup>231</sup> Annexe 1, pp. 4-5, Les organisations d'extrême gauche italiennes.

du mouvement. Le facteur idéologique rapproche tous ces mouvements extraparlimentaires. Toutefois, de légères différences sont notables, entre une idéologie purement staliniste, léniniste, maoïste, guévariste, etc.

### *De l'idéologie.*

Dans les grilles d'analyse des témoignages qui figurent en annexes<sup>232</sup>, la catégorie « appartenance idéologique » met en évidence les variantes de l'idéologie, mais aussi l'absence de celle-ci chez certains. Dans ce dernier cas de figure, les raisons de l'engagement dans l'Organisation sont peu claires, mais peuvent être déduites de l'étude du témoin à travers sa confession. Ainsi, maintes fois, l'on perçoit le besoin de lutter pour quelque chose, de changer la société, sans savoir avec quels moyens. Souvent lié à leur jeune âge, les militants à peine sortis de l'adolescence s'investissent dans la lutte armée afin de céder prise à leur colère générationnelle. D'autres sacralisent les rapports humains qui se développent entre les brigadistes. Ainsi, Barbara Balzerani découvre Rome lorsqu'elle a dix-huit ans, en 1969. Marquée par son enfance solitaire, elle voit dans les mouvements sociaux de l'époque une possibilité d'unir les personnes, de retrouver un cadre familial, et de lutter pour une cause : la mutation de la société. Les revendications idéologiques ne viennent que plus tard, comme c'est le cas pour la plupart des témoins. Même les fondateurs ne semblent pas être communistes nés, malgré la revendication d'Alberto Franceschini, citée auparavant. Pour beaucoup, la justification idéologique est un recours au moment où les manifestations et les revendications touchent des couches sociales étendues, comme les étudiants et les ouvriers. Ce n'est qu'au moment où l'Italie semble au bord d'une mutation radicale que les militants de gauche choisissent d'ancrer les mouvements dans une idéologie marxiste-léniniste, qui permette de réunir l'ensemble des contestataires. Les lectures politiques se font à ce moment-là et la naissance des Brigades Rouges est la conséquence de cette acculturation idéologique.

Dans le cas des recrues des Brigades Rouges, l'on remarque que certains n'ont aucune appartenance idéologique revendiquée, et leur militantisme au sein de l'Organisation n'acquière d'aspects politiques qu'après un travail d'étude des textes de référence du communisme. Ce que l'on pourrait qualifier d'endoctrinement est un procédé fréquent lors du recrutement de nouveaux brigadistes, que nous décrivent les témoins. Il était en effet habituel de repérer un militant intéressé par la lutte armée, de lui fournir le matériau « didactique »

---

<sup>232</sup> Annexes 15-27, pp. 69-133, Grilles de lecture des témoignages.



nécessaire, et de le contacter à nouveau après lecture de ces écrits, afin de le mettre à l'épreuve. Enrico Fenzi représente parfaitement le militant sans engagement précédent. Après quelques rencontres avec des militants brigadistes dès 1975, il est approché par les Brigades Rouges en 1977, au moment de la seconde contestation de masse des étudiants et ouvriers. Professeur à l'Université, les militants qu'il rencontre cherchent à obtenir des informations sur le mouvement étudiant. Petit à petit, Fenzi se rapproche des contacts brigadistes et développe envers eux une certaine admiration. En réfléchissant sur les raisons qui le poussent à intégrer le mouvement armé, il souligne une envie d'être différent, d'appartenir à ce cercle réduit de bienfaiteurs, le désir d'être « comme eux ». Les motivations idéologiques sont absentes, reste la volonté individuelle de devenir comme les autres. Le parcours d'Enrico Fenzi est particulier de par l'âge à laquelle il devient brigadiste, quarante ans, et de par la motivation purement identitaire d'être quelqu'un d'« exceptionnel ».

Par conséquent, il est impossible d'affirmer que tous les membres des Brigades Rouges étaient de fervents communistes, qui luttaient pour la dictature du prolétariat. De fait, nombre d'entre eux ont acquis cette culture politique qu'au moment de l'entrée effective dans le groupe armé. Les motivations semblent donc relever de la colère générationnelle, de l'immobilisme politique, de la violence de l'Etat, et des injustices sociales, qui placent les jeunes italiens dans une situation d'impuissance, dont la seule échappatoire leur paraît être la lutte armée.

### *De la violence armée.*

Nous avons déjà évoqué le statut de la violence dans la société italienne des années soixante. Or, pour ce qui est de la violence politique, le phénomène dépasse l'exercice quotidien d'une violence de moindre ampleur. Dans la préface à l'ouvrage de P. Braud, *La violence politique dans les démocraties européennes occidentales*<sup>233</sup>, l'auteur fait le point sur les repères et problèmes de l'étude de la violence politique. Il dénonce la tendance à circonscrire les phénomènes de violence politique aux actions dirigées contre l'Etat, et définit la violence exercée par les Brigades Rouges comme une violence protestataire, dirigée contre l'ordre social, le régime politique et ses responsables. Celle-ci est un mode d'affirmation politique, auquel font recours des individus trop impatients et impuissants à utiliser les procédures de négociation ou de représentations de l'Etat. L'apparition de cette violence

---

<sup>233</sup> Braud, P., (sous dir. de), *La violence politique dans les démocraties européennes occidentales*, L'Harmattan, coll. Cultures et Conflits, Paris, 1993, pp. 13-45

contre l'Etat traduit une rupture du consensus, et peut ainsi être interprété comme un indice de dysfonctionnement du système politique.

La cible commune du terrorisme est la légitimité de l'Etat, sa crédibilité morale... Le premier acte du drame social du terrorisme consiste en une bataille du bien contre le mal, la plus ancienne de toutes les histoires de l'humanité. Mais le deuxième acte tend à créer un moment disjonctif, point de rencontre des crises <sup>234</sup>.

Les témoignages des brigadistes renvoient tous à la violence politique et à la manière dont ils la perçoivent. Comme l'indique la citation ci-dessus, la cible première est l'Etat, et ses représentants. L'objectif est celui de déstabiliser les institutions au pouvoir, à la fois de manière directe et indirecte. En effet, la continuité des attentats et la croissance des Brigades Rouges sont des signes de l'incapacité des représentants de l'Etat de garantir la sécurité de ses citoyens, ce qui est sa fonction principale. De plus, l'attaque au cœur de l'Etat qu'engagent les brigadistes dès 1974 avec l'enlèvement du juge Sossi a pour objectif de bouleverser directement l'ordre d'Etat. Dans son livre/témoignage<sup>235</sup>, Renato Curcio explique le dessein qui est visé par cet enlèvement. Il indique que les Brigades Rouges cherchent à montrer les contradictions qui existaient à l'intérieur du système politico-judiciaire, à rompre les liens entre les différentes structures de l'Etat, à montrer l'incapacité du gouvernement pour gérer les oppositions, et à remettre en cause ses institutions. Quant à la violence politique, son jugement change au fur et à mesure qu'évoluent les actions. Au moment de l'enlèvement de Sossi, il déclare encore que tuer n'est pas une solution conseillée. Pourtant, l'homicide est vu comme une éventualité dans la logique du développement de la lutte armée. En cohérence avec la pensée du marxisme révolutionnaire, la mort est une nécessité dans le passage à une société sans oppression. Nous remarquons ici la fidélité au dogme idéologique, qui apparaît chez de nombreux témoins.

Il est possible de souligner certaines particularités dans les jugements sur la violence politique en fonction du statut des témoins au sein de mouvement armé. En effet, si Renato Curcio<sup>236</sup> et Alberto Franceschini<sup>237</sup> donnent plus de précisions sur la théorisation de la violence armée et ses objectifs, les hommes diffèrent dans l'interprétation de l'évolution de celle-ci. Il faut entendre en cela que Franceschini met en avant la volonté d'entrer dans ce

---

<sup>234</sup> Apter, D., *Pour l'Etat contre l'Etat*, Economica, 1988, p. 234, in Braud, P., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>235</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*

<sup>236</sup> *Ibid.*

<sup>237</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*

qu'il appelle la « vraie lutte », et l'exaltation qu'il ressent lors des premières actions violentes. Curcio, lui, fonde son raisonnement uniquement sur l'idéologie. Tous deux cependant associent le recours à la violence au projet de Révolution. C'est cette théorie qui est reprise par les militants engagés plus tardivement dans les Brigades Rouges, et par ceux qui ont eu un rôle mineur au sein de l'Organisation. Patrizio Peci<sup>238</sup> et Adriana Faranda<sup>239</sup> insistent donc sur l'aspect nécessaire de la violence, afin de construire une société meilleure et de rendre la justice aux plus démunis. D'autres évoquent la douleur et la pitié, même s'ils procèdent tout de même aux actions. Ainsi, Anna Laura Braghetti<sup>240</sup> se prononce contre la violence armée, ce qui peut sembler paradoxal puisqu'elle intègre les Brigades Rouges et participe à des actions meurtrières. Un sentiment identique apparaît chez Barbara Balzerani, qui voit la violence comme incontournable dans le projet révolutionnaire mais dit « coup après coup y laisser une part [d'elle]<sup>241</sup> ». S'ajoute à la douleur la remise en question au moment où la lutte se renforce. Antonio Savasta<sup>242</sup> retrace de manière claire sa perception envers la violence. De fait, il indique que celle-ci est une partie intégrante de sa vie. Utilisée par l'Etat contre les aspirations des jeunes, par les groupes révolutionnaires en Amérique Latine, par les partisans, elle est surtout vue comme une défense contre les « fascistes ». Lorsque les actions deviennent de plus en plus violentes, il se pose des questions sur le juste de la violence. Il se reproche de l'exercer au même titre que l'Etat, puis se convainc qu'il a une mission pour le groupe, la société. L'impression d'agir pour le bien social dissipe dès lors toute remise en question, et les brigadistes poursuivent leurs actions contre l'Etat. La conviction que la violence soit un recours commun provient à la fois de l'idéologie révolutionnaire, mais aussi de la situation italienne. Valerio Morucci souligne en ce sens que l'Etat italien est violent dans ses racines, et que la violence exercée par cette génération en colère n'est que l'héritage du comportement de leurs ancêtres. Toutefois, son engagement dans les Brigades Rouges se fait à défaut d'une autre alternative, et malgré son rôle antérieur dans des mouvements armés, il refuse le fait de donner la mort, d'où son opposition à celle d'Aldo Moro. D'autres témoins mettent en évidence le caractère réactionnaire de la violence des Brigades Rouges, contre celle d'un Etat qui, selon Mario Moretti, aurait « tiré le premier coup<sup>243</sup> ». La violence de

---

<sup>238</sup> Guerri, G.B., Peci, P., *Op. Cit.*

<sup>239</sup> Mazzocchi, S., *Op. Cit.*

<sup>240</sup> Braghetti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*

<sup>241</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*, p. 71, « Certo, è la politica a guidare il fucile, ma colpo dopo colpo ci lascio un pezzo de me »

<sup>242</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, pp. 409-470

<sup>243</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p. 48

l'Etat est perçue comme injuste, et celle pour affirmer sa propre liberté comme un dernier recours.

Les interprétations des ex-brigadistes sur la violence contre l'Etat varient sensiblement en fonction des individus, et de l'orientation du récit. Les facteurs principaux qui justifient ce recours à la violence sont la lutte pour la Révolution, la réaction à la violence de l'Etat, et l'héritage d'une société aux racines violentes. Malgré les expressions de regret ou de douleur associés aux actions meurtrières, l'on se doit tout de même de souligner que ces individus ont pour la plupart continué à contribuer à la mort de cibles attentivement choisis. Seul Valerio Morucci reste fidèle à ses paroles, quittant les Brigades Rouges lorsqu'Aldo Moro est assassiné.

### *De la clandestinité et des rapports au sein des Brigades Rouges.*

Un sens de liberté concret, la perte de tous lien avec le passé, l'absence d'une condition sociale prédéterminée, l'illusion d'être vraiment maître de son destin, une prise en main de sa propre vie depuis ses racines, commençant par ce qui avait été imposé en premier, le prénom et le nom<sup>244</sup>.

A travers cette déclaration, Alberto Franceschini, dévoile ses impressions lors du passage à la clandestinité. Premier militant à acquérir ce statut de « régulier<sup>245</sup> » dans les Brigades Rouges, Franceschini y est contraint en 1971, lorsqu'il est appelé pour le service militaire mais refuse de se présenter. Il ressent la nécessité d'un rite de passage, d'un acte symbolique marquant son entrée dans la clandestinité. Ainsi, à l'image du *Che* Guevara, il brûle ses papiers d'identité, effaçant toute trace de son existence précédente, créant un nouvel être dédié entièrement à la lutte armée. L'obligation du passage à la clandestinité est fréquente, notamment pour échapper à l'arrestation. Dans le cas du co-fondateur des Brigades Rouges Renato Curcio<sup>246</sup>, la clandestinité s'impose comme un choix stratégique et défensif. Dans un premier temps, il le fait pour éviter l'arrestation suite à l'accroissement des recherches policières après l'enlèvement de l'ingénieur Macchiarini en mars 1972. Pourtant, le passage à la clandestinité s'accompagne d'une véritable organisation du groupe,

---

<sup>244</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, *Op. Cit.*, p. 14 « un senso di libertà concreto, la perdita di ogni legame con il passato, l'assenza di una condizione sociale predeterminata, l'illusione di essere veramente padrone del proprio destino, un prendere in mano la propria vita dalle radici, a cominciare da ciò che ci è stato imposto per primo, il nome e il cognome. »

<sup>245</sup> Dans le lexique des brigadistes, les militants se divisent en deux catégories, les « réguliers », clandestins et militants à plein temps, et les « irréguliers », non clandestins, auxquels les Brigades Rouges font appel occasionnellement.

<sup>246</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*

compartimenté en pôles et colonnes, à Milan, Turin. Les financements se font désormais par braquages, ils procèdent à un armement progressif, puis dès 1973 ils organisent l'attaque au cœur de l'Etat.

Certains témoins évoquent l'épisode du passage à la clandestinité comme une contrainte défensive, d'autres tel Moretti le décrivent comme une offensive dans le but de « construire le pouvoir prolétaire armé<sup>247</sup> ». Le dirigeant des Brigades Rouges entre 1974 et 1981 fournit les qualités nécessaires à tout militant voulant devenir clandestin : la détermination et la générosité. Pour lui, ce statut représente le sacrifice suprême pour la Révolution. Malgré l'abandon de son fils et le sentiment de devenir un fantôme, sa vie est dévouée à la lutte et à ses exigences. Dans la même lignée, Barbara Balzerani<sup>248</sup> dit s'adapter rapidement aux contraintes de la clandestinité, grâce à l'habitude prise depuis son plus jeune âge, de s'habituer à toute situation.

Si pour certains la clandestinité est la bienvenue puisqu'elle leur permet de se consacrer totalement à la mission révolutionnaire, pour d'autres, celle-ci est vécue de manière plus difficile. Maints témoins font référence à la discipline de Curcio, qui se coupe radicalement du monde sans que cela s'impose à lui comme une contrainte. Ces regards mêlent l'admiration et l'incompréhension. En effet, la clandestinité implique une censure rigide et l'absence de tout rapport en dehors du cercle brigadiste. Lorsqu'il évoque la période de la clandestinité, Alfredo Buonavita insiste sur le poids de l'absence de liens avec l'extérieur. Les deux années de clandestinité, de 1972 à 1974, sont extrêmement pénibles pour cet homme qui privilégie les rapports humains avant toute chose. Ainsi n'accepte-t-il pas de couper les liens avec tous comme le préconise Curcio, et il continue à fréquenter ses amis, les ouvriers, etc. L'ex-brigadiste résume de la manière suivante cette période : « une vie de moine, très lourd du point de vue, disons personnel<sup>249</sup> ». Aussi, Enrico Fenzi insiste sur les difficultés liées à ce statut, dont les caractéristiques principales sont la paranoïa et l'angoisse. Il décrit la vie de clandestin comme un monde parallèle, avec une organisation du temps et de l'espace différente<sup>250</sup>. Le professeur Fenzi, qui abandonne famille et enfants, regrette la corruption et dégradation des liens affectifs et amicaux qu'implique la clandestinité.

Le dernier cas de figure est celui de brigadistes qui n'entrent en clandestinité que tardivement, devant vivre une vie parallèle. Antonio Savasta et Anna Laura Braghetti

---

<sup>247</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p. 33

<sup>248</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

<sup>249</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, p. 114, « una vita abbastanza da monaci, era pesantissimo da questo punto di vista qui, diciamo personale ».

<sup>250</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*, p.9

décrivent leurs sentiments face aux deux vies qu'ils mènent, insistant sur l'angoisse et la schizophrénie qui se fait sentir. En cela, la jeune femme fait allusion à une double personnalité, « Camilla, révolutionnaire, meurtrière, reine de la maison de l'horreur » et « Laura, maquillée, bien habillée, parfumée, employée <sup>251</sup> ». Anna Laura Bragheti, brigadiste responsable de l'appartement de Via Montalcini pendant le séquestre d'Aldo Moro, a effectivement vécu deux vies parallèles au cours de cet période. D'une part, elle travaillait à plein temps, côtoyant la société extérieure au quotidien. De l'autre, dès la fin du travail, elle gérait la vie dans l'appartement et subvenait aux besoins de ses compagnons et du prisonnier Moro.

La façon dont est vécue la clandestinité dépend en grande partie du caractère des brigadistes, mais aussi de leur degré d'implication idéologique. Nombre de témoins se confortent dans l'idée que le sacrifice de la vie personnelle est le point culminant de l'implication d'un militant dans le projet révolutionnaire. Les pertes du quotidien prennent alors l'insignifiance de détails, dans une vie dévouée à la mission dont ils se sentent investis. Pour d'autres en revanche, malgré la conviction, la totale absence de rapports humains extérieurs aux Brigades Rouges est un poids difficile à porter. Toutefois, se recréent dans le sein même de l'Organisation des rapports de solidarité et d'amitié. Les camarades comblent le vide du à l'absence de la famille, et chaque militant/témoin évoque au moins une figure de référence dans le cercle de brigadistes qu'il fréquente. Les unions entre brigadistes ou militants de groupes extraparlamentaires ne sont pas rares, cela aidant à supporter le quotidien. La vision des compagnons présentée par Anna Laura Bragheti a un caractère humain, intime. De Moretti et Gallinari, elle dit que ce sont de vrais amis, encore aujourd'hui. Gallinari, avec lequel elle s'est mariée lorsque tous deux étaient en prison, est décrit comme une personne chaleureuse, gentille, disponible, même si politiquement intransigeant. « Je me rends compte », dit-elle, « à quel point mon jugement peut paraître absurde et insultant, mais il correspond à une vérité qu'il est nécessaire de souligner afin de comprendre notre histoire <sup>252</sup> ». Malgré la discrétion de Mario Moretti <sup>253</sup> envers les aspects privés de son expérience, il confie aux journalistes sa grande admiration pour le même Gallinari. A travers une description beaucoup moins sentimentale, il met en avant les qualités de l'ex compagnon,

---

<sup>251</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 25, « Camilla, rivoluzionaria, assassina, regina della casa del terrore » et « Laura, truccata, ben vestita, profumata, impiegata ». L'expression 'reine de la maison de l'horreur' renvoie à sa qualité de maîtresse de maison de l'appartement où les Brigades Rouges détiennent Aldo Moro pendant les cinquante-cinq jours du séquestre.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 33, « mi rendo conto di quanto possa apparire assurdo e insultante questo mio giudizio, ma corrisponde a una verità che è necessario afferrare per capire la nostra storia ».

<sup>253</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p. 243

sa détermination politique, sa fidélité au mouvement, son sens moral. L'estime pour les camarades se fonde sur des éléments différents selon les brigadistes, mais celle-ci est essentielle pour la cohésion du groupe et la survie dans la clandestinité.

Par ailleurs, la mort d'un camarade est toujours vécue comme une perte immense, à l'image d'un parent ou d'un frère. L'exemple le plus frappant est celui de Margherita Cagol, connue sous le nom de Mara. Epouse de Renato Curcio, elle est une des fondateurs du groupe armé, comme l'indique le titre de l'ouvrage d'Alberto Franceschini, *Mara, Renato e io*<sup>254</sup>. Etudiante de sociologie à l'Université de Trente aux côtés de Renato Curcio, elle l'accompagne dans la voie de la lutte armée, après avoir milité au sein du Collectif Politique Métropolitain et de la Sinistra Proletaria. Elle est tuée le 4 juin 1975 lors d'une fusillade. Au cours du premier enlèvement pour autofinancement, celui de Vallarino Gancia, les forces de l'ordre repèrent la cachette de Cascina Spiotta, où est détenue la victime. Margherita Cagol et un autre brigadiste tentent de fuir, mais la police la rattrape. Figure maternelle pour les militants, femme déterminée et prête à tout sacrifier au nom de la Révolution, le décès de Mara marque notamment Renato Curcio, mais aussi l'ensemble des brigadistes qui l'ont connu. Présentée par la presse comme une femme engagée dans la lutte armée par amour, les brigadistes la décrivent comme une fervente militante, plus impliquée que bon nombre d'hommes au sein des Brigades Rouges. Le communiqué de commémoration rédigé lors de sa mort reflète l'importance de cette perte pour ses compagnons. Bien qu'écrit dans le langage théorique du groupe combattant, le lyrisme qui y transparait laisse percevoir l'émotion de son entourage, comme le démontre l'extrait ci-dessous.

Margherita Cagol, « Mara », est tombée au combat ; dirigeant communiste et membre de l'exécutif des Brigades Rouges, sa vie et sa mort sont un exemple qu'aucun combattant pour la liberté ne pourra oublier [...]. Nous ne pouvons nous permettre de pleurer nos pertes, mais nous devons apprendre la leçon de loyauté, de cohérence, de courage et d'héroïsme [...]. Que tous les sincères révolutionnaires honorent la mémoire de « Mara », en méditant sur l'enseignement politique qu'elle a su donner par ses choix, par sa vie. Que mille bras se lèvent pour recueillir son fusil ! Pour paroles d'adieux, nous lui disons : « Mara », une fleur s'est fanée, mais cette fleur de la liberté sera cultivée par les Brigades Rouges jusqu'à la victoire<sup>255</sup>.

---

<sup>254</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, Op. Cit.

<sup>255</sup> *Sguardi ritrovati*, Il Progetto Memoria II, Sensibili alle foglie, Rome, 1995, p. 72, « E caduta combattendo Margherita Cagol, « Mara », dirigente comunista e membro del comitato esecutivo delle Br. La sua vita e la sua morte sono un esempio che nessun combattente per la libertà potrà mai dimenticare[...]. Non possiamo permetterci di versare lacrime sui nostri caduti, ma dobbiamo imparare la lezione di lealtà, coerenza, coraggio ed eroismo[...]. Che tutti i sinceri rivoluzionari onorino la memoria di « Mara » meditando l'insegnamento politico che ha saputo dare con la sua scelta, con la sua vita. Che mille braccia si protendano per raccogliere il suo

De part la focalisation intérieure des témoins dans leurs confessions, nous avons accès à la nature humaine et subjective de ces derniers, nous permettant de mettre en relief qui étaient ces brigadistes souvent décrits comme des monstres, et comment ils ont vécu l'expérience de la lutte armée. Sans jugements de valeur aucune, il a été question ici de replacer les brigadistes en tant qu'êtres humains, afin de pouvoir étudier de manière objective comment certains des militants des années soixante ont décidé de passer à la violence armée contre l'Etat, et comment ils ont pu vivre cet épisode.

### *Connaissance des Brigades Rouges : nouvelles informations sur l'Organisation ?*

Après nous être focalisé sur la perception de l'expérience par les brigadistes, on se doit d'analyser les informations de nature factuelles qui sont fournies par ces témoignages. En effet, ressort-il de l'étude de ces productions des informations nouvelles ? Quels sont les débats soulevés par les différents récits d'un même événement proposés par les témoins ? Il est nécessaire de préciser que les informations sur les structures organisatrices des Brigades Rouges étaient déjà connues des forces de l'ordre grâce aux confessions des nombreux repentis et dissociés. Le témoignage de Patrizio Peci fournit un schéma précis des divers comités de direction du mouvement armé<sup>256</sup>. Quant aux rôles des brigadistes au sein du groupe, les procès ont déjà permis de dresser un inventaire des tâches déléguées à chaque militant en fonction de sa fonction dans l'Organisation. Toutefois, certains témoignages, notamment les entretiens, reviennent sur l'organisation du groupe armé de manière très précise. A la demande des « récolteurs » qui cherchent à éclaircir les zones d'ombre, les témoins fournissent alors des compléments d'informations. De cette façon, les journalistes Rossana Rossanda et Carla Mosca, dans leur entretien avec Mario Moretti<sup>257</sup>, orientent une partie du témoignage sur les différents fronts organisationnels, étant donné la confusion qui découlait de cette répartition. Selon Moretti, les fronts sont au nombre de trois, formés à l'automne 1973. Le front des usines, dont la fonction est visible à travers le nom, le front de la contre-révolution, qui se chargeait d'analyser la scène politique, l'Etat, les projets des dirigeants, et enfin le front logistique. Ce dernier avait pour fonction d' « organiser l'organisation ». En ce sens, Moretti explique que nonobstant les nombreux livres théoriques sur les partis, ouvriers en particulier, il n'existe aucune science de la guérilla urbaine. Ainsi, la

---

fucile ! Noi, come ultimo saluto, le diciamo : « Mara », un fiore è sbocciato e questo fiore di libertà le Br continueranno a coltivarlo fino alla vittoria. »

<sup>256</sup> Annexe 13, p. 67, Organisation structurelle des Brigades Rouges.

<sup>257</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, pp. 58-59



structure logistique se doit de rendre possible la lutte, dans ses dimensions pratiques (bases, armes, imprimeries clandestines, etc.).

Au-delà des informations sur la structure de l'organisation, les témoins fournissent aussi des précisions sur certains événements fondamentaux de l'histoire des Brigades Rouges. La fondation du mouvement, par exemple, est parfois associée au *Convegno di Chiavari* de septembre 1969, notamment chez les brigadistes qui n'ont intégré les Brigades Rouges qu'à une date postérieure. Or, les fondateurs du groupe<sup>258</sup> précisent que ce n'est qu'au *Convegno di Pecorile*, quelques mois plus tard que vit le jour l'ébauche des Brigades Rouges, avec la dissolution de la *Sinistra proletaria*<sup>259</sup> et le projet de fonder un mouvement de lutte armée. Par ailleurs, les fondateurs devenus témoins s'attardent surtout sur les grandes énigmes qui entourent les Brigades Rouges. Des divisions du groupe armé, au séquestre d'Aldo Moro, en passant par les rapports internationaux, Curcio, Franceschini et Moretti offrent des interprétations personnelles et souvent contradictoires des événements.

Les témoignages n'apportent donc que quelques rares informations nouvelles, qui dans le cadre d'une confession subjective, ne permettent pas de refaire l'histoire des événements. Dès lors, l'intérêt de cette étude est plutôt de focaliser sur les débats soulevés, et les non-dits, qui offrent quelques pistes pour réinterroger l'histoire des Brigades Rouges. Les éléments essentiels décrits dans les témoignages résident en deux faits. Tout d'abord, la division des Brigades Rouges après 1981, les différents réseaux qui se sont créés après cette séparation, et les raisons de ce phénomène pourraient constituer un sujet d'intérêt afin de comprendre pourquoi les Brigades Rouges se sont éteintes. Puis, les diverses reconstructions de l'enlèvement d'Aldo Moro, présentes dans les témoignages, fournissent la base à une réflexion poussée sur cet événement

L'analyse de la présence d'allusions à d'autres témoignages dans les récits de vie des brigadistes peut se révéler de grand intérêt, à la fois pour fournir des hypothèses quant au déroulement de certains éléments, et pour tenter d'appréhender les attitudes de chacun face à la vérité sur ces derniers. Le second entretien d'Alberto Franceschini est le témoignage qui accorde une place majeure à la critique des dires d'un ex-compagnon. De fait, *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*<sup>260</sup>, prend la forme d'une enquête dont le dessein est d'expliquer la dégénérescence de « ses » Brigades Rouges, après l'arrestation ou la

---

<sup>258</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*, pp. 50-53

<sup>259</sup> *Sinistra Proletaria*: groupe extraparlémentaire fondé par Renato Curcio, Alberto Franceschini et Margherita Cagol. Au sein de ce mouvement ont lieu les débats sur le chemin à emprunter. Dès le *Convegno di Pecorile*, les militants discutent l'hypothèse de la lutte armée, avant de suivre cette voie après le *Convegno di Chiavari*, où naissent les Brigades Rouges.

<sup>260</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*, p. 112 et suivantes.

mort des principaux militants. Il accorde une place importante au rôle de Moretti, à ses rapports avec Simioni<sup>261</sup>, avec les Services Secrets et avec l'étranger insinuant la possibilité d'une manipulation du mouvement. Par la suite, il s'attaque directement au témoignage publié, dénonçant l'opération politique qu'il y eut autour de ce livre. Les reproches se concentrent sur le caractère uniquement national attribué aux Brigades Rouges par Moretti, qui coupe tout lien avec l'étranger, allant à l'encontre des déclarations des repentis. De plus, il insiste sur la responsabilité de Rossana Rossanda, qui a cru tout ce que disait Moretti, sans intelligence critique. Enfin, Franceschini soulève la question du premier éditeur du témoignage de Moretti en 1994, Anabasi, un groupe dirigé par D'Alessandro, un des hommes de confiance de Simioni. La forme de l'enquête que mène le co-fondateur des Brigades Rouges ne tarit pas d'accusations contre Moretti l'espion, et le collaborateur de Simioni. Par cette démarche, Franceschini ancre son récit dans la continuité du premier témoignage qu'il a effectué, *Mara, Renato e io*<sup>262</sup>, publié en 1988. L'accusé Moretti se défend des propos de son ancien camarade dans son témoignage, publié six ans plus tard, de la manière suivante.

Ne confondez pas Franceschini avec l'ensemble de mes camarades des Brigades Rouges. Ils savent trop bien qui je suis, et aucun n'a de doutes à mon égard, pas même ceux à qui je ne plait pas. Tous me considèrent un brigadiste comme les autres, repentis, dissociés, irréductibles et même les innocents<sup>263</sup>.

Cette déclaration a deux intérêts. Le premier est celui de montrer l'intérêt des brigadistes pour les témoignages de leurs ex-compagnons. Le second est la réhabilitation que tente d'établir Moretti, en prenant comme témoins ses autres compagnons. Leur opinion sur Moretti figure dans leurs propres témoignages, et confortent l'idée que défend celui-ci. Ce débat soulève la question des règlements de comptes personnels qui peuvent être menés dans les témoignages. En ce cas, il est impossible d'accepter l'une ou l'autre approche comme véridique, toutes deux étant des interprétations individuelles et subjectives d'un phénomène. Ainsi, comme nous l'avons évoqué au cours du travail, il s'agit non seulement de mettre par écrit le récit d'une vie, mais aussi de défendre ou transmettre des réflexions personnelles, une motivation qui rend complexe l'analyse du témoignage.

---

<sup>261</sup> Militant de la gauche extraparlamentaire, Corrado Simioni participe aux réunions de débat autour de la lutte armée. Suite à des désaccords avec les fondateurs des Brigades Rouges, il crée le groupe *Superclan*, qui envisage l'opposition à l'Etat à travers la clandestinité immédiate et totale. Il quitte l'Italie lorsque des brigadistes arrêtés le dénoncent, et fonde l'école de langues *Hyperion*, vue comme le centre névralgique du réseau terroriste international.

<sup>262</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, *Op. Cit.*

<sup>263</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, p. 77, "Non scambiate Franceschini per l'insieme dei miei compagni delle Br. Mi conoscono fin troppo bene per quel che sono, e non uno è sfiorato da qualche dubbio, neppure quelli cui sono antipatico. Mi considerano un brigatista doc proprio tutti, pentiti, dissociati, irriducibili e persino gli innocenti".

Conscients des difficultés à faire l'histoire du temps récent, et plus particulièrement l'histoire d'un fait aussi douloureux dans l'histoire de l'Italie, il est évident que de nombreuses années devront passer avant de comprendre ce qui eu réellement lieu. Contentons nous seulement de dire que les omissions des brigadistes, les reconstructions contradictoires, et les refus de s'attarder sur cet épisode soulèvent d'autant plus de questionnements chez le lecteur et le chercheur.

Récemment sur les pages du *Corriere della Sera*, Cossiga<sup>264</sup>, dans un entretien avec Cazzullo, a déclaré que Moretti n'avait pas tué Moro. Qui était-ce alors ? Il faudrait le demander à Maccari. Dommage que Germano Maccari soit décédé! Par ailleurs, le même Cossiga a dit que s'ils avaient moins persécuté l'Autonomie, beaucoup de ses membres ne se seraient pas retrouvés dans les Brigades Rouges, multipliant donc ses rangs. Il est regrettable que le Président dise ces choses trente ans après. Pourquoi n'éclaircirait-on pas les trop nombreuses omissions sur les trop nombreux mystères de l'Italie ? Si \_comme j'estime que cela devrait être\_ l'Etat « parlait » (comme le font les brigadistes, même s'ils le font à travers un filtre), nous saurions la vérité et l'on pourrait donc réécrire une Histoire encore lacunaire et souvent militante. Moi aussi je crois qu'avec Moro les choses se passèrent d'une autre manière, mais aucun des brigadistes est disposé à dire la vérité (pas même Morucci que je considère désormais un ami) parce que l'Etat ne le leur permet pas. Vous êtes vous demandé comment tous les brigadistes du commando de Via Fani sont libres depuis déjà longtemps ? La raison est simple : un pacte signé entre eux et l'Etat<sup>265</sup>.

Cette déclaration engagée de Pino Casamassima, le journaliste qui a participé à la rédaction du livre/témoignage de Valerio Morucci, ouvre plusieurs portes sur l'Affaire Moro. Il nous est impossible de nous prononcer par rapport à ceci, n'ayant ni les connaissances, ni les solutions pour résoudre ces questionnements. Cependant, l'élément essentiel de cette

---

<sup>264</sup> Francesco Cossiga : homme politique de la Démocratie Chrétienne. Sous-secrétaire d'Aldo Moro en 1966, ministre de l'Intérieur en 1976, président du Conseil en 1979, président du Sénat en 1983 puis Président de la République en 1985, la carrière politique de Cossiga est prestigieuse. Homme politique de premier plan lors du séquestre d'Aldo Moro, il démissionne à la suite de l'assassinat de ce dernier. Le débat autour de ses responsabilités dans la mort du Secrétaire de la Dc et de son implication dans la structure *Gladio* a parcouru la dernière décennie du vingtième siècle en Italie.

<sup>265</sup> Annexe 12, pp. 65-66, Déclaration de Pino Casamassima, le 2 février 2007, correspondance électronique, "Recentemente sulle pagine del Corriere, Cossiga in una intervista a Cazzullo ha dichiarato che Moretti non ha ucciso Moro. E chi è stato? Bisognerebbe chiederlo a Maccari. Peccato che Germano Maccari sia morto! Inoltre, sempre lo stesso Cossiga dice che se avesse perseguitato di meno Autonomia, molti autonomi non sarebbero finiti nelle BR, ingrossando quindi le sue fila. Peccato che l'emerito presidente dica queste cose 30 anni dopo. Perché non si tolgono i troppi omissis ai troppi misteri d'Italia? Se - come ritengo ci sia - lo Stato "parlasse" (come fanno i brigatisti, seppur "col filtro"), si saprebbe la verità e si potrebbe quindi riscrivere una Storia ancora lacunosa e spesso millantatrice. Anche io credo che con Moro le cose andarono diversamente, ma nessuno dei BR è disposto a dire la verità (neanche quel Morucci che ormai considero un amico) perché lo Stato non glielo consente. Si è chiesta come mai tutti i componenti del commando di via Fani sono liberi da molto tempo? La ragione è semplice: un patto scellerato fra loro e lo Stato".

déclaration est le rapport entre l'Etat et les brigadistes, et les similarités dans les omissions de chacun.

*Une reconstruction postérieure : jugements personnels sur l'expérience et sa fin.*

Le premier chapitre de ce travail a largement insisté sur la clôture de la saison brigadiste et la manière dont celle-ci a été vécue par les militants. Les décisions conséquentes à l'arrestation et les impressions face à la vie carcérale ont aussi été mises en évidence. Il s'agit dès lors de percevoir le degré de recul des témoins sur leur expérience, non pas en termes de recul par rapport aux événements qu'ils racontent, mais en relation à ce qu'ils ressentent au moment de l'écriture. Le maître mot est le regret. Ce sentiment revêtit deux faces. Certains témoins évoquent le regret face aux décisions prises, notamment celle d'avoir continué sur la voie de la lutte armée au moment où ils se rendent compte de son danger. A ce propos, Anna Laura Bragheti déclare: "si j'avais pris au sérieux une seule fois ce paradoxe, pendant les deux ans au cours desquels j'ai été une militante des Brigades Rouges, si je m'étais aperçu que ce train s'arrêtait, et que je pouvais descendre, j'aurais sauvé des vies, dont la mienne <sup>266</sup>».

Pour un grand nombre d'ex-brigadistes, le regret concerne l'échec de l'Organisation, et son incapacité à s'adapter à la nouvelle demande sociale qui apparaît à la fin des années soixante-dix. Mario Moretti, Antonio Savasta et les fondateurs du mouvement semblent fonder leur déception sur la désolidarisation qui a traversé le groupe armé. L'éloignement, le non respect des valeurs de fidélité, la perte du rêve révolutionnaire de leur part et de celle de la société ont rendu la fin des Brigades Rouges dramatique, puisque le mouvement s'éteint de l'intérieur, et non à cause des représailles de l'Etat. Alfredo Buonavita<sup>267</sup> cite l'ensemble des raisons de cette déception : le tournant pris par les Brigades Rouges, la violence sans but, les années de prison pour un idéal auquel il ne croyait plus, l'éloignement des proches, le manque de solidarité et de rapports humains avec les compagnons, surtout dans la dernière phase avant la dissociation, où tout devient politique. Le regret touche des éléments de la vie de brigadiste, et les conséquences de celle-ci, sur le plan politique et humain.

De plus la déception est grande vis-à-vis des institutions, qui n'ont pas su répondre aux exigences d'une génération, poussant les jeunes à trouver une alternative. Par conséquent,

---

<sup>266</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*, p. 25, "Se avessi preso sul serio una sola volta quell'estraneità, nei due anni in cui sono stata una militante delle Br, se mi fossi accorta che ogni tanto quel treno faceva una fermata, e che potevo scendere, avrei salvato delle vite, e fra queste la mia."

<sup>267</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*, pp. 79-162.

beaucoup de témoins estiment que le parcours suivi était le seul possible, sans regretter de l'avoir choisi. Dans les entretiens radiophoniques de Barbara Balzerani et Prospero Gallinari que nous mentionnions précédemment<sup>268</sup>, tous deux affirment que si c'était à refaire, ils n'hésiteraient pas, justifiant cette idée par l'unicité du contexte national et international et l'existence des conditions primordiales de la révolution.

Craintes et douleur s'unissent lorsque les témoins envisagent le futur. Nonobstant le manque de regret et la relative fatalité quant aux décisions prises par le passé, les ex-brigadistes mettent en avant le désir de passer à autre chose, de reconstruire une existence brisée. Sujets à un débat intérieur, qui oppose la volonté d'être oublié et le constant rappel du passé de la part de la société, la difficulté de se reconstruire, comme nous l'avons évoqué, est grande. Mais la reconstruction des faits qui apparaît dans ces témoignages est loin d'être une confession ressentie. En cela, il ne semble pas que les témoins cherchent à se mettre en scène dans le rôle du coupable qui plaide son innocence ou son regret. Bien au contraire, la majorité des témoins proposent une vision sobre, engagée, peu sentimentale des faits. Il est intéressant de souligner que seule l'écriture des femmes brigadistes insiste sur les émotions du témoin. Emotions qui ne sont pas toujours celles qu'attend le public lors de la lecture des témoignages. Dès lors, il convient de nous intéresser au moment de la confrontation avec la société italienne : la publication des témoignages et ses enjeux.

---

<sup>268</sup> Entretien avec Barbara Balzerani, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, n°4, in « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, le 24 juin 2004 ; Entretien avec Prospero Gallinari, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, n°5, in « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, le 25 juin 2004

## Troisième partie : Une attente sociale

### Chapitre 5

#### L'édition des témoignages:

#### Acte d'engagement et/ou intérêt commercial ?

Walter Benjamin, dans *Les thèses de philosophie de l'histoire*, écrit « Quiconque a porté jusqu'aujourd'hui la victoire, participe au cortège triomphal dans lequel les vainqueurs d'aujourd'hui passent sur ceux qui restent à terre. La proie, comme il en est coutumièrement, est traînée derrière le triomphe. Celle-ci prend le nom de 'patrimoine culturel' ». Cette déclaration est reprise par Silvia Dai Pra' dans un article de la revue *Lo straniero*, intitulé « Lo sterminato romanzo degli anni Settanta<sup>269</sup> ». Elle y identifie les origines de la tendance récente à raconter ces années en créant des images édulcorées qui font vendre ces productions sur les « années de plomb » sous la forme d'histoire des années formidables. Face à l'irruption de vies exceptionnelles mais normales de combattants, les puissants se souviendront d'années rugissantes où l'ennemi public n°1 s'appelait terrorisme ; les combattants de liens personnels, d'une pacification de l'Etat prévue à la fin de cette guerre. Déplorant la banalisation des épisodes de ces années noires, Silvia Dai Pra' dénonce l'hypocrisie des deux camps qui ne donnent qu'une vision partielle et subjective de l'histoire. Cette critique de la tendance actuelle à la profusion d'écrits de membres des deux "camps" nous introduit dans le champ de l'étude de l'image reflétée par ces témoignages ou récits de vie au moment de leur publication<sup>270</sup>.

L'édition des livres dont le protagoniste ou auteur est un ancien militant des Brigades Rouges peut être considérée comme un réel événement, littéraire, social, politique, voire historique. Les implications inhérentes à l'acte de publication sont de taille. En effet, Annette Wiewiorka<sup>271</sup> estime que le livre, la littérature, est le meilleur moyen de transmission, l'écrit prenant la forme d'une œuvre immortelle. Si ces livres sont l'ultime résistance contre l'oubli

---

<sup>269</sup> Dai Pra', S., "Lo sterminato romanzo degli anni Settanta", *Lo straniero*, 2005, n. 60

<sup>270</sup> *Ibid.*, "ecco l'irruzione delle vite eccezionali ma normali dei combattenti, ecco gli ex leaders extraparlamentari riesumare la propria giovinezza tra poesia, violenza ed assalti al cielo, mentre gli ex picchiatori fascisti rispolverano vecchie vicende tacendo ogni flirt con l'eversione nera (dove è davvero raro aver fatto un solo giorno di galera). In questa girandola, i potenti ricorderanno gli anni ruggenti in cui il nemico pubblico numero uno si chiamava terrorismo (e non richiesta di svolta democratica e riforma sociale) i combattenti ricorderanno i tempi in cui si volevano tanto bene, la guerra verrà dichiarata finita, la pacificazione raggiunta: che si parli di fascismo e antifascismo, che si parli di terrorismo rosso, nero o di stato, le banalità trionferanno in un tripudio di "ricordiamo il passato per non commettere gli stessi errori".

<sup>271</sup> Wiewiorka, A., *Op. Cit.*, p. 42

pour les témoins qui en sont à l'origine, leur publication touche l'intégralité de la société italienne. Elle implique à la fois le lecteur qui achète par hasard un livre/témoignage dans une librairie, l'Italien initié, curieux d'en apprendre davantage sur les « années de plomb », et l'homme politique ou le juge qui découvre dans ces écrits des informations de grande utilité pour la compréhension du phénomène.

La première étape de cette analyse est la publication elle-même, et par conséquent les principaux responsables de celle-ci, les maisons d'édition.

### *Typologie des publications.*

La publication des douze livres où figurent les témoignages/sources des ex-brigadistes relève de sept maisons d'édition. La première à s'être impliquée dans l'édition d'un témoignage est Mondadori, qui publie dès 1983 le livre/entretien du repentir Patrizio Peci, écrit par Giordano Bruno Guerri<sup>272</sup>. Au cours des deux décennies suivantes, cette maison d'édition renouvelle l'expérience : en 1988, avec le témoignage d'Alberto Franceschini, *Mara, Renato e io*<sup>273</sup>, et en 1993 à travers celui de l'autre fondateur des Brigades Rouges Renato Curcio<sup>274</sup>. Pionnière dans l'expérience éditoriale, Mondadori est suivie par ses concurrents sur le marché, dont le principal représentant est Baldini & Castoldi. En 1994, sous la tutelle de ce groupe, est publié le témoignage d'Adriana Faranda, écrit par Silvana Mazzocchi<sup>275</sup>. La même année, Anabasi procède à la publication du livre/entretien d'un autre dirigeant du mouvement armé, Mario Moretti<sup>276</sup>. L'on peut identifier cette année comme un tournant dans les politiques éditoriales, puisque, par la suite, de nombreuses maisons d'édition italiennes, de petite ou moyenne dimension, donnent la parole aux ex-militants. Mondadori, qui a ouvert la voie aux témoignages sur « les années de plomb », est suivie par Il Mulino<sup>277</sup>, en 1995, Costa & Nolan<sup>278</sup> en 1998, ou encore par Feltrinelli, en 1998, qui publie *Compagna Luna* de Barbara Balzerani<sup>279</sup>. Enfin, le groupe RCS LIBRI, par l'intermédiaire de Rizzoli et Bompiani publient trois récits de vie de brigadistes entre 2004 et 2006<sup>280</sup>.

---

<sup>272</sup> Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*

<sup>273</sup> Franceschini, A., *Mara, Renato e io...*, *Op. Cit.*

<sup>274</sup> Curcio, R., e Scialoja, M., *Op. Cit.*

<sup>275</sup> Mazzocchi, S., *Op. Cit.*

<sup>276</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*

<sup>277</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>278</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*

<sup>279</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

<sup>280</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*; Morucci, V., *Op. Cit.*; Gallinari, P., *Op. Cit.*

Les principaux acteurs ont donc été cités, restent à déterminer les implications des éditeurs dans la publication. L'identification des caractéristiques de chacun permet en effet de mettre en valeur les raisons variables à l'origine de ces décisions.

*Les grands groupes éditoriaux : pari commercial ou engagement ?*

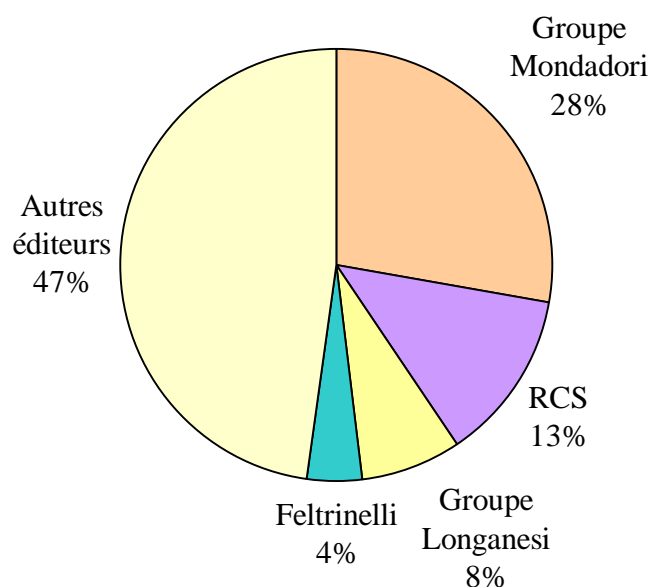
En approfondissant les recherches sur les maisons d'édition, une distinction de taille se fait entre les groupes éditoriaux et les maisons d'édition plus modestes. Le diagramme ci-dessous<sup>281</sup> indique les parts de marché obtenus par les différents responsables de l'édition italienne. Le diagramme représente une photographie du marché éditorial en 2005, date qui pourrait fausser notre réflexion, puisque postérieur de vingt ans à la première publication de témoignage. Or, les tendances indiquées par ces données sont la conséquence actuelle d'une répartition des rôles éditoriaux qui a pour origine le début des années 1980. En effet, les groupes éditoriaux qui figurent en première place dans le marché éditorial émergent ou s'élargissent au cours de cette décennie. L'on peut ainsi justifier l'utilisation de ce diagramme et affirmer la relative immobilité de la situation pendant les deux dernières décennies. Quatre groupes majeurs ressortent de l'observation comme détenant un rôle plus important dans ce secteur : Mondadori, RCS LIBRI, Feltrinelli et le groupe Longanesi. Ce dernier, pourtant plus important que Feltrinelli sera exclu de l'analyse, puisque n'ayant publié ni ouvrages, ni témoignages sur les « années de plomb ». En partant de cette précision, une demande surgit pourtant. Pourquoi ce groupe, qui affirme suivre une politique de renouvellement et d'anticonformisme, n'a pas pris part au marché des témoignages ? En l'absence de précisions, il nous est impossible d'expliquer ces choix. Nous nous contenterons ainsi de soulever la demande, dans l'espoir que celle-ci reflète l'originalité des grands groupes qui ont agi en sens contraire.

---

<sup>281</sup> Source : [http://www.mondadori.it/ame/it/gruppo/g\\_attivita.html](http://www.mondadori.it/ame/it/gruppo/g_attivita.html); Site Internet du groupe Mondadori Spa.



## 2005 Livres : estimations des parts de marché.



### **Facturé 2005**

425 millions d'euros

### **Production 2005**

2588 nouveautés  
4405 réimpressions

### **Total des copies produites**

55 millions

L'acteur le plus présent sur le marché éditorial italien en 2005 est le groupe Mondadori, qui concentre une cinquantaine de maisons d'édition italiennes et étrangères. Initiateur de la publication de témoignages des ex-terroristes, il représente, à lui seul, un quart des parts de marché. C'est donc ce groupe qui produit les trois premiers témoignages de brigadistes, ainsi que celui d'Anna Laura Braghetti en 1998, répondant à une politique éditoriale qui privilégie la propension à anticiper les changements tout en respectant les valeurs à la base du rôle social de l'éditeur dans la société civile<sup>282</sup>. Il est essentiel de signaler qu'en l'absence de communiqués de la part des maisons d'édition, les raisons avancées sur ces publications n'ont qu'une valeur hypothétique.

Si l'on s'attarde sur les témoignages publiés, l'on remarque la présence de figures majeures du phénomène brigadiste. Patrizio Peci, tout d'abord, est le premier militant des Brigades Rouges qui accepte de s'exprimer et de publier son témoignage. L'édition a lieu en 1983, au moment où la lutte armée continue, mais aussi où beaucoup de militants ont accepté de se dissocier. La curiosité de la société devait par conséquent être grande, et la volonté de

<sup>282</sup> Site Internet du groupe Mondadori Spa.

lire les paroles du premier repentant, rendu célèbre par la presse, étendue chez les Italiens. Les deux témoignages suivants, en 1988 et 1993, sont ceux des fondateurs du mouvement armé, Alberto Franceschini et Renato Curcio. La renommée de ces deux hommes est importante puisque malgré leur arrestation en 1974, ils apparaissent fréquemment dans les journaux, pour des faits liés aux procès notamment. Leur silence lors de ceux-ci est connu de tous, d'où un intérêt accru au moment où ils décident de prendre la parole. Enfin, le témoignage d'Anna Laura Bragetti, publié en 1998, a pour trame les cinquante-cinq jours du séquestre d'Aldo Moro. Dans l'« histoire » des Brigades Rouges, cet épisode est central, étant le plus connu, le plus discuté, et le plus intrigant aux yeux de la société. Pour toutes ces raisons, l'on peut qualifier le choix du groupe Mondadori comme un pari, mais surtout un investissement. En effet, la nature des témoignages publiés par cette maison d'édition permet de garantir un certain succès, *a priori*, et donc des bénéfices considérables.

En second lieu, le groupe RCS LIBRI, avec son rôle conséquent dans le marché éditorial italien, est lui aussi un empire, puisque sous ce nom se distinguent des dizaines de maisons éditrices de moindre envergure. Les domaines couverts par les publications de cette compagnie sont très nombreux, de la littérature italienne à l'économie, en passant par des essais philosophiques. Prenons le cas des maisons d'édition qui publient les livres des ex-militants, Rizzoli et Bompiani. Chez Rizzoli, les parutions sont incluses dans des séries : la série « essais italiens » pour ce qui est de Valerio Morucci, tandis que le témoignage d'Alberto Franceschini est publié dans une série d'essais intitulée « futuropassato », futur/passé. Les méthodes choisies pour mettre en valeur ces publications sont variées. Les éléments principaux de la vie de ces hommes sont soulignés, notamment les faits familiers au public. Il est donc possible de déduire que le choix des manuscrits s'effectue en fonction du degré de « renom » du brigadiste, facteur duquel peut dépendre l'intérêt du public. L'accroche choisie par Rizzoli pour promouvoir le témoignage de Morucci est la suivante : L'histoire des Brigades Rouges, d'une génération séduite par la violence dans le douloureux mémorial de l'homme qui tenta de s'opposer à l'assassinat d'Aldo Moro<sup>283</sup>. A nouveau, l'on perçoit l'allusion à Aldo Moro, argument de vente par excellence. Quant à l'ouvrage d'Alberto Franceschini, il est présenté comme un tournant dans la faculté de comprendre le phénomène de la lutte armée.

---

<sup>283</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*, quatrième de couverture. "La storia delle Brigate Rosse di una generazione sedotta dalla violenza nel sofferto memoriale dell'uomo che tentò di opporsi all'uccisione di Aldo Moro".

En exploitant les enquêtes judiciaires et le témoignage direct d'Alberto Franceschini, fondateur des Brigades Rouges, l'on peut éclaircir l'histoire et identifier le réseau du terrorisme rouge, à partir de ses débuts, des liens avec la Résistance, le PCI, et les personnages majeurs liés au monde catholique, pour ensuite comprendre ce qu'est et ce que fut le réseau clandestin parallèle, confirmée par des documents et des témoignages. Ce livre a le mérite de redémarrer la machine de la vérité et les mécanismes de la mémoire, pour chercher de comprendre ce qui est arrivé, et comment. Sans obscurantisme, en se tenant aux faits et aux paroles. Parce que le passé revient, se nous voulons bien le déchiffrer<sup>284</sup>.

Le choix de publier ces deux témoignages, en 2004, correspond par ailleurs au moment de réapparition de l'ombre terroriste, à travers ceux qui se réclament héritiers du groupe armé, les nouvelles Brigades Rouges. Ce phénomène attise par conséquent le désir de comprendre. De plus, comme le signale la présentation de *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*<sup>285</sup>, un certain degré d'engagement semble exister, puisque l'on encourage le public à contribuer au travail de mémoire à travers la lecture, et donc favoriser une prise de conscience. L'aspect mis en valeur, dans ce cas, est la faculté du témoignage à éclaircir certains épisodes du passé récent de l'Italie. Il est intéressant, par ailleurs, de noter que Rizzoli est à l'origine de la publication de maints ouvrages de réflexion sur les « années de plomb » et sur le terrorisme italien, ainsi que de témoignages des victimes de la lutte armée<sup>286</sup>. Ainsi, il semblerait que cette maison d'édition participe vivement à la mobilisation en faveur de la compréhension de la saison armée italienne, à laquelle contribuent ces témoignages d'ex-brigadistes.

Dans d'autres cas, comme celui de la publication de *Un contadino nella metropoli*<sup>287</sup>, par Bompiani, maison d'édition qui appartient aussi au groupe RCS LIBRI, le caractère personnel, intime du récit est mis en avant. Il ne figure sur la quatrième de couverture aucun jugement de la part des éditeurs, simplement l'expression suivante : « le livre souvenir d'un militant des Brigades Rouges ». Evidemment, la participation de Prospero Gallinari au séquestre d'Aldo Moro est un élément vendeur. C'est donc une citation de l'auteur qui complète la quatrième de couverture : « Le séquestre Moro tourne une page de notre histoire. Nous le savions avant d'aller dans Via Fani, et nous le comprenons encore mieux aujourd'hui,

---

<sup>284</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*, quatrième de couverture, "Facendo tesoro delle inchieste giudiziarie e con la testimonianza diretta di Alberto Franceschini, fondatore delle BR, si può chiarire la storia e individuare la rete del terrorismo rosso, a partire dagli inizi, dai legami con la Resistenza, il Pci, e i personaggi di spicco legati al mondo cattolico, per poi capire che cos'è e cosa è stata la rete clandestina parallela, accertata in documenti e testimonianze. Questo libro ha il merito di riavviare la macchina della verità e i meccanismi della memoria per cercare di comprendere quanto e perché è successo. Senza dietrologie, rimanendo ai fatti e alle parole. Perché il passato ritorna, se vogliamo decifrarlo".

<sup>285</sup> *Ibid.*

<sup>286</sup> Rossa, S., *Guido Rossa, mio padre*, Biblioteca Universale Rizzoli, 2006

<sup>287</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*

face à l'opposition fermée, sans médiation<sup>288</sup> ». Le choix de cette déclaration en particulier est significatif. La référence au *status quo* qui caractérise la société italienne contemporaine permet de souligner, implicitement, la nécessité d'ouverture afin de parvenir à appréhender ce passé.

*Le pari éditorial comme acte d'engagement.*

Lorsque la publication est entreprise par un groupe éditorial puissant, comme ceux que nous avons étudié jusqu'à présent, il est possible de déduire qu'elle réponde à la fois à une intuition des responsables du marché, et à une prise de risques peu conséquente pour le groupe. Par cela, il faut comprendre que la perspective d'un échec dans les ventes ne touche que légèrement le groupe éditorial, tandis qu'un succès est un bénéfice. Sans chercher à catégoriser les grands groupes comme motivés uniquement par les profits commerciaux éventuels, il est tout de même possible de supposer que l'édition est vue plutôt sous un angle commercial, dans le cas de Mondadori, alors que les maisons d'édition appartenant à l'antenne RCS LIBRI conservent un certain engagement. Il existe cependant des maisons d'édition pour qui la publication des témoignages de brigadistes entre dans une dimension d'engagement supérieure. Dans la liste des éditeurs que nous avons dressée précédemment, deux cas se distinguent particulièrement.

La maison d'édition Feltrinelli, du nom de son fondateur Giangiacomo Feltrinelli, a une définitive orientation politique de gauche, voire d'extrême gauche. Au cours de son histoire, l'on remarque la permanence du rôle d'avant-garde éditoriale. En effet, durant les années 1960 et 1970, c'est cette maison d'édition qui publie en italien l'ensemble des textes de référence du communisme, de la guérilla, et de la lutte armée. Parmi ces œuvres, l'on soulignera ceux d'Ernesto Guevara, de Marcuse, etc. Dans les témoignages des ex-brigadistes, les protagonistes évoquent fréquemment la lecture de ces livres, publiés justement par Feltrinelli. De plus, l'histoire du fondateur est originale, puisque Giangiacomo Feltrinelli est le fondateur des GAP, Groupes d'Action Partisanes, un mouvement armé qui naît peu avant les Brigades Rouges. Connu sous le nom d'Osvaldo, Feltrinelli rencontre de nombreuses fois les militants brigadistes, en intégrant le rôle de conseiller du groupe naissant. Nonobstant la mort du fondateur en 1972, la maison d'édition conserve son engagement au cours des années, privilégiant l'histoire contemporaine et des mouvements sociaux. Ainsi, lorsqu'elle

---

<sup>288</sup> *Ibid.*, "Il sequestro Moro volta una pagina della nostra storia. Lo sapevamo prima di andare in via Fani, e lo capiamo ancor più adesso, davanti allo scontro chiuso senza mediazioni."

publie le témoignage de Barbara Balzerani en 1998, c'est un acte d'engagement. Dans un article d'Erri de Luca, publié sur *Il Manifesto* en 2003<sup>289</sup>, le journaliste évoque la décision de Feltrinelli de publier le premier livre de l'ex-brigadiste, qu'il qualifie de « courageuse ». Cette déclaration est due, sans doute, à la nature contestée de l'auteure, « ni repentie, ni dissociée ». Néanmoins, la maison d'édition, sous la direction de Gabrielle D'Ina, prend le pari de diffuser les écrits de la jeune femme, mettant l'accent sur l'importance de ce récit et son caractère innovateur. La promotion de l'ouvrage se base sur le résumé suivant, qui reflète parfaitement l'engagement dont nous parlions.

Un livre facile à lire, à mi chemin entre le récit autobiographique et une narration riche en ébauches de réflexion politique, dans un jeu de renvois entre divers niveaux de langages, parfois intimiste, parfois plus objectif. L'histoire se déploie à partir d'un dialogue intérieur, à caractère visionnaire, entre une femme « pas encore assez vieille pour se résigner à la disparition du seul monde qu'elle n'ait jamais connu » et la fillette qu'elle a été. Sur le fond de ce dialogue apparaissent les scénarios et les espoirs d'une saison politique et existentielle, qui n'est plus reconnue par la mémoire collective.

La parole et l'écriture, légère et raffinée, occupent un rôle central dans le livre, tendu à se dépurer de l'accumulation de significatifs manques de correspondance dans le monde réel, pour enfin arriver à une série de demandes impétueuses auxquelles il est impossible de répondre pleinement. Une antique douleur est enfin mise en parole, tendant à enfreindre le code qui veut que les perdants soient condamnés à la vivre dans la peur et la montrer comme une faute<sup>290</sup>.

De cette manière, la maison d'édition Feltrinelli insiste sur les mêmes points que Rizzoli lorsqu'il s'agit de préciser le choix de publication de ces témoignages. Ici, cependant, la primordialité est attribuée au caractère personnel, voire émotionnel du récit. De plus, il n'est plus essentiel de faire comprendre ce qui eut lieu, mais de montrer la manière dont une actrice de la lutte armée a pu vivre cette période. Le problème de la mémoire collective est abordé, et la solution proposée prévoit l'écoute des paroles des ex-brigadistes, l'attention aux personnes et non aux figures « politiques ». Bien que Barbara Balzerani ait été la dernière dirigeante des Brigades Rouges, ce n'est point cet aspect là qui est mis en avant, mais la

---

<sup>289</sup> De Luca, E., « Racconti dal fondo dell'ombra », *Il Manifesto*, 23.09.2003

<sup>290</sup> Commentaire de Feltrinelli sur Balzerani, B., *Op. Cit.* "Un libro di agile lettura, a metà tra il racconto autobiografico e una narrazione ricca di spunti di riflessione politica, in un gioco di rimandi tra diversi piani di un linguaggio, ora intimista ora più oggettivo. La storia si dipana a partire da un dialogo interiore, a tratti visionario, tra una donna "non ancora così vecchia per trovare una qualche rassegnazione alla scomparsa dell'unico mondo conosciuto" e la bambina che è stata. Sullo sfondo di questo dialogo compaiono gli scenari e le speranze di una stagione politica ed esistenziale, non più riconosciuta da una memoria collettiva. La parola e la scrittura, lieve e raffinata, assumono un ruolo centrale nel libro, tese a depurarsi dall'accumulo di significati poveri di corrispondenze nel mondo reale, per risolversi infine in una serie di domande impietose a cui non è possibile dare piena risposta. Un dolore antico è infine messo in parola, teso a infrangere un codice che vuole i perdenti condannati a viverlo nella paura e a mostrarlo come colpa". [www.feltrinelli.it](http://www.feltrinelli.it)

personne dans son individualité, son identité. De plus, l'éloge des capacités littéraires de l'auteure implique une lecture « pour le plaisir », se dirigeant donc à un public plus large, afin que la vie d'une femme puisse apporter à tous des clés d'interprétation nouvelles du phénomène brigadiste.

Un second exemple de l'engagement de la maison d'édition nous est offert par la publication du livre/témoignage de Anna Laura Braghetti, *Il prigioniero*<sup>291</sup>. Il s'agit, en réalité, d'une réédition, puisque, nous le précisons précédemment, Mondadori avait publié le livre en 1999. Pour mieux comprendre les raisons de cette réédition par une maison d'édition différente, il convient de faire référence à l'explication que fournit la co-auteure, Paola Tavella dans un entretien à *La Repubblica*. Elle précise qu'après la première édition de Mondadori, les droits d'auteurs avaient expiré. C'est alors que les auteurs décident de les accorder à Feltrinelli, « puisque là-bas, ils avaient compris qu'il s'agissait d'un document unique dans l'histoire de ce pays<sup>292</sup> ». Sans que ce soit de notre compétence de décrire les méandres du rachat des droits d'auteurs, cette préférence permet de mettre en avant la majeure implication de Feltrinelli dans la publication de ce livre. Au cours de la promotion, ce sont d'ailleurs ces qualités que souligne l'éditeur : la reconstruction unique des cinquante-cinq jours d'Aldo Moro dans la prison du peuple, et le portrait douloureux d'une vie dominée par la foi révolutionnaire, portrait à la fois d'une femme, et de toute une génération politique. Entre histoire collective et individuelle, reconstruction factuelle et idéologie, les apports de ce témoignage semblent être des facteurs décisifs de la décision de Feltrinelli, permettant l'appréhension des « années de plomb », mais aussi le dépassement des représentations. Malgré cela, il est essentiel de préciser que le moment concerné par le rachat des droits d'auteur par Feltrinelli est aussi le moment où Marco Bellocchio s'intéresse au témoignage d'Anna Laura Braghetti, pour en faire un film. L'on imagine donc que dans la perspective de la sortie d'un film basé sur le livre, Feltrinelli ait perçu les possibilités de succès éditorial. Dans cette logique, au-delà de l'engagement, la publication de *Il prigioniero* prend des allures d'acte commercial.

L'engagement éditorial pour des motifs de proximité idéologique est-elle la seule forme possible ? Certes, dans le cas de Feltrinelli, l'on peut avancer que la publication de témoignages d'ex-brigadistes trouve son origine, en partie, dans les similarités d'opinion politique des deux acteurs et ses conséquences. Toutefois, parmi les maisons d'édition ayant

---

<sup>291</sup> Braghetti, A.L., Tavella, P., *Il prigioniero*, Feltrinelli, Milan, 2003

<sup>292</sup> Annexe 28, p. 134, Venturelli, R., "Entretien avec Paola Tavella, co auteure de *Il prigioniero*", *La Repubblica*, 16/09/03, "perché lì avevano capito che si tratta di un documento unico nella storia di questo paese".

publié nos sources, l'une d'entre elles a un statut original, Il Mulino. Bien qu'étant une société avec des actionnaires, la majorité des parts appartient à l'association culturelle et politique qui porte le même nom, une association sans buts lucratifs, créée en 1965 par les rédacteurs de la revue *Il Mulino*. La politique éditoriale, depuis la création, vise une approche empirique et réformiste, dans le domaine des sciences humaines et sociales. Les programmes éditoriaux sont composés par des textes de référence pour la communauté des chercheurs et des universitaires. *Il Mulino* s'efforce néanmoins de diffuser à un niveau plus étendu les connaissances développées par les savants. Par conséquent, il est intéressant de situer la publication du volume *Storie di lotta armata*<sup>293</sup> dans la politique de la maison d'édition. Cette recherche sur la "violence politique et le terrorisme en Italie" fut commandée par la région d'Emilie Romagne, et conduite par l'Istituto Cattaneo. A travers les histoires de vie d'individus acteurs des « années de plomb », les différents sociologues et historiens qui contribuent à ce projet tentent de donner un panorama original du terrorisme de droite et de gauche. Dans ce volume figurent les témoignages d'Antonio Savasta et d'Alfredo Buonavita, recueillis, respectivement, par les historiens Giuseppe De Lutiis et Luisa Passerini. Sous la direction de l'éminent sociologue Raimondo Catanzaro<sup>294</sup>, ce travail de recherche souligne la nécessité de mettre en parallèle les parcours biographiques et l'expérience politique. Le directeur de l'ouvrage évoque, dans la préface, l'importance d'étudier l'élément subjectif du phénomène et pas seulement les actions et l'idéologie. La publication de cet ouvrage par la maison d'édition *Il Mulino* dévoile le lien intrinsèque entre l'Institut Cattaneo et l'association Il Mulino, tous deux s'efforçant de faire progresser la diffusion des savoirs. Dans le cas de ce recueil de témoignages, l'on peut ainsi certifier la dimension d'engagement qui habite les éditeurs, un engagement qui dépasse la politique, et rejoint le domaine de la scientificité et de la recherche sur l'histoire contemporaine italienne. La distribution somme toute limitée de cette étude nous permet, par ailleurs, d'insister sur l'absence de motivations commerciales de la part de la maison d'édition en question. Suite à cela, nous pouvons nous interroger sur l'étape suivant la publication, la vente des témoignages, et sa conséquence éditoriale : la réédition.

---

<sup>293</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>294</sup> Raimondo Catanzaro enseigne la sociologie des mutations à l'Université de Trente, où il dirige le Département de Sociologie et de recherche sociale.

*Echecs et succès : l'inégale distribution des témoignages.*

Si nous avons attribué à la publication des témoignages la qualification de pari, c'est parce que l'édition de paroles d'ex-brigadistes implique une certaine prise de risques. Lorsqu'Erri De Luca, cité précédemment, évoque le courage de Feltrinelli lors de la publication de *Compagna luna*, il renvoie notamment à la possible confrontation à un échec dans les ventes, et à une probable contestation de la part de la société italienne. Par conviction de l'intérêt public pour ces témoignages, ou par engagement idéologique ou historique, les diverses maisons d'édition procèdent donc, malgré tout, à la publication. L'étude de plusieurs phénomènes nous permet de constater la réussite ou l'échec d'un livre : les rééditions, le rachat des droits d'auteurs, les ventes, la présence de l'ouvrage dans les librairies et bibliothèques, etc. A partir des données que nous sommes parvenus à relever, nous tenterons de dresser un bref bilan des différentes tendances<sup>295</sup>.

La première constatation a une origine pratique, méthodologique. Lors de la mise au point du corpus des témoignages d'ex-brigadistes, nous nous sommes rapidement confronté à la difficulté de localiser certains ouvrages. En partant de cette idée, il nous est possible de repérer les livres dont la distribution fut mineure, et les raisons de cet « échec ». Deux volumes en particulier sont concernés par cette problématique. En premier lieu, le recueil de témoignages *Storie di lotta armata*<sup>296</sup>, publié par Il Mulino, connut un succès relatif. Le caractère savant de cette recherche sociologique s'adresse particulièrement aux universitaires et aux chercheurs, d'où la difficulté de rendre accessible à tous ce travail. Dans une correspondance électronique avec Luisa Passerini, l'historienne qui effectua l'entretien avec Alfredo Buonavita, celle-ci précise que l'ouvrage rédigé sous la direction de Raimondo Catanzaro eut une diffusion limitée. Dès lors, nonobstant l'intérêt de la démarche, la publication de l'ouvrage vise avant tout à diffuser dans la communauté intellectuelle cette étude novatrice. Le choix de Il Mulino se fait dans la conscience de la spécificité de l'étude, et l'engagement de la maison d'édition est, encore une fois, le facteur déterminant.

Le second ouvrage concerné est *Io l'infame*<sup>297</sup>, fruit des entretiens de Giordano Bruno Guerri avec le repentir Patrizio Peci. Publié en 1983, à l'heure actuelle ce témoignage est, pour ainsi dire, introuvable. La seule copie en France se trouve à la Bibliothèque François Mitterrand à Paris. Il est désormais absent des catalogues de Mondadori, l'éditeur de

---

<sup>295</sup> Annexe 9, pp. 51-58, Le témoignage comme objet éditorial.

<sup>296</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>297</sup> Guerri, G.B., (sous la dir.), Peci, P., *Op. Cit.*



l'ouvrage. Malgré le succès considérable rencontré lors de sa publication, le témoignage de Peci n'a pas été largement diffusé. Quelques précisions, fournies par Giordano Bruno Guerri, nous permettent d'émettre une hypothèse quant à l'absence de réédition du premier témoignage d'un ex-brigadiste. Le journaliste/historien, après avoir vendu les droits d'auteurs à Mondadori, a refusé de partager ces derniers avec le témoin. L'on peut ainsi imaginer que Patrizio Peci ait fait obstacle à d'éventuelles rééditions.

Après avoir présenté ces exemples de témoignages relativement peu diffusés, il est temps de s'attarder sur ceux qui ont connu un succès majeur, visible notamment à travers les nombreuses rééditions et les places occupées dans les ventes. Le succès peut être immédiat, ou plus tardif. Dans le cas des deux fondateurs des Brigades Rouges, Renato Curcio et Alberto Franceschini, la curiosité des lecteurs récompense immédiatement les maisons d'édition. En effet, *A viso aperto* est réédité à cinq reprises, dès 1995<sup>298</sup>, à un rythme presque annuel. *Mara, Renato e io*<sup>299</sup> suit le même chemin, puisqu'en 1996, soit huit ans après la première publication par Mondadori, il en est à sa cinquième réédition. L'on peut imaginer que cet intérêt provienne de la nature des témoins en question. En tant que fondateurs du mouvement armé, les médias ont souvent évoqué ces derniers, permettant à la société italienne de faire une association directe entre les Brigades Rouges et Curcio et Franceschini. Suivant ce même parcours, Rizzoli a publié quatre éditions de l'autobiographie de Valerio Morucci<sup>300</sup>, entre 2004 et aujourd'hui. Connu pour ses déclarations sur le groupe armé après sa dissociation, et surtout pour son opposition à l'homicide d'Aldo Moro, Morucci bénéficie lui aussi d'une certaine notoriété médiatique. Celle-ci facilite le succès éditorial du témoignage, et sa majeure distribution.

Or, pour d'autres brigadistes, la première édition de leur témoignage ne connaît qu'un faible succès. Alors, ce n'est qu'au moment de la réédition que ces ouvrages surgissent en tête des ventes. Afin de mettre en valeur cette idée, il convient de donner deux exemples, les plus remarquables. En premier lieu, focalisons-nous sur la réédition de *Il prigioniero*<sup>301</sup> par Feltrinelli, que nous évoquions précédemment. Au-delà des raisons idéologiques qui motivent les auteurs à vendre les droits à Feltrinelli, il est aussi important de souligner la contemporanéité du rachat des droits d'auteur de ce témoignage d'Anna Laura Braghetti avec la sortie du film BUONGIORNO NOTTE, de Marco Bellocchio. Dans un article publié sur *Il*

---

<sup>298</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.* Rééditions en 1995, 1997, 1998, 1999, 2000.

<sup>299</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*

<sup>300</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

<sup>301</sup> Braghetti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*

*Giornale*, le 25 septembre 2003<sup>302</sup>, l'on découvre les détails de cette réédition. En effet, le journaliste Luca Telese indique que la réédition du témoignage et sa distribution dans les librairies était prévue pour une date postérieure. Mais face au triomphe du film sur le séquestre d'Aldo Moro, Carlo Feltrinelli a pris la décision d'anticiper sa sortie, afin de profiter de cette vague de succès. L'on remarque dans ce cas la corrélation entre le phénomène littéraire et cinématographique, le second réveillant l'intérêt pour les « années de plomb ». Les listes des ventes parues dans divers journaux italiens démontrent que *Il prigioniero* figure en très bonne place pour le mois d'octobre. Dans *Il Messaggero*<sup>303</sup>, l'on peut constater que la réédition du témoignage de l'ex-brigadiste est première dans les ventes du genre de l'essai. Ce succès est synonyme de l'intérêt croissant des Italiens pour la saison terroriste, notamment pour le cas de l'enlèvement et de l'assassinat du secrétaire de la Démocratie Chrétienne Aldo Moro. Comme il a été dit au cours des chapitres précédents, cet épisode est certainement celui qui intéresse le plus la société italienne. Le témoignage d'Anna Laura Bragheti, dont la trame est justement les cinquante-cinq jours du séquestre du « prisonnier », est vu comme une contribution importante à la connaissance des faits. Bien que maints ouvrages sur le cas Moro aient été publiés ou réédités parallèlement à la sortie du film de Bellocchio, *Il prigioniero* fournit le regard intérieur et précis d'un des « bourreaux ». De plus, la jeune femme bénéficie possiblement d'une hostilité moindre que ses compagnons. Les figures de proue du séquestre Moro sont en effet Moretti, Gallinari, etc. Le récit de cette expérience par Bragheti tend à mettre en avant une femme fragile, qui ne tient pas une place de premier plan dans l'enlèvement. L'on peut ainsi supputer que le succès de l'ouvrage soit facilité par ces éléments, et par la nature narrative du témoignage, qui est assimilé à un roman de facile lecture, et non à un témoignage/entretien.

La combinaison du caractère informatif et de la nature romanesque de certains témoignages semble garantir un succès considérable lors de la publication, ou de la réédition. L'ouvrage d'Enrico Fenzi entre dans cette catégorie. Après une première publication discrète en 1987, réédité par Costa & Nolan une première fois en 1998, puis en livre de poche en 2006, *Armi e bagagli*<sup>304</sup> est un témoignage littéraire de l'expérience de ce professeur de lettres dans les Brigades Rouges. La maison d'édition en fait le résumé ci-dessous cité.

---

<sup>302</sup> Annexe 29, p. 135, Telese, L., « L'effetto Bellocchio sulle librerie : tornano Bragheti, Faranda & co. », *Il Giornale*, 25.09.2003, p. 32.

<sup>303</sup> Annexe 30, p. 136, « Il segnalibro », *Il Messaggero*, 09.10.2003, p.27

<sup>304</sup> Fenzi, E., *Op. Cit.*

Ce n'est pas un pamphlet ni une confession, mais un témoignage de l'intérieur sur la saison du terrorisme, pour relire avec une distanciation temporelle les événements de la part de qui les a vécus, mais de grand intérêt aussi pour ceux qui n'en ont seulement entendu, vaguement, parler. Les personnages (Moretti, Curcio, Senzani, Micaletto, Savasta) vus dans le cercle privé ; la vie du clandestin détaillée dans son quotidien, les lieux (les repères, les prisons, les trains) ; les coulisses des actions terroristes ; les rapports personnels entre les protagonistes des années de plomb. Une vérité humaine, avant d'être politique ou idéologique, mais surtout un vrai roman, ou un roman vrai, écrit par un protagoniste de ces événements<sup>305</sup>.

La maison d'édition met en avant les éléments d'intérêt de ce témoignage, dans une optique qui vise, évidemment, à inciter à la lecture. Ainsi, au-delà des informations sur les brigadistes, c'est la focalisation interne qui est privilégiée, ainsi que les capacités littéraires de l'auteur. Sans se présenter comme une vérité sur ces années, Fenzi cherche avant tout à écrire sur les personnes qui ont partagé cette expérience, et la manière dont ils l'ont vécue. Et c'est ce récit intime, autocritique, et honnête, qui a poussé les éditeurs à le publier, puis le rééditer, persistant dans leur conviction. Le pari fut gagné dans une moindre mesure lors de la première édition. Toutefois, la réédition en livre de poche de ce témoignage en 2006 a confirmé l'intuition de la maison d'édition. En effet, d'après les ventes annuelles, *Armi e bagagli* est le premier roman vendu pour l'année 2006. Un succès de courte durée ? Il semblerait que non, puisque en janvier 2007, le livre figure encore parmi les cinq premiers livres vendus, à la seconde place.

Malgré le caractère contesté des paroles des brigadistes, évoqué par Barbara Balzerani dans le second chapitre, les maisons d'édition obéissent à leur fonction de diffuser la culture, considérant que les témoignages des acteurs des « années de plomb » appartiennent en quelque sorte à la culture italienne. De par leur valeur littéraire, informative ou humaine, les écrits des ex-brigadistes sont perçus par ces éditeurs comme un matériau à diffuser au sein de la société italienne. Qu'ils relèvent de choix engagés ou commerciaux, les publications ont envahi les librairies. Connaissant des succès de ventes faibles ou considérables, les livres des protagonistes de la saison de la lutte armée ont permis de faire découvrir une focalisation

---

<sup>305</sup> Commentaire de Costa & Nolan sur *Armi e bagagli, un diario delle BR*. "Non un pamphlet o una confessione, ma una testimonianza dall'interno sulla stagione del terrorismo, per rileggere a distanza di tempo quegli avvenimenti da parte di chi li ha vissuti, ma di particolare interesse anche per quanti ne hanno solo sentito, vagamente, parlare. I personaggi (Moretti, Curcio, Senzani, Micaletto, Savasta) colti nel privato; la vita del clandestino scandita nel quotidiano, i luoghi (i covi, le carceri, i treni); le azioni terroristiche svelate nei loro retroscena; i rapporti personali tra i vari protagonisti degli anni di piombo. Una verità umana, prima che politica o ideologica, ma soprattutto un vero romanzo, o un romanzo vero, scritto da un protagonista di quegli avvenimenti".

différente, interne. Ceux qui jusqu'alors s'étaient réfugiés ou avaient été mis au silence ont retrouvé la parole. L'analyse de la publication des témoignages nous a permis de déterminer, implicitement, l'idée d'une attente sociale. Celle-ci fut pressentie par les maisons d'édition, dont le rôle est de fournir à la société les ouvrages qui répondent à une demande sociale. Ce raisonnement permet aussi d'affirmer, comme le fait Annette Wieviorka<sup>306</sup>, que le témoignage est indissociable de la société au sein de laquelle les témoins racontent leur expérience. En ce sens, la volonté d'écouter les brigadistes est un fait récent, d'où les nombreuses rééditions. De fait, Jean François Chiantaretto<sup>307</sup> précise que le témoignage, de par sa nature, sollicite obligatoirement l'écoute du lecteur. Nous avons eu l'occasion d'étudier l'interaction entre le témoin et la société, notamment à travers l'idée de la responsabilité du témoin envers ceux qui reçoivent ses paroles. Après nous être intéressé au processus testimonial, à la composition du témoignage, et à la publication de ce dernier, il s'agit dès lors de consacrer notre réflexion à l'autre acteur de ce pacte testimonial, le public.

---

<sup>306</sup> Wieviorka, A., *Op. Cit.*, pp. 78-79

<sup>307</sup> Chiantaretto, J.F., *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, Paris, 2002, pp. 9-15.

Une réception mitigée, synonyme de difficultés  
et d'avancées.

Nous pouvons seulement espérer que le lecteur réussisse à venir à bout du sens des choses. Ce ne sera pas facile, je peux le comprendre, mais ce que nous essayons péniblement de mettre ensemble n'est pas un compte-rendu aseptisé, n'est pas un manuel du terrorisme. C'est aussi une histoire d'hommes. Avec leurs passions et leurs faiblesses<sup>308</sup>.

Cet extrait du témoignage de Valerio Morucci met en évidence le rapport privilégié entre les témoins et la société de réception. Est-il nécessaire d'insister à nouveau sur l'indissociabilité du témoignage et de celui qui l'entend, ou plutôt l'écoute ? En effet, à la suite de notre réflexion sur le genre testimonial, nous avons pu constater que les récits de vie ont peu de raisons d'être s'ils ne sont pas reçus par la société à laquelle ils s'adressent. La publication des témoignages, comme nous l'avons évoqué, est un événement à la fois culturel, politique et social. Dans ce chapitre, nous analyserons plus particulièrement les aspects sociaux et politiques de ce phénomène, le caractère culturel faisant l'objet d'une réflexion dans le dernier chapitre.

*L'effet post publication : promotion et confrontation.*

L'édition de ces témoignages, comme des livres en général, est suivie par une période de publicisation de l'ouvrage, destinée à promouvoir la valeur du livre, et à attiser la curiosité du public. Ce moment est synonyme d'une confrontation directe avec le public destinataire, au cours de laquelle les ex-brigadistes affrontent l'opinion publique. Peu d'articles de presse insistent sur ce phénomène, si ce n'est pour signaler la présence d'un tel dans une librairie du pays à l'occasion de la tournée promotionnelle du témoignage. Ainsi, afin d'appréhender la forme que revêtissent ces événements, la parole d'un témoin est essentielle. Pino Casamassima, qui a été sollicité dans le cadre de ce travail, fournit une interprétation du

---

<sup>308</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*, p. 301. "Possiamo solo augurarci che il lettore riesca a venire a capo anche del senso delle cose. Non sarà facile, posso capirlo, ma questo che faticosamente stiamo cercando di mettere insieme non è un resoconto asettico, non un bignamino del terrorismo. E anche una storia di uomini. Con le loro passioni e le loro debolezze."

déroulement de ces rencontres et des réactions directes du public. C'est pourquoi l'analyse présente se basera notamment sur son témoignage<sup>309</sup>.

En premier lieu, il est nécessaire de préciser que ces rencontres n'eurent pas toujours lieu. Grand nombre de nos témoins ont préféré éviter une confrontation avec le public. Dans ce cas, la publication est un acte isolé, dont les motivations ont précédemment été soulignées. Pour d'autres, encore incarcérés au moment de la publication de leurs témoignages, les dispositions matérielles n'ont pas permis la rencontre avec le public. Toutefois, à l'image de Barbara Balzerani, certains ont pu obtenir des permis spéciaux, leur permettant d'assister à des présentations de leur ouvrage. En effet, dans l'article « Io, ex brigatista non chiedo perdono », paru le 18 novembre 1998 sur les pages de *Il Giorno*<sup>310</sup>, on apprend que Balzerani se trouve à Milan pour la présentation de son livre.

Par conséquent, la présente réflexion ne prend en compte que les ex-brigadistes qui se sont soumis à ce procédé publicitaire. Pour des raisons pratiques nous analyserons le cas de Valerio Morucci. Après l'édition de *La peggio gioventù*<sup>311</sup> en 2004, l'ex-militant effectue plusieurs présentations de l'ouvrage, auxquelles assiste son collaborateur Pino Casamassima.

Les gens, dans la plupart des cas, a réagi positivement, dans le sens où ils n'ont pas écouté passivement, mais ont fait des demandes et des considérations, pas toujours flatteurs pour Morucci, malgré sa position de « colombe » à l'intérieur des nombreuses factions des Brigades Rouges. Lors d'une de ces présentations au Lycée Jules César de Rome [...], Antonello Venditti fit des déclarations qui firent la Une des journaux : « si je n'avais pas exprimé ma colère dans les chansons, j'aurais moi aussi prit le chemin de la lutte armée ». Approximativement avec ces mots, il mit le feu aux poudres dans cette assemblée et dans les jours suivants<sup>312</sup>.

Cette déclaration contient de nombreux points d'intérêt pour la présente réflexion, à commencer par l'interaction entre l'ex-brigadiste et les individus présents lors de la rencontre. En effet, en se soumettant à ces confrontations, l'auteur est exposé aux réactions du public. Celles-ci ne concernent pas toujours l'ouvrage qu'il publie, mais le phénomène brigadiste dans son intégralité. La demande sociale se fait alors insistante, et les questions qui se sont

---

<sup>309</sup> Annexe 12, pp. 65-66, Correspondance électronique avec Pino Casamassima, 02. 02. 2007.

<sup>310</sup> Pezzuoli, G., « Io, ex brigatista non chiedo perdono », *Il Giorno*, 18.11.1998, p. XV

<sup>311</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

<sup>312</sup> Annexe 12, *Op. Cit.* «La gente, nella maggior parte dei casi, ha reagito positivamente, nel senso che non ha ascoltato passivamente e basta, ma ha posto domande e fatto considerazioni, e non sempre lusinghiere anche per lo stesso Morucci, nonostante la sua posizione di "colomba" all'interno dei molti falchi delle BR. In una di queste presentazioni al Giulio Cesare di Roma [...], Antonello Venditti fece dichiarazioni che rimbalzarono su tutti i giornali: "se non avessi dato sfogo alla mia rabbia con le canzoni, avrei abbracciato anch'io la lotta armata". Più o meno disse questo scatenando il putiferio già in quella sede e nei giorni successivi».

accumulées dans les mentalités depuis trente ans sont adressées de manière directe à Morucci. Si les témoins, à travers leurs écrits, ont pour dessein de répondre à la demande sociale, la rencontre et la confrontation directe prennent une autre ampleur. L'ex-brigadiste doit accepter les vives critiques, la colère, l'incompréhension des Italiens, et fournir des réponses qui ne peuvent se limiter à ce qu'il désire raconter. En effet, de par le caractère narratif de l'ouvrage, le récit de vie de Morucci met en évidence la vision personnelle des faits qu'il estime nécessaire de raconter. Or, la demande du public touche des thèmes bien plus vastes. Ainsi, la confrontation représente à la fois un moyen pour le public d'obtenir des réponses, et une épreuve de plus pour le témoin dans l'excavation des souvenirs et dans sa tentative de justification.

Le second intérêt de cette déclaration est l'insistance sur la personne d'Antonello Venditti, un célèbre chanteur romain. Pino Casamassima semble insinuer que ce sont les déclarations de ce dernier qui sont retenues par les médias. Ceci nous permet de mettre en relief à la fois l'idée de la colère de la génération à laquelle appartient Venditti, que nous avons analysée précédemment, et le traitement subjectif des informations relatives aux terroristes. En effet, l'imaginaire social a fait des brigadistes des monstres pour la société italienne. Ainsi, l'idée qu'une personne publique appréciée puisse avoir songé à intégrer un mouvement armé bouleverse ces représentations. L'insistance des journalistes sur la personne de Venditti implique la conscience que ses déclarations puissent choquer le public italien, en allant à l'encontre de l'imaginaire collectif. En effet, ces affirmations obligent la société à réfléchir réellement aux circonstances des années soixante-dix, et aux raisons qui ont poussé la jeune génération de l'époque à s'affirmer de cette manière. Cet épisode accentue l'idée de la confrontation inhérente aux rencontres. Pour les raisons évoquées, les présentations de l'ouvrage sont un pas en avant. Elles sont positives pour le témoin Morucci, qui a l'opportunité de s'expliquer et de se remettre en question à nouveau, et pour la société qui peut enfin demander des comptes, et chercher à comprendre, en présence d'un acteur de ces années noires, ce qui eut réellement lieu. En ce sens, la rencontre directe entre les témoins et le public dépasse les apports du témoignage, en concrétisant l'ambition de réflexion collective sur la saison de la lutte armée.

Pino Casamassima commente par la suite un second composant de la promotion de l'ouvrage, la télévision. Média de masse par excellence, les apparitions des ex-brigadistes à la télévision suscitent toujours des réactions animées. En effet, à l'opposé des rencontres avec le public, où les individus ont le choix d'assister ou non à la présentation du livre, la présence des témoins sur le petit écran s'impose aux spectateurs, sans que ces derniers ne puissent

donner leur opinion. Le journaliste met en relief un épisode qui eut lieu lors d'une de ces transmissions télévisuelles : « la mère d'un garçon tué à 17 ans appela en direct pour accuser Valerio de l'assassinat. Valerio n'est pas un homme de grands discours, et il répondit simplement qu'il n'avait rien à voir avec cette affaire, en renvoyant à une sentence judiciaire qui l'innocentait <sup>313</sup> ». La promotion de l'ouvrage visé par l'émission prend la tournure d'un règlement de compte, où l'ex-brigadiste se soumet aux accusations de la société. Sans avoir pour objectif de valoriser le témoin, il est cependant utile de souligner la disposition de l'ex-brigadiste à se plier à la colère des Italiens. Conscient des représentations des brigadistes dans l'opinion publique, l'acceptation d'affronter ces critiques souligne sa volonté de rendre compte de son expérience, et de participer à la réflexion collective sur les Brigades Rouges.

Toutefois, la confrontation avec le public permet d'identifier deux courants de pensée dominants dans la société italienne. D'une part, une faction désire comprendre et estime que la parole d'un acteur peut être de grande utilité dans l'appréhension de la période. D'autre part, les brigadistes « dérangent ». Les personnes touchées par les attentats des Brigades Rouges, et ceux qui vivent la période comme une blessure encore ouverte, ne souhaitent pas être confrontés à cette douleur. La parole des ex-brigadistes sonne alors comme une intrusion dans leur quotidien, ou du sel, qui ravive la plaie. A ce propos, il est important de souligner que maints ex-brigadistes ont refusé une rencontre avec les familles de victimes. En effet, pour certains, dont Mario Moretti est le principal représentant, le silence est synonyme de respect pour les victimes et leurs proches <sup>314</sup>.

Toutefois, les victimes du terrorisme font état de leur mécontentement lors de chaque publication, tout comme lors de chaque désincarcération d'ex-brigadiste. L'exemple le plus récent est celui de Barbara Balzerani. Lorsque le Tribunal de surveillance rend public la sentence qui lui accorde la liberté surveillée, en décembre 2006, les polémiques fusent. La Procure de Rome fait une requête auprès du tribunal, estimant inappropriée cette mesure puisque l'ex-brigadiste n'a jamais fait preuve de regret. Dans ce contexte, la fille aînée d'Aldo Moro, Maria Fida Moro, avait déclaré que « l'Etat préfère les ex-brigadistes aux familles des victimes <sup>315</sup> ». Quant au président de l'Association pour les familles des victimes, Maurizio

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, «La mamma di un ragazzo ucciso a 17 anni telefonò in diretta per accusare Valerio come uno degli autori di quella uccisione. Valerio non è uomo di molte parole, e rispose solo che lui non c'entrava nulla, appellandosi a una sentenza che lo scagionava al riguardo».

<sup>314</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*

<sup>315</sup> «Br, confermata la libertà alla Balzerani», *La Repubblica*, 24.06.2007, «Lo Stato - disse allora Maria Fida Moro, la figlia maggiore dello statista democristiano ucciso dalle Br - preferisce gli ex brigatisti ai familiari delle vittime».



Puddu, il souligne que « souvent l'Etat est tendre avec ceux qui ont commis des crimes et incapable de faire respecter les lois qui prévoient des aides aux familles de victimes<sup>316</sup> ».

Ces propos expliquent la discrétion de certains témoins, qui malgré la publication de leur témoignage, ont tendance à s'effacer par respect de la douleur nationale encore présente. Après ces précisions, nous pouvons nous intéresser aux prises de position qui apparaissent dans les articles des quotidiens ou hebdomadaires italiens consacrés à la publication des témoignages.

### *Les témoignages vus par la presse : dichotomie des opinions.*

Au début, nous vivions dans les besoins des gens, nous étions une partie extrêmement active, même si réduite, des mouvements sociaux. Ensuite, plus nous croissions militairement, plus nous vivions dans les médias, dans les grands titres des journaux. A un certain moment, nous avons mesuré notre initiative par la place que nous consacraient les médias plus que dans le consensus social. Sans s'en rendre compte la société du spectacle nous utilisait comme élément du spectacle. Ainsi, nous, ennemis de l'Etat, les « terroristes », nous sommes devenus les acteurs de prédilection de l'Etat<sup>317</sup>.

En confiant cette opinion au journaliste Giorgio Bocca, Alberto Franceschini soulève la question du rapport entre les Brigades Rouges et les médias. Pendant la saison de la lutte armée, les deux acteurs s'utilisent et se manipulent mutuellement. Il s'agit d'une relation à la fois conflictuelle et problématique, puisque les médias étaient le seul moyen d'information sur l'Organisation. La société italienne a donc suivi les épisodes des « années de plomb » à travers ce filtre. En effet, d'après Mario Scialoja, les journaux obéissaient au pouvoir, sinon de manière directe, tout au moins implicitement. Dans un entretien accordé par ce dernier à Gilberto Mastromatteo, « le récolteur de mémoire » de Renato Curcio confié à l'étudiant en sciences de la communication qui le questionne, son opinion sur la presse pendant ces années du terrorisme rouge<sup>318</sup>. Le mémoire de Gilberto Mastromatteo est consacré au *blackout* journalistique qui eut lieu au cours des années soixante-dix. Le titre *Quando i media staccano*

---

<sup>316</sup> *Ibid.*, “Io Stato spesso è tenero con chi ha commesso reati e incapace di far rispettare le leggi che prevedono aiuti ai familiari delle vittime”.

<sup>317</sup> Bocca, G., *Noi terroristi...*, *Op. Cit.*, p. 55, “Nei primi tempi vivevamo dentro i bisogni della gente, eravamo una parte estremamente attiva, anche se piccola, dei movimenti sociali. Poi quanto più crescevamo militarmente tanto più vivevamo nei mass-media, nei titoloni dei giornali. A un certo punto abbiamo misurato la nostra iniziativa più dallo spazio dedicatoci dai media che dal consenso sociale. Senza che ce ne accorgessimo la società dello spettacolo ci usava come elementi dello spettacolo. Così noi, i nemici dello stato, i “terroristi”, siamo diventati gli attori prediletti dello stato.”

<sup>318</sup> Annexe 31, pp. 137-143, Entretien de Mario Scialoja, 7 juin 2004, in G. Mastromatteo, *Quando i media staccano la spina*, Prospettiva editrice, 2007, [www.tesionline.it](http://www.tesionline.it). Gilberto Mastromatteo est aujourd'hui journaliste pour *Il Corriere Adriatico*.

*la spina*, reprend la proposition du sociologue canadien Marshall McLuhan, qui, à la veille de l'enlèvement d'Aldo Moro, conseilla aux médias italiens de « débrancher la prise et il n'y aura plus de terrorisme ». Toutefois, le véritable *blackout* de l'information sur le terrorisme en Italie avait déjà été entrepris par les médias dès l'apparition des Brigades Rouges. Cet entretien a pour objectif de recueillir les commentaires d'un des premiers rares journalistes qui ont écrit sur le terrorisme rouge en privilégiant les entretiens directs aux militants et aux organisations, sans les condamner *a priori*, mais visant l'objectivité et l'information. Nous citerons ici une des réflexions de Mario Scialoja qui résume la position des journaux vis-à-vis des groupes armés d'extrême gauche.

Au cours des premières années je dois avouer que *L'Espresso* fut une voix solitaire. Nous étions presque les seuls à parler de terrorisme rouge. En fait, j'étais le seul à m'en occuper, parfois aidé d'un de mes collègues, le jeune Paolo Mieli. Les quotidiens ne proposaient absolument pas d'approfondissements et les revues concurrentes avaient une autre orientation. *Panorama* continua, pendant quelques années, à produire des enquêtes sur les « attentats noirs ». Après, cependant, je dois dire qu'eux aussi se consacrèrent au terrorisme rouge, mais dans une perspective très différente de la notre. Ils effectuaient des entretiens aux magistrats, aux enquêteurs, aux membres des institutions. Nous accordions plus d'importance au contexte social et nous pensions que les terroristes devaient parler, d'autant plus que nous étions convaincus que la médiocrité de leurs théories finirait par les condamner<sup>319</sup>.

Plus de trois décennies après la naissance des Brigades Rouges, deux décennies après leur extinction officielle, la presse conserve ce rôle ambigu. D'autant plus qu'au moment où les ex-brigadistes deviennent témoins et auteurs de livres, le traitement qui est fait de l'événement ne peut se contenter d'être littéraire. Les articles qui traitent des publications prennent une dimension qui dépasse la critique littéraire et entrent dans le champ du débat historique, politique, voire éthique. En effet, un versant des réactions journalistiques aux publications consiste en la vive critique. Leur contestation reflète les réactions de l'opinion publique qui désire voir les ex-brigadistes réduits au silence. Au lendemain de la publication

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, “Nei primi anni devo dire che *L'Espresso* fu una voce solitaria. Di terrorismo rosso ci occupavamo praticamente solo noi. Anzi me ne occupavo io, talvolta supportato dal più giovane collega Paolo Mieli. I quotidiani non proponevano affatto approfondimenti e anche i periodici concorrenti erano orientati altrove. “Panorama” continuò, per alcuni anni, a produrre inchieste sulle “stragi nere”. Poi, però, devo dire che anche loro si concentrarono sull'eversione rossa, seppure in maniera del tutto diversa dalla nostra. Loro intervistavano magistrati, inquirenti, membri delle istituzioni. Noi davamo più spazio al contesto sociale e pensavamo che a parlare dovessero essere gli stessi terroristi, anche perché eravamo convinti che la pochezza delle loro teorie avrebbe finito per condannarli”.

de *Compagna Luna*<sup>320</sup>, *Il Corriere del Ticino*<sup>321</sup> publie un article dans lequel le journaliste Lorenzo Squellati indique que ce livre semble « destiné à [provoquer] discussions et polémiques. Puisque malgré le temps qui passe, les Brigades Rouges semblent encore vivantes. Au moins dans l'âme de certains irréductibles<sup>322</sup> ». La mise en pratique de ce pressentiment ne tarde pas. En effet, quelques jours auparavant, le journaliste du *Corriere della Sera* Antonio Tabucchi publie un article qui critique durement l'ouvrage de Barbara Balzerani. Il convient de citer le passage qui fut rapporté et commenté par de nombreux quotidiens italiens dans les jours suivants, déchaînant une polémique de grande ampleur.

C'est un *fast-food* de manuel révolutionnaire où se donnent la main, à leur insu, un Lénine de propagande et un D'Annunzio de périphérie, une mystique militaire, réticences, allusions, stéréotypes, le langage des sentinelles du colonel Kadhafi et un *kitsch* qui rappelle les opuscules de Henver Hodja, les sentiments de Sanremo et les objets des sanctuaires où on pleure les madones. [...]. On ne demande pas à ceux qui vécurent de telles expériences (et surtout à ceux qui les firent vivre aux autres) que vingt ans après ils en parlent à la manière de Dostoïevski, ou peut-être seulement avec l'ombre d'un doute dialectique. Mais qui décide d'affronter un tel argument par l'écriture doit avoir le courage de descendre jusqu'au plus profond, jusqu'au « cœur des ténèbres ». S'il ne l'a pas, alors qu'il maintienne un silence bienséant, qui est une autre forme de courage<sup>323</sup>.

La dureté de la condamnation envers le livre de l'ex-brigadiste provoque de vifs débats auxquels participent les journalistes de nombreuses rédactions. Sur le même quotidien, le samedi suivant, la page des lettres de lecteurs inclut une brève réplique de Barbara Balzerani.

Cher professeur Antonio Tabucchi, votre critique passionnée du livre *Compagna Luna* m'honore et vous fait tort. Aujourd'hui je peux vous adresser une ébauche de réponse en tant qu'auteure d'une publication et non en tant que détenue à vie. C'est un honneur pour lequel je vous suis infiniment reconnaissante. Les années jusqu'alors passés dans l'enfermement de ma peine m'ont changé les traits et les sentiments. Même si je n'ai pas pu voyager, j'ai tout de même appris la distance. Vous, en

---

<sup>320</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

<sup>321</sup> Journal du canton de Ticino, en Suisse italienne.

<sup>322</sup> Squellati, L., « Irriducibile delle Brigate Rosse », *Il Corriere del Ticino*, 08.07.1998, «per questo libro paiono destinate a scatenarsi discussioni e polemiche. Perché malgrado il tempo trascorso, le Brigate Rosse sembrano ancora vive. Almeno nell'animo di alcuni irriducibili».

<sup>323</sup> Tabucchi, A., « Balzerani. Compagna Luna, fratello mitra », *Il Corriere della Sera*, 05.07.1998, p. 21, «E un *fast-food* di manualistica rivoluzionaria dove si danno la mano, a loro insaputa, un Lenin di propaganda ed un D'Annunzio di periferia, una mistica militare, reticenze, allusività, stereotipi, il linguaggio delle sentinelles del colonello Gheddafi ed un *kitsch* che ricorda i libretti di Henver Hoxha, i sentimenti di Sanremo e l'oggettistica dei santuari dove piangono le madonne. [...]. Non si chiede a chi visse tali esperienze (e che soprattutto le fece vivere agli altri) che vent'anni dopo ne parli da Dostoevskij, o magari solo con l'ombra d'un dialettico dubbio. Ma chi decide di affrontare un simile argomento attraverso la scrittura deve avere il coraggio di scendere sino al nodo più profondo, sino al «cuore di tenebra». Se non ce l'ha, mantenga un decoroso silenzio, che è un'altra forma di coraggio».

revanche, êtes resté enfermé dans une hostilité intacte, étendue à ceux qui ont bien voulu rendre compte de mon livre en lui donnant quelque signe d'accueil favorable. Votre sentiment fait tort à votre intelligence et déforme votre prose. Je vous l'écris en tant que lectrice, une lectrice qui a beaucoup de temps pour penser. J'espère que vous ne manquiez jamais de ce temps. Barbara Balzerani<sup>324</sup>.

D'un ton ironique mais posé, l'auteure défend son ouvrage, mettant en évidence le caractère subjectif de l'article de Tabucchi, qui traduit son hostilité *a priori* envers les Brigades Rouges et par conséquent envers elle. L'allusion à la critique de la part de Tabucchi envers certains de ses collègues journalistes dévoile l'autre face des critiques de *Compagna Luna*. En effet, la majorité des articles parus lors de la publication sont positifs. *La Repubblica*<sup>325</sup> le voit comme « un livre difficile, dure, parfois déplaisant, mais qui doit être lu ». Dans un article qui reprend la confrontation entre Balzerani et Tabucchi, Erri De Luca<sup>326</sup> insiste sur le plaisir qu'il eut à le lire, y repérant l'urgence d'écrire de l'auteure, le besoin d'échapper à l'enfermement, sans pour autant chercher à obtenir une quelconque faveur. Un reproche fréquent vise les pages consacrées au séquestre d'Aldo Moro. A ce propos, l'auteure est accusée de faire preuve de moins de sincérité par rapport au reste du témoignage. Elle ne fournit qu'une reconstruction déjà-vu des événements, sans révéler d'éléments inédits. Toutefois, maints journalistes insistent sur l'intérêt de cette lecture pour ceux qui désirent mieux connaître les motivations humaines et politiques de la génération protagoniste des « années de plomb ». La critique de *Il Quotidiano di Foggia*<sup>327</sup>, un journal local des Pouilles, précise la dichotomie des opinions qui entoure la publication du témoignage. L'auteur de l'article rend explicite le débat sous-jacent aux critiques. Le fait que Barbara Balzerani ait déclaré close la saison brigadiste justifie-t-il la publication d'un livre ? La réponse est double : non, pour ceux qui l'accusent de salir la mémoire des victimes, tout en profitant des droits d'auteur ; oui, pour ceux qui désirent connaître les parcours qui ont illustré une période récente mais répudiée par tous.

---

<sup>324</sup> *Il Corriere della Sera*, 11.07.1998, Section « Courrier des lecteurs ». « Caro professore Antonio Tabucchi, la sua appassionante recensione avversa al libro *Compagna Luna* fa onore a me e torto a lei. Oggi posso indirizzarle un centro di risposta come autrice di una pubblicazione e non solo come detenuta per sempre. E un onore del quale sono a lei serenamente grata. Gli anni finora trascorsi nella clausura della pena mi hanno cambiato i connotati e i sentimenti. Anche se non ho mai viaggiato ho potuto imparare lo stesso la distanza. Lei invece è rimasto fermo in un'ostilità intatta, estesa anche a chi ha voluto accorgersi del mio libro facendogli qualche cenno di buona accoglienza. Questo suo sentimento fa torto alla sua intelligenza e distorce la sua prosa. Glielo scrivo da lectrice, una che ha molto tempo per pensare. Spero che anche a lei non manchi mai questo tempo. Barbara Balzerani. ».

<sup>325</sup> Palombelli, B., *La Repubblica*, 13 juin 1998, « « un libro difficile, duro, a tratti anche sgradevole, ma che pure va letto assolutamente ».

<sup>326</sup> De Luca, E., « Il professore e la detenuta », *Il Manifesto*, 14.07.1998

<sup>327</sup> « Niente di nuovo sul caso Moro », *Il Quotidiano di Foggia*, 19.06.1998, p.7

Le témoignage de Prospero Gallinari suscite les mêmes débats lors de sa publication. Néanmoins, les critiques que nous sommes parvenus à collecter se montrent moins fervents à l'encontre de *Un contadino nelle metropoli*<sup>328</sup>. Il est nécessaire de préciser cependant que parmi ces critiques, deux furent rédigées par des journalistes déjà connus de notre recherche, Erri De Luca et Silvana Mazzocchi. Apparues dans l'analyse des sources, Silvana Mazzocchi est la rédactrice du récit de vie d'Adriana Faranda<sup>329</sup>, et Erri De Luca le conseiller et premier lecteur du manuscrit de Gallinari<sup>330</sup>. Quant au troisième article, il a été rédigé par Andrea Colombo, un journaliste de *Il Manifesto*, dont l'orientation politique a déjà été détaillée auparavant. Ainsi, nous analyserons les arguments de chacun, en tenant compte de leur implication personnelle dans l'étude des « années de plomb ».

Dans la critique où figurent les réflexions d'Erri De Luca, publiée dans *La Sicilia* le 29 avril 2006, le journaliste souligne la primordialité que De Luca accorde au caractère historique du témoignage, qui au-delà des informations sur le mouvement armé, couvre trente ans de l'histoire italienne, à travers une perspective inédite. Ainsi, dit-il,

Ce n'est peut-être pas l'interminable traînée de sang des victimes des Br, ce ne sont pas les coups, les humiliations, même les tortures subis par les terroristes [...] qui blessent le plus le lecteur. Plus amèrement, l'on se trouve surpris à lire comment les usines, les périphéries métropolitaines, les universités, les hôpitaux ont été pour les brigadistes comme 'la mer où nagent les poissons'<sup>331</sup>.

Le récit de Gallinari est donc salué pour ses indications sur le contexte national qui encadre l'apparition et le développement des Brigades Rouges. De plus, l'écriture de l'ex-brigadiste semble presque émouvoir les journalistes de par sa sincérité, et la fidélité à sa propre identité. Toutefois, malgré l'engagement de ces derniers, ils reconnaissent que le récit peut parfois déranger le lecteur, qui y découvre un homme fier, sans regrets ni excuses. Dans un article intitulé «La mémoire courte des années soixante-dix», Andrea Colombo conclut la critique du livre de Gallinari par une réflexion qui reflète sa position dans ce débat journalistique et social.

---

<sup>328</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*

<sup>329</sup> Mazzocchi, S., *Nell'anno della tigre,...., Op. Cit.*

<sup>330</sup> Gallinari, P., *Op. Cit.*, quatrième de couverture.

<sup>331</sup> De Luca, E., "Il consenso che circondava i brigatisti rossi", *La Sicilia*, 29.06.2006, p. 26, "Ma forse non è l'interminabile scia di sangue delle vittime delle Br, non sono le percosse, le umiliazioni, persino le torture subite dai terroristi [...] a ferire di più il lettore. Più amaramente sorprendente è leggere come la fabbrica, le periferie metropolitane, le università, gli ospedali siano stati per i brigatisti come 'il mare in cui i pesci nuotano'".

Certains s'indignent de cette prolifération sauvage de mémoires des ex-militants de la lutte armée, et invoquent un pénitent silence. Mais on ne comprend pas bien pourquoi le silence serait plus éthique que la parole, ni pourquoi l'oubli plus moral que le souvenir, qui, comme toujours, dit et explique plus que ce que celui qui raconte ne sache ou ne veuille. Au contraire, malgré la sévérité du jugement sur la période armée italienne, il est indubitable que les mémoires de ceux qui firent ce choix aide à comprendre une époque<sup>332</sup>.

Par ailleurs, dans une perspective plus globale, il est intéressant de constater que chaque publication de témoignage s'accompagne d'un retour sur l'ensemble des témoignages d'ex-brigadistes. Ainsi, les journalistes se chargent de replacer le récit de vie commenté dans l'ensemble de la production testimoniale sur la saison brigadiste. De nombreux articles percevant les témoignages comme un ensemble mémorial ont été publiés conséquemment à l'édition de certains récits de vie. Le plus intéressant est certainement celui de Silvia Dai Pra', « Lo sterminato romanzo degli anni Settanta<sup>333</sup> », cité dans le chapitre précédent. Elle passe en revue chaque témoignage de brigadiste, sous une perspective littéraire, mais aussi en s'interrogeant sur les capacités de ces témoignages à contribuer à la construction d'une mémoire collective de la période. Pour elle, des dizaines d'années après la fin de ce que certains ont appelé terrorisme, d'autres une guerre civile, les brigadistes ne sont pas parvenus à trouver une clé à travers laquelle se raconter. L'expérience se conclurait donc par un double échec de communication, entre les brigadistes et le peuple au nom duquel ils disaient lutter, et entre les ex-brigadistes devenus témoins et la société actuelle. D'après l'auteure, ces autobiographies relèvent en fait d'une chose qui se perçoit entre les lignes et que personne n'ose nommer : le désir de pouvoir.

Le parti pris de l'auteure est incontestable. Elle dénonce la tendance à témoigner de son expérience dans la lutte armée comme une tentative de réhabilitation personnelle et un attrait des gains. Néanmoins, l'article comporte des critiques intéressantes des récits de vie. Sans reproduire chacune d'entre elles, l'on peut tout de même reprendre les conclusions de Silvia Dai Pra', afin d'identifier les arguments utilisés. Elle précise que le seul récit qui parvienne réellement à raconter la lutte armée de l'intérieur est celui d'Enrico Fenzi, un récit qui parle plus de frustration que de révolution, et qui n'affronte pas les motivations de la lutte

---

<sup>332</sup> Annexe 32, pp. 144-145, Colombo, A., « La memoria corta degli anni Settanta », *Il Manifesto*, 14.06.2006, p. 13, « C'è chi si indigna per questa proliferazione selvaggia di memorialistica ex-armata, e invoca un penitente silenzio. Ma non si capisce bene perché il silenzio dovrebbe essere più etico della parola, e l'oblio più morale di un ricordo che, come sempre, dice e spiega più di quanto non sappia e forse non voglia chi racconta. Al contrario, per quanto severo possa essere il giudizio sulla vicenda armata italiana, è fuor di dubbio che le memorie di chi fece quella scelta aiuta a capire un'epoca ».

<sup>333</sup> Dai Pra', S., *Op. Cit.*

armée. L'optique de Fenzi serait cependant la seule qui réussisse à reconstruire un sens et une linéarité existentielle. Elle parle d'une histoire prosaïque, privée d'héroïsme, où l'ex-brigadiste se montre humain, justement parce qu'il ne cherche pas à tout prix à se montrer en tant que tel. Le roman de Fenzi parle de petits hommes, incapables de donner une autre forme à leur colère que celle du « saut » existentiel, pour en arriver à s'aliéner le peuple pour qui ils disent se battre, méritant le respect des forces de l'ordre, contents de mener cette guerre, et d'en tirer des avantages. Derrière les arguments avancés par Silvia Dai Pra', nous sommes toutefois contraints de souligner sa détermination à réduire les brigadistes à de jeunes inconscients, et non pas à émettre l'hypothèse de motivations politiques et sociales dans le choix de la lutte armée.

Certains journalistes engagés en faveur de la parole de témoignage des ex-brigadistes se montrent aussi critiques envers la publication des récits de vie. En effet, Andrea Colombo, que nous citons précédemment, offre un jugement réfléchi sur le phénomène éditorial d'ampleur qui concerne la saison de la lutte armée.

Que les ex-brigadistes le veuillent ou non, le résultat de cette offensive éditoriale finit par être une grossière falsification historique. Ce que fut une réalité marginale et tardive dans la révolte italienne des années '70 s'impose *a posteriori* comme l'essence plus intime de cette même révolte, l'inévitable fin vers laquelle elle tendait dès le début, sans alternatives possibles. Parfois, il semble que la seule division, dans la gauche révolutionnaire des années '70, ait été celle entre les dissociés et les irréductibles, et là encore l'hégémonie exercée par les ex-brigadistes sur la mémoire historique risque de réduire à la trahison une expérience complexe comme celle de la dissociation. C'est une simplification qui convient à tous. Mais elle a le tort d'inverser la réalité historique. Il suffirait de lire avec plus d'attention que d'indignation les mémoires des ex-brigadistes pour s'en rendre compte<sup>334</sup>.

Cette considération sur l'ensemble de la production testimoniale brigadiste, tout en suggérant la lecture attentive des écrits des témoins, soulève des doutes quant à la véracité des dires et à l'interprétation de la période qui ressort de la lecture. Le journaliste s'attarde notamment sur le degré de reproches et de critiques personnelles qui apparaissent dans les récits de vie. Il semble estimer que les témoins accordent une place trop importante aux

---

<sup>334</sup> Colombo, A., *Op. Cit.*, « Che gli ex br lo vogliono o meno, l'esito di questa offensiva editoriale finisce per essere una grossolana falsificazione storica. Quelle che fu una realtà marginale e tarda nella rivolta italiana dei '70 s'impone a posteriori come l'essenza più intima di quella stessa rivolta, lo sbocco inevitabile verso il quale tendeva sin dall'inizio, e senza possibili alternative. A volte sembra che la sola divisione, nella sinistra rivoluzionaria dei '70, sia stata quella tra dissociati e irriducibili, e anche lì l'egemonia esercitata dagli ex br sulla memoria storica rischia di ridurre a puro tradimento un'esperienza complessa come quella della dissociazione. E' una semplificazione che fa comodo a tutti. Pero ha il torto di rovesciare come un guanto la realtà storica. Basterebbe leggere con più attenzione che indignazione le memorie degli ex br per accorgersene ».

guerres internes aux Brigades Rouges, et aux condamnations mutuelles qui apparaissent dans les témoignages, à l'image d'Alberto Franceschini et Mario Moretti. La crainte se base sur les risques de faire une histoire (faussée) des années de plomb à partir de ces seuls témoignages, ou de prendre ces histoires de vie comme les fondements d'une réalité historique. Si nous avons fréquemment insisté sur le devoir de l'historien face à ces sources, il est cependant utile de rappeler que chaque lecteur n'applique pas la méthodologie de l'historien du temps présent. Par conséquent, les avertissements du journaliste d'*Il Manifesto* sont utiles, et visent à guider le public dans une lecture qu'il juge importante, à condition d'être bien faite.

La présente analyse de la réception des témoignages par les journalistes italiens permet de soulever la duplicité de la réflexion, et le difficile positionnement des journalistes. Entre refus d'écouter les paroles des témoins, et volonté d'entendre ce que les acteurs de la période désirent raconter, les journalistes, tout comme la société italienne, se divisent en deux camps. Il est temps d'étudier les réactions des hommes politiques et représentants de l'Etat face à l'apparition des ex-brigadistes dans les librairies.

#### *Les brigadistes et représentants de l'Etat : la question des témoignages.*

La confrontation entre les ex-brigadistes et les représentants de l'Etat commence parfois avant même la publication des récits de vie. Ceci est notamment le cas pour les ex-brigadistes qui témoignent pour la première fois auprès des « récolteurs de mémoire », sans passer par les confessions officielles dans le cadre de la dissociation, des procès ou des commissions d'enquête sur le terrorisme. Cette parole est crainte puisqu'elle échappe au contrôle des autorités et risque de nuire aux travaux judiciaires en cours. En outre, les autorités redoutent que le témoignage aille à l'encontre des versions officielles des événements des « années de plomb », motivés par le désir de ne pas réveiller une histoire que l'on préfère laisser derrière soi. Dans ce contexte, maints hommes politiques se prononcent contre la profusion testimoniale des ex-brigadistes, en invoquant le respect des victimes et l'éthique du silence citée auparavant. Plusieurs épisodes permettent d'observer la relation complexe entre les témoins et les hautes instances étatiques.

En premier lieu, il convient de faire appel aux journalistes Rossana Rossanda et Carla Mosca, qui, dans la préface de *Brigate rosse : una storia italiana*<sup>335</sup>, évoquent une liberté de parole contrôlée, ou tout au moins mise sous surveillance, dès lors que le témoignage peut

---

<sup>335</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*, pp. XVI-XVIII.



avoir une incidence sur les enquêtes en cours. L'arrestation de Germano Maccari, en octobre 1993, provoque un conflit entre l'Etat et les journalistes. En effet, celui-ci est accusé d'être le quatrième homme de Via Montalcini et l'auteur des coups de feu qui ont tué Aldo Moro. Or, lors des entretiens avec Mario Moretti, le témoin leur avait confié être le seul coupable pour cet acte. Le dessein des journalistes étaient de contribuer à l'enquête, en espérant aussi que cette vérité avouée par Moretti puisse contribuer à la remise de peine de Prospero Gallinari, accusé de la mort du prisonnier de Via Montalcini. Ainsi, Rossana Rossanda publie un article sur *Il Manifesto*, le 24 octobre, et le jour suivant, Carla Mosca parle de l'affaire sur le journal télévisuel de RAI 1, en émettant quelques fragments des enregistrements d'entretiens faits l'été de la même année. La réaction fut inattendue.

L'on suspendit à Moretti tout contact avec l'extérieur et le cours d'informatique qu'il avait organisé avec la région Lombardie, pour lequel il avait été félicité quelques jours auparavant par le ministre Conso et le cardinal Martini, fut remis en question. L'Italie semblait découvrir en ce jour qu'il avait été jugé et condamné pour l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro. Beaucoup crièrent au loup. Certains ajoutèrent qu'il était horrible de notre part de l'avoir écouté. Un quotidien national proposa notre condamnation, et la Procure de Rome demanda soudainement le séquestre des bandes<sup>336</sup>.

Suite à la confiscation des bandes où figurent les extraits du témoignage de Moretti, malgré les procédures engagés par le Conseil de l'ordre des journalistes, les paroles de Moretti sont utilisées lors du procès Moro IV. Allant à l'encontre de la volonté de l'accusé de ne pas témoigner, elles affirment que ce n'est que grâce au président de la Cour, Severino Santiapichi, que ces déclarations ne furent pas retenues. Durant toute l'année 1993, les journalistes ne parviennent pas à rencontrer à nouveau Moretti, suite à des décisions des instances carcérales et judiciaires. Lors des deux rencontres suivantes avec Moretti, au cours des premiers mois de l'année 1994, la méthode d'entretien change et dès que les données sont recueillies et mise en forme, les journalistes détruisent le matériel, par crainte d'une nouvelle intervention de la justice. Cet épisode met en évidence le difficile parcours qui mène à la publication du témoignage, mais aussi la situation complexe où se place le témoin qui refuse de collaborer avec la justice mais accepte de parler aux journalistes. Ses paroles sont dès lors attendues, et dans ce cas, contre son gré, utilisées par les institutions étatiques. Les

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. XVII, "A Moretti venne sospeso ogni contatto esterno e messo in causa il corso di informatica che aveva organizzato con la Regione Lombardia e per il quale era stato elogiato pochi giorni prima dal ministro Conso e dal cardinale Martini. L'Italia parve scoprire quel giorno che era stato giudicato e condannato per il sequestro e l'omicidio di Moro. Molti gridarono all'orrore. Alcuni aggiunsero che era orribile da parte nostra averlo ascoltato. Un quotidiano nazionale propose che venissimo incriminate, e la Procura di Roma chiese repentinamente il sequestro dei nastri".

journalistes mettent en avant leur étonnement face aux procédés judiciaires et soulignent la place ambiguë du journaliste qui tente de donner la parole aux ex-brigadistes.

Quelques années plus tard a lieu la commémoration du vingtième anniversaire de l'enlèvement d'Aldo Moro. De nombreuses manifestations sont organisées pour rendre hommage au feu secrétaire de la DC, victime des Brigades Rouges. A cette occasion, le président de la Chambre Luciano Violante, possible candidat à la présidence de la République pour les élections de mai 1999, assiste à une conférence universitaire. Il déclare alors aux étudiants présents que les brigadistes sont « des personnes qui devraient être condamnés à l'oubli, en revanche ils appartiennent désormais à la société du spectacle. C'est injuste qu'ils réapparaissent périodiquement. L'on ne peut pas écrire des livres juste parce que l'on a tué Aldo Moro<sup>337</sup> ». Parallèlement, Beppe Pisanu, chef du groupe Forza Italia et futur ministre de l'Intérieur du gouvernement Berlusconi, qui à l'époque de l'enlèvement de Moro était membre du secrétariat politique de Benigno Zaccagnini, observe que « aujourd'hui les assassins sont plus commémorés que les morts<sup>338</sup> ». Par commémorés, il faut comprendre présents dans l'imaginaire collectif, de par la légende qui entoure les brigadistes et leur appartenance à la société du spectacle.

Ces épisodes reflètent un désir partagé par de nombreux hommes politiques qui préfèrent voir les ex-brigadistes disparaître dans l'oubli et le silence. Dès la publication des témoignages, les représentants de l'Etat ont tendance à condamner la mise en scène des brigadistes dans les livres, comme le démontrent ces exemples. Toutefois, à l'image des bandes d'entretiens de Moretti utilisées pour le procès Moro IV, les livres/témoignages sont parfois utilisés dans les Commissions parlementaires d'enquête sur le terrorisme. Lors de la convocation d'Alberto Franceschini, les membres de la Commission construisent certaines de leurs demandes en fonction des déclarations faites par le co-fondateur des Brigades Rouges dans *Mara, Renato e io*<sup>339</sup>. En effet, le sénateur Mantica formule une demande sur l'armement des Brigades Rouges de la première heure, en insistant sur un fait décrit par Franceschini dans ce témoignage.

En se tenant à l'époque de 1969-1970, dans votre livre *Mara, Renato e io*, vous faites allusion à un certain Sergio, quarantaine, ex gappiste, qui vous a porté en 1970 dans une ferme/dépôt où il avait caché

---

<sup>337</sup> Galli, G., *Piombo rosso, la storia completa della lotta armata in Italia dal 1970 a oggi*, Baldini&Castoldi, Milan, 2004, pp. 304, "persone che andrebbero condannate alla dimenticanza, invece appartengono ormai alla società dello spettacolo. E sbagliato che si rimettano periodicamente in circolo. Non si possono scrivere libri solo perché si è ucciso Moro".

<sup>338</sup> *Corriere della Sera*, 19.10.1996, "Oggi gli assassini sono più commemorati dei morti"

<sup>339</sup> Franceschini, A., *Op. Cit.*

deux fusils mitraillettes STEN et divers chargeurs et munitions. Le dépôt, selon vous, était seulement à disposition de cette personne, j'entends un fait personnel, ou d'autres partisans y avaient accès ? Et après cet épisode avez-vous recouru à des réseaux de ce genre pour obtenir vos armes ?<sup>340</sup>

De même, lorsque la Commission interroge Adriana Faranda et Valerio Morucci, de nombreuses questions se fondent là aussi sur les dires des ex-compagnons dans leurs livres. Les témoignages sont utilisés par les membres de la Commission d'enquête, à la recherche d'indices et éclaircissements. Au cours de l'interrogatoire de Valerio Morucci<sup>341</sup>, le Sénateur Fragalà fait appel aux déclarations de Franceschini sur le nombre de personnes présentes dans Via Fani lors de l'enlèvement d'Aldo Moro, dans le but d'élucider l'énigme à laquelle contribue Morucci. En effet, après avoir déclaré que le commando était composé de neuf, puis de douze personnes, le témoignage de Franceschini indique qu'en réalité, ils étaient au nombre de quatorze<sup>342</sup>. La confrontation de divers témoignages est donc utile aux enquêteurs, qui de par cette analyse parviennent à relever les contradictions et les non-dits, déterminant ainsi les points à développer lors des interrogatoires. Par ailleurs, les membres de la Commission prennent le témoin Morucci à partie, en cherchant à obtenir un jugement personnel sur Moretti, sur son témoignage et sur les raisons qui l'empêchent de témoigner devant la Commission<sup>343</sup>. Ce procédé pourrait être qualifié d'inapproprié, dans le sens où Morucci et Moretti entretiennent depuis toujours une relation conflictuelle et ne sont liés d'aucune façon dans le présent. Néanmoins, ceci permet de relever le point de vue d'un ex-compagnon, et fournit aux enquêteurs une preuve de la volonté testimoniale de Morucci. En effet, ce dernier souligne son désaccord avec Moretti, qui a raconté son expérience dans un livre, et non devant la Commission. A ce propos, il estime que Moretti pourrait fournir des informations beaucoup plus précises sur les données que lui-même a indiquées à la Commission. De cette manière, les informations sur les Brigades Rouges jusqu'alors recueillies de façon officieuse acquerraient une valeur supérieure.

---

<sup>340</sup> "Commissione parlamentare d'inchiesta, ..., *Op. Cit.*, interrogatoire de Alberto Franceschini, 17 mars 1999, "Restando all'epoca del 1969-1970, nel suo libro "Mara, Renato e io" riferisce di un certo Sergio, quarantenne, ex gappista, che la portò nel 1970 in una cascina deposito dove aveva nascosto i due fucili mitragliatori STEN e diversi caricatori e munizioni. Il deposito, secondo lei, era soltanto nella disponibilità di questa persona, cioè un fatto personale, o vi accedevano anche altri ex partigiani? E dopo questo episodio avete mai fatto ricorso a canali di questo genere per le vostre armi?"

<sup>341</sup> "Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi", interrogatoire de Valerio Morucci, 18 juin 1997

<sup>342</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 61, demandes du Sénateur Calvi au témoin Morucci.

Dans l'interrogatoire d'Adriana Faranda<sup>344</sup>, les références aux livres de ses ex-compagnons sont moindres. Le Président de la Commission l'interroge tout de même sur l'ouvrage écrit par Silvana Mazzocchi, et qui retrace le parcours de vie de la jeune femme. A travers une demande explicite, le Président cherche à comprendre les méandres de la dissociation, longuement décrits dans le témoignage, en insistant sur la question d'un conditionnement des brigadistes.

Dans le livre de Mazzocchi votre parcours de dissociation progressive est précisément reconstruit, cette nécessité d'éclaircir toujours plus les faits. Avez-vous eu l'impression d'être guidée, conditionnée, d'être en somme poussée à donner une reconstruction qui soit utile, commode, et lorsque vous donniez quelques éléments de vérité, que ceux-ci pouvaient sembler malvenus, ou que vous ayez été induite à les supprimer ?<sup>345</sup>.

La Commission Parlementaire occupe un statut particulier, puisque celle-ci a pour dessein de fournir des réponses aux questions irrésolues par les nombreux procès et témoignages d'acteurs de la saison terroriste. Ainsi, dans une perspective objective, l'enquête remet en cause l'ensemble des facteurs, rôles et déclarations, afin de conclure par une analyse juste et pertinente au regard de tous. L'utilisation des témoignages publiés par les ex-brigadistes est importante, ces derniers étant considérés comme un apport historique considérable. Dans le cours de notre recherche, il a été question d'insister sur le danger d'une telle historisation. Toutefois, nous ne pouvons nier l'intérêt de leur utilisation dans le cadre d'une analyse sérieuse, qui prenne en compte l'ensemble des éléments.

Par ailleurs, nous nous devons de retenir les paroles du Juge Rosario Priore, lui aussi représentant de l'Etat. L'épilogue du second témoignage d'Alberto Franceschini, *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*<sup>346</sup>, est en effet rédigé par la main du juge, qui y souligne l'intérêt qu'il perçoit dans ce travail de mémoire de l'ex-brigadiste. Il insiste sur l'attention à porter à ces pages, qui contribuent au débat sur le passé récent et plus lointain de l'Italie, soulevant des interrogations sur le rôle de l'Etat qui doivent trouver une réponse. Il ajoute :

---

<sup>344</sup> "Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi", interrogatoire de Adriana Faranda, 11 février 1998.

<sup>345</sup> *Ibid.*, p.28, demande du Président de la Commission: "Nel libro della Mazzocchi viene ricostruito con una certa precisione il vostro percorso di progressiva dissociazione, questa necessità di fare sempre maggiore chiarezza. Avete mai avuto l'impressione di essere guidati, condizionati, di essere tutto sommato spinti a dare una ricostruzione che potesse tornare utile, comoda e che qualche verità che potevate dire potesse sembrare sgradita e che in qualche modo siate stati indotti a rimuoverla?"

<sup>346</sup> Fasanella, G., Franceschini, A., *Op. Cit.*

Ce livre déterre des documents précieux. Sur lesquels personne ne s'est donné la peine de faire des vérifications, dues et certainement fructueuses, tout au moins pour comprendre comment vont les choses en ce monde. Tous ont préféré les survoler et les laisser retomber dans le silence. A ce sujet, ce livre montre des dons de courage<sup>347</sup>.

C'est notamment au sujet des responsabilités de l'Etat que les partisans de l'écoute des ex-brigadistes s'expriment. En complément de cette déclaration du juge Priore, l'on pourrait citer le journaliste télévisuel Sandro Curzi, qui s'oppose vivement à ceux qui désirent faire taire les témoins de cette période obscure de l'histoire récente.

Je ne comprends pas bien pourquoi on a commencé à dire qu'il fallait condamner les ex-terroristes à l'oubli. Au contraire, nous devons parler avec eux, les écouter, parce que ce sont les seuls à pouvoir éclaircir les nombreux doutes qui restent. Tout n'est pas clair. Comment se sont comportés certains appareils de l'Etat pendant le séquestre Moro ? Ont-ils offert une quelconque couverture aux Brigades Rouges ? Nous ne le savons pas, et eux seuls peuvent dévoiler ces aspects. Pour cela il me semble que nous devrions plutôt les encourager à parler, à raconter le plus de détails possibles<sup>348</sup>.

A nouveau, cette analyse des réactions des membres des cercles politiques et judiciaires permet de souligner l'écart baillant qui divise la société italienne dans son rapport aux ex-brigadistes. Un dernier aspect de l'analyse concerne la présence des ex-brigadistes à la télévision, une transition d'intérêt avant le chapitre final, qui est consacré à la production culturelle liée aux Brigades Rouges.

### *Les apparitions télévisuelles : un pas de trop des ex-brigadistes ?*

La démarche analytique jusqu'à présent utilisée a permis d'aborder la question de la réaction des hommes politiques et représentant de l'Etat face aux publications elles-mêmes. Or, il est intéressant d'observer que ces déclarations véhémentes contre la présence des ex-militants dans les librairies se complète d'une opposition de majeure ampleur contre leurs

---

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 206 "Di quegli incontri questo libro disseppe liscie documenti preziosi. Sui quali nessuno mai s'è preso la briga di compiere accertamenti, dovuti e di certo fruttiferi, quanto meno per comprendere come vanno le cose in quel mondo. Tutti hanno preferito sorvolare e che calasse il silenzio. Anche al riguardo questo libro mostra doti di coraggio."

<sup>348</sup> Galli, G., *Op. Cit.*, p. 305, "Non capisco bene perché se ne sia uscito con questa bella trovata che bisogna condannare gli ex terroristi all'oblio. Dobbiamo parlarci, invece, ascoltarli, perché soltanto loro ci possono chiarire i molti dubbi che ancora rimangono. Non tutto è chiaro. Come si sono comportati certi apparati dello Stato durante il sequestro Moro? Hanno in qualche modo offerto una copertura alle BR? Non lo sappiamo, e soltanto loro possono fare luce su questi aspetti. Perciò mi sembra che dobbiamo piuttosto incoraggiarli a parlare, a raccontare più particolari possibili."

apparitions télévisuelles. Il ressort des Commissions parlementaires une incompréhension des enquêteurs face à l'acceptation des ex-brigadistes de témoigner dans des programmes du petit écran, alors qu'ils ont refusé de se présenter à cette même Commission. Plus que par le témoignage, les ex-militants qui apparaissent à la télévision s'exposent à la société. A cet égard, le reproche d'être des acteurs de la société du spectacle se justifie. Cette réaction est visible notamment dans la retranscription de l'interrogatoire d'Adriana Faranda, déjà citée à plusieurs reprises. Au moment où les membres de la Commission demandent des précisions sur le refus de témoigner de ses ex-compagnons, ils citent une transmission télévisuelle diffusée la nuit précédente. En effet, lorsque la jeune femme évoque leurs silences, le Président de la Commission souligne ironiquement que malgré cela, « ils passent à la télévision » pour parler de sentiments, et non seulement de politique comme l'ex-brigadiste l'avait déclaré. Plus loin, lors de l'énième reconstruction de l'enlèvement et de l'assassinat d'Aldo Moro, le Président nourrit ses demandes de déclarations faites par Anna Laura Bragheti dans ce même programme. L'on apprend dès lors qu'il s'agit d'une transmission de Sergio Zavoli, nous permettant d'identifier le programme en question. *La notte della Repubblica* est un documentaire tourné en 1990, diffusé par épisodes sur la télévision publique italienne. Le journaliste/réalisateur y interroge de nombreux ex-terroristes, dont Anna Laura Bragheti, Alberto Franceschini, Mario Moretti, etc., afin d'établir une reconstruction des « années de plomb », avec un accent particulier mis sur l'affaire Moro. Ce documentaire, salué par les critiques, fut cependant mal accueilli par les personnes chargées d'élucider les « mystères de l'Italie », mis en difficulté par l'absence de certains témoignages d'ex-brigadistes.

Dans un article de *La Repubblica*, le professeur Edoardo Novelli, docteur en communication politique à l'Université de Rome III, commente les déclarations du Président de la République Giorgio Napolitano sur ce même quotidien quelques jours auparavant. Le Président y avait en effet fait part de sa position relative au débat en cours autour de l'interview télévisuelle à Alberto Franceschini, diffusée la semaine précédente. Cet interview montrait Franceschini dans Via Fani, lieu de l'enlèvement du Président de la Démocratie Chrétienne le 16 mars 1978. Dans une lettre adressée au journaliste Corrado Augias, le Président de la République priait les ex-brigadistes d'adopter « des comportements publics aspirants à la plus grande discrétion et mesure<sup>349</sup> ». L'interview au professeur Novelli qui complète cet article est de grand intérêt. Il y évoque le devoir de filtration et de médiation du

---

<sup>349</sup> Annexe 33, pp. 146-147, Fusani, C., "Gli ex brigatisti in televisione. Solo testimoni, mai protagonisti", *La Repubblica*, 13.03.2007, "comportamenti pubblici ispirati alla massima discrezione e misura".

journaliste. Il cite le documentaire de Sergio Zavoli que nous mentionnions, en insistant sur l'extraordinaire travail de Zavoli, où épisode après épisode, les ex-militants de la lutte armée, rouges et noirs, réfléchissaient sur leur passé, sur qui ils avaient été et pourquoi. L'atout majeur de ces transmissions aurait été le respect des rôles, la différenciation entre le bien et le mal, de par la filtration effectuée par le réalisateur. Or, dans le cas de cette interview, ce filtre est absent. L'ex-brigadiste devient à la fois protagoniste et journaliste d'opinion. Le professeur en sciences de la communication souligne la valeur des témoignages des ex-brigadistes en tant que source des journalistes et des historiens. Toutefois, suggère-t-il, il est essentiel dans le milieu des médias de réaliser que pour chaque terroriste qui parle, une famille qui a souffert se souvient, et souffre à nouveau. C'est pourquoi le risque de cet engouement médiatique pour les ex-brigadistes soulève à nouveau la question de la valeur des acteurs. « Malheureusement, dit-il, les familles et leur douleur 'valent' moins qu'un ex-terroriste qui a été un témoin direct de cette saison<sup>350</sup> ».

C'est donc un sentiment d'inégalité et d'injustice qu'évoquent les analystes des ex-brigadistes en tant qu'acteurs de la société du spectacle. Cette réflexion nous a permis de mettre en évidence la dichotomie des opinions au sein de la société italienne, à toutes les échelles. Les reproches ou les soutiens de chaque groupe cité, civils, journalistes, et hommes politiques, se fondent sur les mêmes arguments. La nécessité d'écouter les témoignages des ex-brigadistes s'oppose au devoir de silence que certains estiment plus approprié. Il faut toutefois reconnaître que le phénomène brigadiste suscite incontestablement de vives réactions, qu'elles soient positives ou négatives. Dès lors, l'idée d'une attente sociale est justifiée, en ce sens où les Italiens désirent comprendre, nonobstant la douleur que peut provoquer les moyens utilisés pour faire comprendre. L'étude du succès des témoignages publiés et des critiques faites par les journalistes soulève une question. Si les témoignages des ex-brigadistes ont eu autant d'importance dans les médias de masse, n'ont-ils pas inspiré d'autres productions culturelles ?

---

<sup>350</sup> *Ibid.*, "E purtroppo, i familiari e il loro dolore "valgono" meno rispetto a un ex che è stato testimone diretto di quella stagione".

Aux origines d'une production  
culturelle/intellectuelle.

*Les intellectuels et la saison de la lutte armée : une réflexion timide.*

« En France et en Allemagne, des personnages comme Jean-Paul Sartre et Heinrich Böll ont fait entendre leur voix dans le débat autour de la lutte armée. Les intellectuels italiens, en revanche, mis à part l'isolé Leonardo Sciascia, se sont tus<sup>351</sup> ». Cette remarque de Mario Scialoja ouvre la voie à l'analyse des réflexions d'intellectuels italiens sur le phénomène de la lutte armée. En réponse à l'argument présenté par le journaliste de *L'Espresso*, Renato Curcio donne les raisons du silence des intellectuels italiens, selon lui basée sur l'héritage imparfait de la société italienne. Il suggère en effet que ce silence est la conséquence de l'absence d'une révolution bourgeoise dans l'histoire de l'Italie. La société aurait ainsi été condamnée à s'en tenir à une culture marquée par Machiavel, qui élimine toute possibilité de pensée divergente. Curcio cite alors l'exemple français : au début des années 1970, lorsque le gouvernement déclare hors la loi le groupe de la Gauche Prolétaire, de nombreux intellectuels, dont Jean-Paul Sartre, descendirent dans la rue pour distribuer *La cause du peuple*, le journal banni. Leur motivation était la suivante : « si vous voulez suffoquer chaque voix, chaque utopie, qui entend exprimer des modèles sociaux différents, vous devrez nous arrêter aussi ». En revanche, lors des premières manifestations de mouvements de lutte armée en Italie, les intellectuels, d'après Curcio, n'ont pas su intervenir de manière autonome, respectant la pensée des secrétaires de partis. Une des seules figures qui tente de se démarquer est Leonardo Sciascia. Curcio rappelle qu'au moment de l'enlèvement de Mario Sossi, l'intellectuel provoqua un scandale, en déclarant qu'il convenait d'avoir l'honnêteté intellectuelle et l'indépendance politique de reconnaître aux Brigades Rouges une justesse de fond dans l'interprétation des données léninistes<sup>352</sup>. L'écrivain sicilien fut isolé par le Parti Communiste Italien, dont la conduite de l'époque n'acceptait aucune possibilité de voir les Brigades Rouges en tant qu'héritiers du PCI. Leonardo Sciascia

---

<sup>351</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*, p. 213, "In Francia e in Germania personaggi come Jean-Paul Sartre e Heinrich Böll hanno fatto sentire la loro voce nel dibattito attorno alla lotta armata. Gli intellettuali italiani invece, a parte l'isolato Leonardo Sciascia, hanno taciuto".

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 214, "egli fece scandalo dichiarando che occorreva avere l'onestà intellettuale e l'indipendenza politica di riconoscere alle Bru na correttezza di fondo nell'interpretazione dei dettati leninisti".



dérangea donc pour ses tentatives d'analyser les Brigades Rouges comme un produit des mutations sociales. Son travail sur l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro, rédigé 'à chaud' en 1978, lui valut une impopularité considérable dans le monde politique italien. A partir de la lecture des lettres d'Aldo Moro, alors répudiés de tous, Sciascia parvint à reconstruire une toile de pensées, de corrélations et de faits, qui reste le travail le plus important pour appréhender cet épisode de l'histoire italienne<sup>353</sup>.

Une seconde voix qui tente de percer le silence des intellectuels au sujet de la lutte armée, est celle de Rossana Rossanda. En effet, le témoin Curcio insiste sur l'importance de ses interventions dans *Il Manifesto* qui s'attardent sur les problèmes soulevés par les Brigades Rouges<sup>354</sup>. De cette façon, Curcio évoque les visites qu'elle lui fait alors qu'il est en prison, dans le but de comprendre et de lancer un débat, documenté et réfléchi, autour de la saison brigadiste. A son tour, Rossana Rossanda n'aurait pas obtenu l'attention méritée. Toutefois, quelques décennies plus tard, lors de la publication des témoignages d'ex-brigadistes, la journaliste occupe une place importante dans la réflexion sur les « années de plomb », considérant ces livres comme une source fondamentale. Au-delà de sa participation au témoignage de Mario Moretti<sup>355</sup>, elle participe activement à une réflexion postérieure aux publications. A ce propos, un article de *Il Manifesto*<sup>356</sup> fournit un compte rendu d'intérêt d'un débat sur la place des témoignages dans l'histoire des Brigades Rouges, organisée par la « librairie internationale Il Manifesto », à Rome, en juin 1998. La réunion d'Adriana Buffardi, de Lidia Campagnano, de Rossana Rossanda et de Paolo Virno a pour dessein une réflexion commune sur l'ouvrage de Barbara Balzerani, *Compagna Luna*<sup>357</sup>. Nonobstant l'engagement politique des individus réunis, l'organisation de cette table ronde a le mérite de favoriser un débat, là aussi documenté et réfléchi, sur le témoignage de l'ex-brigadiste, sans tomber ni dans la condamnation, ni dans l'éloge. Ceci n'est qu'un exemple de l'implication de la journaliste dans l'étude et le débat sur les « années de plomb », où elle privilégie une focalisation interne.

L'implication des historiens dans la réflexion sur la saison terroriste italienne est, comme nous l'avons déjà évoqué, très restreinte. Les disciplines mobilisées sont la sociologie, les sciences politiques, voire la critique littéraire. Pour ce qui est de la réflexion sur les publications qui nous intéresse dans cette recherche, les sociologues en furent les pionniers,

---

<sup>353</sup> Voir Sciascia, L., *L'affaire Moro*, Adelphi, Milan, 1994 (réed.)

<sup>354</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*, p. 215

<sup>355</sup> Moretti, M., *Op. Cit.*

<sup>356</sup> Vantaggiato, I., « Una ragazza armata, dialogo a due voci sulla clandestinità », *Il Manifesto*, 13.06.1998, p.23

<sup>357</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*

puisque'ils ont ouvert la voie à l'étude de la période historique à travers le prisme des individualités brigadistes. Les études sur la lutte armée, la violence politique, l'influence des origines sociales et culturelles des militants ont permis de placer les brigadistes au centre d'une étude qui ne vise pas à faire l'histoire des Brigades Rouges, mais à mieux appréhender les articulations des parcours de vie. En Italie, les noms primordiaux sont Donatella Della Porta et Raimondo Catanzaro. En France, Isabelle Sommier a largement contribué à cette réflexion<sup>358</sup>. En nous concentrant sur les études transalpines, nous constatons la prédominance d'ouvrages sur la violence politique, et sur l'idéologie des mouvements extraparlimentaires chez Catanzaro<sup>359</sup>. Donatella Della Porta en revanche se consacre au terrorisme d'extrême gauche<sup>360</sup>. A ce propos, il faut noter que les ouvrages de ces auteurs figurant dans la bibliographie ont tous été édités par la maison d'édition IL MULINO, selon la politique éditoriale précisée précédemment. Un apport considérable à notre réflexion sur les témoignages est contenu dans le recueil de témoignages dirigé par Raimondo Catanzaro, *Storie di lotta armata*<sup>361</sup>. Le sociologue contribue à la production testimoniale des acteurs de la saison terroriste à travers ce recueil où figurent les témoignages de terroristes d'extrême gauche. Les entretiens, effectués par des sociologues ou des historiens, confèrent au travail une valeur plus scientifique que les entretiens effectués par les journalistes. Les questionnaires sont identiques pour tous les témoins, facilitant ainsi l'étude des textes dans leur ensemble. Conçu dans un dessein sociologique, ce facteur permet de tirer des conclusions sur les conditionnements de natures sociale, politique, géographique et générationnelle. Le chapitre précédent se place en quelque sorte dans cette lignée.

Il faut aussi insister sur le rôle de quelques politologues, dont Giorgio Galli. Dans l'interrogatoire d'Alberto Franceschini devant la Commission parlementaire déjà citée<sup>362</sup>, l'ex-brigadiste souligne l'importance des travaux de celui-ci. Il évoque explicitement le texte intitulé *Storia del partito armato*<sup>363</sup>, sur lequel il appuie une démonstration au sujet du tournant de la période brigadiste : la question de l'attaque au cœur de l'Etat. Par ailleurs, les journalistes intègrent la catégorie d'intellectuels, dans le sens où la réflexion développée a

---

<sup>358</sup> Sommier, I., *La violence politique et son deuil...*, *Op. Cit.* ; Sommier, I., *Le terrorisme*, Flammarion, coll. Dominos, 2000

<sup>359</sup> Voir Catanzaro, R., *Ideologie, ...*, *Op. Cit.*; Catanzaro, R., *La politica della violenza*, Il Mulino, Bologne, 1990.

<sup>360</sup> Della Porta, D., *Il terrorismo di sinistra*, *Op. Cit.*; Della Porta, D., e Pasquino, G., *Terrorismo e violenza politica*, *Op. Cit.*

<sup>361</sup> Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Op. Cit.*

<sup>362</sup> "Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi", interrogatoire de Alberto Franceschini, 17 mars 1999, p. 46

<sup>363</sup> Voir Galli, G., *Storia del partito armato*, Rizzoli, Milan, 1986

*posteriori* par ces derniers contribue largement à produire une analyse complète des Brigades Rouges, et pas seulement un panorama théorique. Des noms déjà cités dominent ce cercle : Mario Scialoja, Giovanni Fasanella, Rossana Rossanda, Erri De Luca, etc. Leur attrait particulier à l'histoire des « années de plomb » a pour conséquence une production quantifiable, sous forme d'articles notamment. Ils participent de cette façon à l'étude du phénomène, rebondissant sans cesse sur les éléments fournis par les institutions et par les ex-brigadistes. A ce sujet, Giorgio Bocca, un journaliste réputé, publie en 1985 *Noi terroristi*<sup>364</sup> un ouvrage de reconstruction de douze années de lutte armée, qui est enrichi par les nombreux témoignages de brigadistes qu'il a pu recueillir. Il conclut le livre par une expression de son engagement en faveur du devoir d'écoute des acteurs de la période.

Qui a une conscience historique des erreurs et des responsabilités de la gauche italienne et du mauvais gouvernement de la droite sent le devoir d'être, je ne dirais pas pour le pardon indiscriminé, mais pour une cicatrisation de la blessure. Les guérilleros avec qui j'ai parlé pendant les six mois de la recherche sont des hommes, pas des monstres. Leurs erreurs sont dans nos erreurs, leurs illusions dans les illusions de notre culture, de notre messianisme. Il y a eu des morts et des blessés des deux côtés, mais seul qui a connu les prisons spéciales peut penser que la punition ne soit pas encore suffisante<sup>365</sup>.

L'impact des journalistes dans ce secteur de la recherche concerne avant tout la décision de prêter attention aux dires des témoins. Sans passer par cette étape, il est en effet impossible d'envisager une étude comme la notre. Les intellectuels ont donc ouvert la voie à une analyse originale et complète des « années de plomb », en ce sens où celle-ci prend en compte tous les facteurs de la période, posant les bases d'une histoire globalisante. Depuis peu, certains historiens s'inscrivent dans la lignée de ces réflexions. La participation de plusieurs historiens aux entretiens effectués dans le cadre de la recherche sociologique de Raimondo Catanzaro est significative. Luisa Passerini et Giuseppe de Lutiis ont en effet contribué à cet ouvrage, en tant que spécialistes respectivement de l'histoire orale et de la mémoire, et de l'histoire du terrorisme et de la subversion. Plus récemment, Enrica Capussotti, une ancienne élève de Luisa Passerini, s'est interrogée sur la question de la mémoire des « années de plomb », notamment à travers les productions culturelles qui

---

<sup>364</sup> Bocca, G., *Noi terroristi*, *Op. Cit.*

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 287, "Chi ha coscienza storica degli errori e delle responsabilità della sinistra italiana e del malgoverno della destra sente il dovere di essere, non dico per il perdono indiscriminato, ma per una rimarginazione della ferita. I guerriglieri con cui ho parlato sei mesi della ricerca sono uomini, non mostri. I loro errori stanno nei nostri errori, le loro illusioni nelle illusioni della nostra cultura, del nostro messianesimo. Ci sono stati morti e feriti da entrambe le parti, ma solo chi non conosce le carceri speciali può pensare che la punizione non sia ancora sufficiente".

s'inspirent de cette période et du mouvement armé les Brigades Rouges. Dans un article publié dans la revue *Genesis*<sup>366</sup>, la jeune professeure d'histoire contemporaine de l'Université de Sienna s'intéresse justement au rapport entre histoire et mémoire des années soixante-dix, prenant appui sur les productions littéraires et cinématographiques relatives à cette période. Ces thèmes donnent un aperçu des nouvelles tendances historiographiques dans l'étude des années soixante/soixante-dix, une recherche pluridisciplinaire afin de ne pas se limiter à une reproduction linéaire des faits, mais de comprendre les articulations complexes de cette époque.

*Les témoignages des ex-brigadistes, à l'origine d'une production testimoniale plus vaste.*

S'il est souvent reproché aux ex-brigadistes de se poser en tant que témoins de la période dont ils furent les acteurs, il est cependant essentiel de voir que leur production testimoniale est à l'origine d'un courant narratif important. Celui-ci englobe à la fois les témoignages publiés par les victimes du terrorisme et celles d'autres acteurs des « années de plomb », qu'ils aient appartenu aux mouvements de lutte armée de droite ou de gauche, ou au cercle institutionnel. Le témoignage de ces acteurs ou victimes peut s'exprimer à travers divers moyens, dont le témoignage écrit n'est qu'une partie restreinte. Toutefois, dans un souci de clarté, les productions culturelles inspirées par les « années de plomb » et plus particulièrement par les témoignages des ex-brigadistes seront analysées dans une même sous-partie. Dès lors, il s'agit ici d'analyser l'éventuelle influence du courant testimonial brigadiste chez les individus qui témoignent par la suite de leur expérience. Faut-il rappeler l'importance de ces témoignages et leurs implications sur le plan personnel du témoin ? L'analyse effectuée dans les premiers chapitres de ce travail a permis de mettre en évidence les incidences de « l'ère du témoin », ainsi que son sens pour les témoins eux-mêmes. Nous pouvons préciser que les témoignages en question sont écrits en réaction à, ou dans la lignée des romans de vie des témoins brigadistes.

La production est assez conséquente. Une tentative de bibliographie fut tentée par Sandro De Riccardis en mars 2005<sup>367</sup>, mais celle-ci se consacre uniquement à « la lutte armée racontée par ses protagonistes », faisant donc l'impasse sur les témoignages relevant de sujets extérieurs à cette catégorie. Toutefois, son article offre un aperçu de la profusion des ex-

---

<sup>366</sup> Capussotti, E., Betta, E., « Il buono, il brutto, il cattivo »: l'epica dei movimenti tra storia e memoria», *Genesis*, III/1, 2004, pp. 113-124

<sup>367</sup> De Riccardis, S., « La lotta armata raccontata dai suoi protagonisti », *La Repubblica*, 16 mars 2005.

terroristes, y compris les témoins de nos sources. A son tour, le journaliste précise que la saison de la lutte armée implique militants de gauche et de droite radicaux, hommes politiques, anonymes et personnalités connues. A travers ce court article, il est possible de dresser un panorama des témoins de la lutte armée rouge et noire. Ainsi apprend-on que, à droite, l'ex-terroriste la plus productive est Francesca Mambro, condamnée à vie pour l'attentat à la gare de Bologne le 2 août 1980. Les origines de son parcours testimonial semblent se trouver dans la rencontre avec Anna Laura Bragheti, qu'elle côtoie en prison. En effet, les deux jeunes femmes s'unissent dès 1994 pour écrire à quatre mains *Nel cerchio della prigionia*<sup>368</sup>, avant de procéder seule à la rédaction de *Il bacio sul muro*<sup>369</sup>, une histoire des femmes rencontrées en prison. Dans les deux cas, il est possible de constater que les écrits se consacrent de préférence à la période postérieure au militantisme, à la prison et aux rencontres humaines qu'elle y fait. Au sein de l'extrême gauche, Sandro De Riccardis assimile à Renato Curcio d'autres leaders de la lutte armée qui trouvent dans la littérature une nouvelle raison d'engagement. Dans cette idée, l'idéologue de Potere Operaio, Toni Negri est l'auteur d'une production conséquente. Celle-ci comprend un témoignage sur son expérience après la fin du mouvement armé PO, *Exil*<sup>370</sup>, publié en 1998 en langue française, ainsi que de nombreuses contributions à des ouvrages de philosophie politique, et des essais d'engagement alter mondialiste. Quant à Adriano Sofri, le leader de Lotta Continua, il procède à la rédaction d'une série d'essais et de romans, consacrés surtout à des réflexions politiques et à son expérience dans la lutte armée, en prison, etc<sup>371</sup>. Ce dernier est par ailleurs le sujet d'un ouvrage de l'historien Carlo Ginzburg<sup>372</sup>, qui lors du procès Sofri intervient contre la tendance judiciaire à faire l'histoire directement à partir des témoignages.

Une partie de cette production testimoniale est écrite par les victimes du terrorisme ou leurs familles. Dans le cas des victimes des Brigades Rouges, des individus enlevés par les brigadistes puis relâchés, et des membres de la famille des victimes racontent leur perception des faits. Le témoignage le plus distribué est celui de Sabina Rossa, la fille du syndicaliste Guido Rossa, tué par les Brigades Rouges en représailles à la dénonciation de Berardi, un ouvrier qui distribuait des tracts dans l'usine où tous deux travaillaient<sup>373</sup>. Jeune lors des faits,

<sup>368</sup> Mambro, F., Bragheti, A.L., *Nel cerchio della prigionia*, Sperling&Kupfer, 1995

<sup>369</sup> Mambro, F., *Il bacio sul muro*, Sperling paperback, 2000

<sup>370</sup> Negri, T., *Exil*, Mille et une nuits, Paris, 1998

<sup>371</sup> Sofri, A., *Memoria*, Sellerio, 1990 ; Sofri, A., *La prigionia degli altri*, Sellerio, 1993; Sofri, A., *Il nodo e il chiodo: libro per la mano sinistra*, Sellerio, 1995; Sofri, A., *Passato remoto: note a una sentenza che vuole essere definitiva*, Stampa alternativa, 1997.

<sup>372</sup> Ginzburg, C., *Le juge et l'historien, considérations en marge du procès Sofri*, Verdier, Paris, 1997 (trad. française)

<sup>373</sup> Rossa, S., *Guido Rossa, mio padre*, Biblioteca Universale Rizzoli, 2006

la fille de Guido Rossa cherche à comprendre pourquoi. A travers un récit fortement marqué par les sentiments, l’auteure redonne une place aux victimes et à leurs familles, au moment où l’attention se focalise davantage sur les terroristes. En outre, au moment de la réédition de *Il prigioniero*<sup>374</sup> d’Anna Laura Braghetti et de la sortie du film BUONGIORNO, NOTTE, paraît un livre de la fille d’Aldo Moro, Agnese. *Un uomo così* est un court recueil de notes, où la fille du Secrétaire de la Démocratie Chrétienne assassiné retrace l’homme Moro dans les moments quotidiens et domestiques. Avec émotion, la jeune femme raconte ses souvenirs d’enfance, et présente son père à travers le regard affectueux d’une fille. Le livre se termine par trois lettres écrites par Aldo Moro pendant son séquestre. Retrouvées dix ans après la mort de ce dernier, elles s’adressent à son petit fils Luca, à elle-même et à son épouse. La journaliste Benedetta Centovalli commente cet ouvrage pour la revue *Stilos*. L’article précise l’intérêt de ce témoignage, dénué de tout sens dramatique ou commercial. Elle indique qu’Agnese Moro dépasse le travail de Marco Bellocchio, que nous analyserons par la suite, en ôtant toute superficialité dans le style comme dans la narration. Dès lors, le récit plonge le lecteur à cœur ouvert dans « la respiration élémentaire de l’exister, de la grammaire partagée des affections primaires, celles qui ne peuvent être sapées et qui n’appartiennent pas aux saisons<sup>375</sup> ». La volonté de la fille d’Aldo Moro est surtout de replacer son père en tant qu’homme, à l’encontre des écrits proliférants où celui-ci apparaît comme un symbole, une fonction, un martyr. Ce dérivé de journal intime n’apporte certes aucune information sur la saison brigadiste, ni sur le séquestre de Moro. Toutefois, son intérêt est grand de par le visage humain qu’elle confère à Moro, nous permettant un instant de percevoir cet épisode de l’histoire des Brigades Rouges à travers une autre optique. Ecrit à la fois par besoin personnel et en réaction à la profusion testimoniale, ce livre est une précieuse contribution à la mémoire d’Aldo Moro, ainsi qu’à celle de cet épisode de la saison brigadiste.

Enfin, nonobstant le silence recommandé par les représentants de l’Etat, certains d’entre eux, victimes d’un attentat des Brigades Rouges ou témoins privilégiés de l’époque, témoignent de leur vision de ces années. Un livre/témoignage publié récemment, en 2006 pour être exact, au même moment que le témoignage de Prospero Gallinari, attire l’attention des journalistes. *Poliziotto senza fucile*<sup>376</sup> d’Achille Serra est le récit d’une vision de quarante ans d’histoire italienne, où une place centrale est accordée aux « années de plomb ». L’actuel

---

<sup>374</sup> Braghetti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*

<sup>375</sup> Centovalli, B., “Buongiorno, notte”, *Stilos*, 14.10.2003, p. VI, “fino al cuore nudo del respiro elementare dell’esistere, della grammatica condivisa degli affetti primari, quelli che non si possono scalfire e che non appartengono alle stagioni”.

<sup>376</sup> Serra, Achille, *Poliziotto senza fucile*, Bompiani, 2006

préfet de Rome, chef de la brigade mobile à Milan pendant l' « automne chaud », dévoile la manière dont il a pu vivre la saison terroriste. Ce témoignage, issu du courant opposé des Brigades Rouges, est salué par *Il Giornale*, un journal politiquement engagé à droite. Pier Mario Fasanotti, le journaliste auteur de la critique du livre<sup>377</sup>, souligne le réconfort ressenti à la lecture de ce témoignage. Il justifie cela non seulement par le fait l'on « apprenne enfin la vérité », mais parce que Achille Serra a le courage de décrire les émotions ressenties face au chaos que fut la société, la politique et la subversion des années soixante-dix. Le policier offre donc une perception totalement différente des mouvements étudiants de la fin des années soixante. Serra commente aussi la mort du Commissaire Calabresi, son ami, assassiné (selon l'enquête par des militants de Prima Linea) pour sa prétendue implication dans la mort de l'anarchiste Pinelli, arrêté pour les faits de Piazza Fontana. Il souligne son incompréhension face aux groupes extraparlimentaires, pour qui les policiers n'étaient que des esclaves de l'Etat fasciste. L'on peut certes douter de l'objectivité du quotidien *Il Giornale*, tout comme nous l'avons fait dans le cas de *Il Manifesto* avec les témoignages des ex-brigadistes. Toutefois, il est vrai que ce livre apporte un point de vue différent mais complémentaire à l'étude des « années de plomb ». Il n'est pas de notre ressort de déterminer qui, des uns ou des autres, dit la Vérité. Néanmoins, les témoignages de tous les acteurs se montrent d'une grande utilité dans l'appréhension de ce que Fasanotti appelle « la période plus obscure, confuse et violente de [l'] histoire récente ».

*Les témoignages à l'origine d'une production culturelle : les brigadistes mis en scène.*

Dans le cadre de l'analyse de l'attente sociale qui entoure la question des témoignages des « années de plomb », il convient enfin de nous intéresser au lien entre les récits de vie des ex-brigadistes et la production culturelle liée à cette période. Les Brigades Rouges ont inspiré de nombreux auteurs, réalisateurs, metteurs en scène, intégrant ainsi le champ vaste de la culture. Il sera ici question de rendre compte des différentes productions associées aux Brigades Rouges, avant de nous consacrer aux œuvres cinématographiques dans lesquelles les témoignages des ex-brigadistes occupent un rôle à part entière. La liste complète de ces productions figure en annexe<sup>378</sup> et donne une idée de l'intérêt croissant des milieux culturels pour le parti armé. En ce qui concerne la télévision, seuls les documentaires et programmes télévisuels ayant cherché à contribuer de manière historiographique à la reconstruction de

---

<sup>377</sup> Fasanotti, P. M., « Anni Settanta, il decennio che ha stremato l'Italia », *Il Giornale*, 19.04.2006, p. 29

<sup>378</sup> Annexe 34, pp. 148-149, La production culturelle liée aux Brigades Rouges.

l'histoire du parti armé sont présents. A l'image de « La notte della Repubblica » de Sergio Zavoli que nous citons précédemment, maints journalistes ou réalisateurs pour le petit écran ont cherché à fournir aux Italiens des connaissances sur l'histoire des Brigades Rouges. En effet, l'on peut estimer que le facteur primordial de ces documentaires et leur différence avec les témoignages est leur diffusion et donc leur réception par un public important. De plus, obéissant aux règles du monde du spectacle, la mise en scène des ex-brigadistes semble certaine. Il est nécessaire par ailleurs de noter le caractère récent de toutes ces productions. Ainsi, le dernier documentaire réalisé, en 2007, « 'Avvocato'. Il processo di Torino al nucleo storico delle Br » traite du premier procès intenté aux Brigades Rouges, de 1976 à 1978. Il a donc fallu attendre vingt ans pour que cet épisode soit le sujet d'une production télévisuelle. De cette manière, les années 2000 semblent offrir le recul nécessaire pour traiter d'une manière originale et pour le grand public le thème épineux des années soixante-dix.

En cela, les productions théâtrales liées à ce thème semblent confirmer le nécessaire recul des acteurs des milieux artistiques. En effet, sur les six pièces inspirées de l'histoire brigadiste, cinq sont mis en scène après 2004. L'on peut supputer que l'édition des témoignages des ex-brigadistes ait offert aux auteurs un matériau conséquent pour la création des personnages. Certes, ces derniers sont librement inspirés de brigadistes réels, mais les informations fournies par les témoignages sont une source inépuisable de détails sur le caractère des militants. L'on remarque par ailleurs la prédominance de pièces créées et mises en scène par l'Association Narramondo<sup>379</sup> une association culturelle qui voit le jour en juillet 2001 à Gênes. Les fondateurs Nicola Pannelli et Chiara Capini, au moment des manifestations anti G8 dans cette ville, ont l'idée de promouvoir les histoires de personnes exclues et opprimées. Le dessein de l'association est de comprendre les histoires de vie difficiles à écouter, à travers des spectacles qui touchent une thématique ignorée, mise à distance de la culture italienne. Revendiquant l'anticonformisme et la provocation, la mise en scène de pièces dont les protagonistes sont des brigadistes confirme leurs choix artistiques engagés. En effet, les manifestations théâtrales mettant en scène l'affaire Moro, ainsi que d'autres épisodes, ont tendance à être moyennement bien acceptés. Les critiques se dirigent contre le manque de respect des auteurs, critique fondée sur la difficulté sociale à concevoir une œuvre d'art inspirée de ces faits tragiques.

Une pièce plus disposée à être favorablement accueillie est celle produite par Maria Fida Moro, une des filles d'Aldo Moro. Loin d'un rôle de polémiste, celle-ci définit sa

---

<sup>379</sup> Informations fournies par le site officiel de l'Association Narramondo : [www.narramondo.it](http://www.narramondo.it)



motivation comme la suivante : « Je ne pense pas qu'un jour nous parviendrons à la vérité, je n'y ai jamais cru. Je veux simplement que les Italiens connaissent Aldo Moro comme homme et non comme homme d'Etat<sup>380</sup> ». Sa pièce, « L'ira del sole », représenté au Théâtre Biondo de Palerme en mai 2007, a une vocation similaire au livre de sa sœur, Agnese. Les filles d'Aldo Moro désirent mettre en avant l'humanité de leur père, et replacer ce qui est appelé une tragédie nationale à l'échelle d'une tragédie familiale.

En ce qui concerne les doutes quant à la possibilité de mettre en scène la période des « années de plomb », le cinéma se révèle l'instrument le plus prédisposé à réussir dans ce type d'approche. La filmographie relative aux Brigades Rouges est considérable, et les réalisations ont eu lieu au cours des deux dernières décennies, sans laisser passer un laps de temps aussi important que la télévision et le théâtre. Une majorité de films traitent de l'affaire Moro. Les Italiens semblent en effet habités par une volonté de comprendre cet épisode en particulier. D'autres réalisateurs se lancent dans des projets plus vastes, avec pour protagoniste les années soixante/soixante-dix italiens, et une proportion considérable de références aux Brigades Rouges. Deux films se démarquent dans cette liste, de par leur rapport aux témoignages d'ex-brigadistes. Pour BUONGIORNO, NOTTE, sorti en 2003, le réalisateur Marco Bellocchio s'est librement inspiré de *Il prigioniero*<sup>381</sup>, le livre/témoignage d'Anna Laura Bragheti, réédité par Feltrinelli la même année. Quant à LA SECONDA VOLTA, un film de Mimmo Calopresti, il traite de la difficile confrontation entre une ex-brigadiste et l'une de ses victimes, dans le contexte actuel de la réapparition des ex-militants dans les librairies et de leur désincarcération.

Dans un premier temps, notre réflexion se portera sur la libre adaptation cinématographique du témoignage d'Anna Laura Bragheti sur les cinquante-cinq jours du séquestre d'Aldo Moro. A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort du Secrétaire de la Démocratie Chrétienne, la RAI prend l'initiative de commander au cinéaste Marco Bellocchio un film sur les derniers mois de vie d'Aldo Moro entre les mains des Brigades Rouges. Ce dernier s'intéresse alors au récit de vie de l'ex-brigadiste, dont la réédition par la maison d'édition FELTRINELLI est prévue pour octobre 2003. Le titre BUONGIORNO, NOTTE paraphrase un vers d'Emily Dickinson, « Good Morning, Midnight », mais la trame s'inspire du témoignage ci-dessus cité. Le réalisateur italien insiste sur les apports de cette « source précieuse » auxquels il a ajouté des inspirations personnelles. A ce

---

<sup>380</sup> *Corriere della Sera*, 19 octobre 1996, « Non credo proprio che un giorno arriveremo alla verità, non ci ho mai creduto. Voglio solo che gli italiani conoscano Aldo Moro come uomo e non come statista ».

<sup>381</sup> Bragheti, A.L., Tavella, P., *Op. Cit.*

propos, ce film mêle à parts égales des détails sur le quotidien et la psychologie des brigadistes, tirés du témoignage d'Anna Laura Bragheti, et des scènes personnellement imaginées par le cinéaste. De plus, le caractère artistique du cinéma permet à Bellocchio d'adapter des images à des concepts. En cela, le réalisateur recherche les visages et les regards, à travers des prises de proximité, souvent des premiers plans. De cette façon, le film insiste davantage sur les émotions, les états d'âme, les peurs, les pulsions, les doutes, et les rêves, évoquant les faits et les actions exclusivement par l'appel à des documents d'époque : titres de journaux, le journal télévisuel, etc. A travers ces derniers, l'on découvre avant tout le monde politique italien, leurs réactions aux communiqués, et leur comportement vis-à-vis des Brigades Rouges.

Bellocchio crée par ailleurs un parallèle entre deux conceptions de la révolution, celle des partisans engagés dans la résistance et celle des brigadistes. Les ex-partisans apparaissent unis, lors d'un repas de famille en hommage au père de Chiara, le nom de code d'Anna Laura Bragheti, interprétée par l'actrice Maya Sansa. Ils font s'élever le chant partisan « *Fischia il vento* », impliquant la jeune génération dans leur communion trois décennies après la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Face à cela, les brigadistes parlent d'une révolution qui justifie la mort, reçue et donnée, mais le mouvement semble n'exister que *in fieri*, le futur étant inenvisageable. La résistance apparaît explicitement avec différents apports d'images, de la fusillade de partisans repris dans un documentaire à des extraits de PAÏSA<sup>382</sup>, de Rossellini. Marco Bellocchio justifie ces reprises par une certaine volonté de critiquer une partie de la gauche qu'il accuse d'avoir noyé l'esprit de la résistance.

La main du cinéaste est visible dans de nombreuses séquences et effets cinématographiques. Le choix de la musique de Pink Floyd, par exemple, dont les chansons ponctuent l'action, n'est pas anodin. En effet, il définit ce groupe comme l'un de ceux « qui synthétise ce moment de rébellion, de désespoir, et de tragédie<sup>383</sup> » que vivait la génération de cette période. Nous avons effectivement pu observer dans le témoignage de Valerio Morucci<sup>384</sup> l'importance de la musique dans la définition d'une culture générationnelle. De plus, l'imagination du cinéaste se dévoile dans les échappées lyriques du personnage de Chiara, où ses rêves révolutionnaires prennent la forme de vieux films de Lénine et Staline, de défilés soviétiques, en noir et blanc, sous fond des hymnes de l'armée rouge. L'œil aiguisé du

---

<sup>382</sup> PAÏSA (PAISÀ), film en six épisodes, réalisé par Roberto Rossellini en 1946. Il constitue le second épisode d'une trilogie sur la Seconde Guerre Mondiale, qui avait commencé avec ROME, VILLE OUVERTE, en 1945, et se conclut en 1948 avec ALLEMAGNE ANNÉE ZERO. PAÏSA fait revivre la libération de l'Italie par les Américains à travers des récits de vie personnels et collectifs.

<sup>383</sup> Jattarelli, L., « Il figlio dello statista : un film illuminante », *Il Messaggero*, 05.09.2003, p. 25

<sup>384</sup> Morucci, V., *Op. Cit.*

spectateur perçoit certains détails qui confèrent d'autant plus de mérite au réalisateur. Les livres de chevet des brigadistes sont les œuvres de Marx et d'Engels, par exemple *La sacra famiglia*. Le contenu des sacs du *Presidente*, avec la présence d'un scénario « Buongiorno, notte », est fidèle aux informations données par les ex-brigadistes dans leurs témoignages. Les interrogatoires de Moro se déroulent dans des modalités et avec des mots identiques aux reconstructions effectuées.

Quant aux données concrètes sur le déroulement de ces tristement célèbres cinquante-cinq jours, Bellocchio s'appuie à juste titre sur le témoignage d'Anna Laura Braghetti. Un article de *La Stampa*<sup>385</sup> souligne quatre points d'intérêts : la vie dans l'appartement, l'existence du prisonnier, la triple vie de la brigadiste, et le monde politique italien, perçu à travers les journaux télévisuels. Après l'analyse de *Il prigioniero* dans le cadre de notre recherche, nous pouvons toutefois avancer davantage de thèmes du livre mis en scène par Bellocchio. De cette manière, on perçoit dans diverses scènes l'état psychologique des brigadistes, la paranoïa dont Anna Laura Braghetti et ses ex-compagnons parlent dans leurs témoignages, l'endoctrinement révolutionnaire, les doutes quant à l'avenir, les désaccords violents face à la clandestinité que nous avons citée dans le cours de la recherche. Nonobstant la part de la créativité qui attribue au film tout son intérêt, le visionnage de BUONGIORNO, NOTTE replonge le spectateur qui a lu le témoignage de l'ex-brigadiste dans le monde qu'elle décrit. Chaque détail contribue à donner un sens d'authenticité à l'expérience des quatre membres des Brigades Rouges qui ont partagé les dernières semaines de vie d'Aldo Moro.

Néanmoins, ce n'est pas cela qui explique le triomphe du film, sinon la scène finale. Le journal *Il Piccolo* en publie une critique qui met en relief l'importance de celle-ci, et le grand talent du cinéaste qui « touche les cordes de la mémoire, de l'indignation et des rêves brisés<sup>386</sup> ». En effet, le film se termine avec la juxtaposition de deux scènes. Aldo Moro marche, de petit matin, dans le quartier désert de l'EUR, sous une pluie fine, un sourire au visage. Le rêve de Chiara donne vie à une autre histoire. Puis se succèdent les images d'archives des funérailles d'Etat, en présence des grands hommes politiques de l'époque et du Pape Paul VI, accompagné de l'interruption brutale de la musique de Pink Floyd. Se ressent alors une impression de deuil à caractères multiples. Celle de l'homme Aldo Moro bien sûr, mais aussi celle de la génération engagée dans la lutte qui après la mort de Moro se voit perdre la bataille, et enfin le deuil de la société politique de la Première République. Dans

---

<sup>385</sup> Tornabuoni, L., « Il Moro di Bellocchio prigioniero non politico », *La Stampa*, 05.09.2003, p. 29

<sup>386</sup> Annexe 35, p. 150, Borsatti, C., « Bellocchio: il lato umano degli anni di piombo », *Il Piccolo*, 05.09.2003, p. 27, « toccando le corde della memoria, dell'indignazione e dei sogni perduti ».

cette perspective, Enrica Capussotti et Emmanuel Betta insistent sur l'importance de BUONGIORNO, NOTTE justifiée par les éléments que le film apporte au débat sur cette saison, sur ce qu'elle fut, sur comment elle a été représentée, et sur les questions qu'elle suscite : « le rôle de la dimension générationnelle et du témoignage dans le conditionnement des narrations et des interprétations, le nœud de la violence politique, et l'utilisation de la mémoire publique<sup>387</sup> ».

En concours pour la Mostra de Venise en 2003, le film n'a obtenu que le Lion du meilleur scénario, alors qu'il était attendu pour le Lion d'Or. Au Festival Grinzane Cinema, un festival inauguré cette même année, consacré aux liens entre la littérature et le cinéma, Bellocchio s'est vu attribué le prix pour le meilleur film italien adapté d'un livre<sup>388</sup>. L'accueil a donc été positif dans le monde du cinéma. Quant à la presse, les critiques des quotidiens italiens sont majoritairement élogieux, et les tonnerres d'applaudissements reçus par le réalisateur lors de ses conférences de presse confirment la tendance générale : un film à succès. De plus, la présidente de la RAI à l'époque, Lucia Annunziata affirme sa satisfaction quant au produit final : « C'est un très beau film, je l'ai vu trois fois. Il prend à contre-pied ma génération parce que le 'cas' Moro nous l'avons effacé, car ce fut une défaite, la fin de tout<sup>389</sup> ». Toutefois, le film est aussi sujet à débat. En effet, les enfants d'Aldo Moro font part de deux réactions opposées après avoir visionné le film. Giovanni Moro adresse à Giancarlo Leone, alors administrateur délégué de la RAI, une lettre qui a été reproduite par de nombreux journaux, dont *La Provincia di Como*. Le fils de l'homme d'Etat assassiné y complimente le réalisateur pour ce film, en insistant sur les raisons de cette réception enthousiaste.

J'ai beaucoup aimé le film. Je trouve que Bellocchio, en choisissant délibérément de réfléchir sur l'expérience de l'homme Aldo Moro en prison, sans liens ni ambitions de reconstruction historique ou de fidélité aux faits, ait porté à la lumière des aspects importants de cet épisode<sup>390</sup>.

Dans la continuité de cette idée, Giovanni Moro espère que le public du film puisse découvrir le sens du drame d'un homme face à son destin tragique, fait renforcé par la nette perception d'un monde divisé en deux blocs, que rien ne parvient à réunir. En cela, les images

---

<sup>387</sup> Capussotti, E., Betta, E., *Op. Cit.*, p. 114, "il ruolo della dimensione generazionale e della testimonianza nel condizionare narrazioni e interpretazioni, il nodo della violenza politica, l'uso della memoria pubblica".

<sup>388</sup> « Festival Grinzane per il romanzo che diventa cinema », *L'Unione Sarda*, 29.10.2003, p. 15

<sup>389</sup> Jattarelli, L., *Op. Cit.*, "E' un film bellissimo, l'ho visto tre volte. Prende in contropiede la mia generazione perchè fu una sconfitta, la fine di tutto".

<sup>390</sup> « La vicenda resta 'un nodo non ancora sciolto », *La Provincia di Como*, 05.09.2003, p. 39, "Ho molto apprezzato il film [...] trovo che Bellocchio scegliendo deliberatamente di riflettere sull'esperienza dell'uomo Aldo Moro in carcere, senza vincoli o ambizioni di ricostruzione storica o di fedeltà all'insieme dei fatti, abbia davvero illuminato aspetti importanti di quella vicenda".

de Bellocchio illustrent de manière exacte les écarts béants entre les Brigades Rouges et l'Etat, entre deux conceptions opposées d'un même monde. En conclusion, le fils d'Aldo Moro insiste sur la question fondamentale posée par le film. Comment se fait-il que seulement lors de cet épisode l'Etat italien a décidé de ne pas négocier avec les terroristes, et de ne pas chercher sérieusement à libérer le prisonnier ?

Dans ce même article de *La Provincia di Como*, le détail de la réaction de la sœur de Giovanni Moro, Maria Fida va plus loin. De manière à ôter le droit à l'Etat, aux journalistes, en somme à tous ceux qu'elle juge responsables de la mort de son père, de s'exprimer à ce sujet, elle soutient que seule sa famille a le droit de parler du cas Moro. Sans s'en prendre ni au livre, ni au film, au nom de la mémoire familiale, elle se réapproprie ce fragment d'histoire nationale. Paradoxalement, les commentaires des brigadistes semblent aussi aller dans ce sens. Un envoyé spécial de *Il Messaggero* rend compte de la présentation du film lors de la Mostra de Venise<sup>391</sup>. Il conclut son article par les réactions de deux ex-brigadistes, virtuellement protagonistes du film. Prospero Gallinari se défend de l'interprétation faite des Brigades Rouges dans l'œuvre de Bellocchio, en soulignant qu'ils n'étaient en rien renfermés, isolés comme le film le suggère, mais bien présents dans les quartiers et les usines. Ce jugement peut être discuté, en ce sens où le réalisateur n'a pas cherché à faire une reconstruction historique, mais bien à revisiter de manière intimiste l'enlèvement de Moro. Il se concentre davantage sur l'aspect psychologique des personnages et la relation entre le prisonnier et ses gardiens. Valerio Morucci en effet insiste sur ce point, en parlant d'un film d'auteur, d'émotions. Toutefois, cet argument de Gallinari relance l'idée de l'impossibilité de ceux qui n'ont pas participé aux événements à raconter l'histoire des Brigades Rouges.

Les commentaires de la fille d'Aldo Moro et de Prospero Gallinari contribuent à l'idée d'une « mémoire possessive » mise en avant par Enrica Capussotti et Emanuel Betta dans un article de la revue d'historiens *Genesis*. Cette expression fut utilisée par Peter Braunstein, un journaliste américain, au sujet de l'attitude de la génération qui a participé aux mouvements des années soixante et à l'opposition à la guerre du Vietnam<sup>392</sup>. Selon les historiens, il est possible d'adopter ce terme pour le cas italien. En effet, l'étude du discours des médias, mais aussi de l'historiographie, des colloques scientifiques et historiques/ politiques, distingue le poids du témoignage qui se traduit très souvent par une attitude possessive envers les événements des années soixante-dix. De cette manière, ils évoquent la difficile légitimité à

---

<sup>391</sup> Jattarelli, L., *Op. Cit.*

<sup>392</sup> Braunstein, P., Possessive Memory and the Sixties Generation, *Culturefront*, 1997, pp. 66-69, in Capussotti, E., Betta, E., *Op. Cit.*, p. 117

pouvoir parler de cette époque, puisque c'est encore la participation à ces faits qui confère une authenticité à la reconstruction et à sa crédibilité politique, historique et émotionnelle. En cela, beaucoup de ceux qui « n'y étaient pas » tendent à faire preuve d'une certaine résistance à donner des interprétations et à intellectualiser des événements et des émotions que d'autres ont vécu. Cette théorie contribue à l'explication du silence de nombreux intellectuels sur les « années de plomb », à la prédominance de témoignages des acteurs de la période, et à la tardive réflexion sur cette période.

Toutefois, comme la présente réflexion le confirme, certains ont choisi de s'interroger sur la saison terroriste italienne, en prenant appui sur les témoignages qui composent notre corpus. Un film de Mimmo Calopresti, sorti en 1995, s'intéresse non pas à l'époque des Brigades Rouges, mais bien à la question de la fin de cette période, et à la difficulté d'aller de l'avant. *LA SECONDA VOLTA* a provoqué de vives réactions puisque le film met en scène cette période difficile de l'histoire italienne, ouvrant une blessure non fermée. L'idée du film vient de la sollicitation du cinéaste par des brigadistes dissociés, en vue de l'organisation d'un séminaire sur le cinéma et l'art de la vidéo. La rencontre donne lieu à une réflexion de la part de Calopresti, qui témoigne auprès d'Ariel F.-Dumant, une journaliste de *L'Humanité*, des raisons qui l'ont encouragé à faire ce film<sup>393</sup>. Il explique sa volonté de ne pas rouvrir le débat sur le terrorisme, d'où le choix de ne pas faire un film strictement politique. En effet, il indique que « la mémoire a un poids inexorable », et que la difficulté de travailler sur le passé dans cette perspective est grande. De plus, il souligne que son intérêt était de montrer les aspects positifs de la loi qui favorise la réinsertion des ex-terroristes, illustrée dans le quotidien du protagoniste.

Le film met en scène Nanni Moretti, dans le rôle d'Alberto Sajevo, un ancien chasseur de têtes à la FIAT, condamné à mort par les Brigades Rouges en 1978. Face à lui, Valeria Bruni Tedeschi interprète le rôle de Lisa Venturi, la brigadiste responsable de l'attentat échoué contre la personne de Sajevo, emprisonnée depuis dix ans. Les chemins des deux individus se croisent à Turin, dans un bus, où Sajevo reconnaît la jeune femme. S'en suit alors une filature, avant qu'il ne découvre que celle-ci est en régime de semi-liberté, travaillant de jour dans une agence de la ville, et retournant en prison la nuit. A la recherche d'explications, Sajevo multiplie les rencontres hasardeuses avec la jeune femme, avant de provoquer une confrontation qui se résout par l'impossible compréhension entre les deux

---

<sup>393</sup> Annexe 36, pp. 151-153, F.-Dumant, A., « L'inéluctable confrontation avec le passé. Entretien de Mimmo Calopresti », *L'Humanité*, 16.11.1995

individus. La haine, la douleur, et l'incompréhension de la victime s'affrontent au silence de l'ex-terroriste, qui ne parvient pas à justifier son acte. Au-delà des thèmes de la réinsertion des brigadistes, de la possibilité de refaire une vie alors que d'autres l'ont perdu, le film permet de relever des informations sur la réception sociale des témoignages des brigadistes. En effet, plusieurs scènes du film montrent l'acteur principal dans les librairies turinoises, découvrant la profusion d'écrits des ex-brigadistes. Ensuite, le personnage lit à voix haute un témoignage qu'il a acheté, et se révolte contre le droit à la parole accordé à ces individus. L'analyse de ce passage est intéressante afin de donner une reconstruction, certes cinématographique mais significative, de la réaction du public à l'édition des témoignages des ex-brigadistes.

L'auteur du témoignage lu par le personnage de Nanni Moretti n'est pas exprimé de manière explicite. Néanmoins, le spectateur qui a lu la production testimoniale des ex-brigadistes y reconnaît un passage de *A viso aperto*<sup>394</sup>, le témoignage de Renato Curcio publié en 1993.

Une chose sont les Brigades Rouges avec leurs actions et leur foi révolutionnaire, et une autre est le devoir de se mobiliser pour conclure l'épisode de notre défaite avec un peu de dignité [...]. Le prix des révolutions manquées est celui de ne pas avoir le défaut des révolutions réussies : en quelque sorte toutes les révolutions réussies ont trahi leurs promesses, alors que celle qui ont échoué ne peuvent traduire que les analyses qui les ont mobilisé. Une faute qui, en somme, me semble moins grave. Par ailleurs, la générosité avec laquelle une tranche de ma génération s'est lancée dans l'aventure politico idéologique risquée représente une valeur positive qui, à un certain moment, devra nous être reconnu. Je veux dire sans pudeur : aujourd'hui j'ai une grande *pietas* par rapport à moi-même et à ma génération battue. Elle naît de la constatation qu'il n'a été donné à ma génération aucun espace où exprimer l'imaginaire qui nous habitait lors de notre entrée dans la société. Nous n'avons pas pu vivre comme nous le souhaitions parce que la génération précédente nous a brutalement bloqué la voie nous demandant de sacrifier notre différence ou de mourir. Ainsi, certains sont morts avec les armes au poing, beaucoup avec de l'héroïne dans les veines, la majorité a vécu en dissimulant au fond d'elle le désir de mutation<sup>395</sup>.

---

<sup>394</sup> Curcio, R., Scialoja, M., *Op. Cit.*, pp. 211-212

<sup>395</sup> *Ibid.*, « Una cosa sono state le Br con le loro azioni e il loro credo rivoluzionario, e altra cosa è il dovere di adoperarsi per concludere la vicenda della nostra sconfitta con un po' di dignità [...]. Il pregio delle rivoluzioni mancate è quello di non avere il difetto delle rivoluzioni riuscite: in qualche modo tutte le rivoluzioni riuscite hanno tradito le loro promesse, mentre quelle mancate possono tradire solo le analisi che le hanno mosse. Una colpa che, tutto sommato, mi sembra meno grave. D'altra parte, la generosità con cui una fetta della mia generazione si è gettata nella rischiosa avventura politico-ideologica rappresenta un valore positivo che, a un certo punto, dovrà esserci riconosciuto. Voglio dire senza pudori: io oggi ho una grande *pietas* nei confronti di me stesso e della mia generazione sconfitta. Nasce dalla constatazione che a me e alla mia generazione non è stato lasciato nessuno spazio per vivere quell'immaginario che portavamo con noi al momento del nostro ingresso nella società. Non abbiamo potuto vivere nel modo in cui ci sarebbe piaciuto perché la generazione precedente ha brutalmente bloccato il nostro cammino chiedendoci di sacrificare la nostra differenza o morire. Così alcuni sono morti con le armi in pugno, molti con l'eroina nelle vene, la maggioranza è vissuta

Ce passage est donc directement intégré dans le script, et la voix de l'acteur le récite mot par mot, alors que l'on perçoit celui-ci lisant cet ouvrage dans diverses situations de sa vie quotidienne, comme pour marquer son impossibilité à le mettre de côté. Lorsqu'il en discute avec sa fille, le personnage s'emporte contre la normalité de la vie des ex-brigadistes, qui se promènent « comme des personnes normales », et contre ce droit de parole des ex-brigadistes, qui, il le regrette, trouvent même un éditeur pour les publier. Le personnage se place ainsi en tant que porte-voix de l'opinion publique. Le cinéaste lui-même se déclare opposé à l'exposition médiatique dont profitent les ex-brigadistes. Malgré l'acceptation d'une certaine liberté de parole, Calopresti, dans l'entretien que nous citons précédemment, conseille un comportement pudique aux ex-terroristes, dont la présence à la télévision est, d'après lui, intolérable. Ceci est le paradoxe du film. Nonobstant la représentation d'une situation de communication entre une victime et son « bourreau », LA SECONDA VOLTA se prononce en faveur d'une discrétion des ex-brigadistes, voire d'un silence, incarné par le protagoniste féminin.

L'interaction entre le témoignage et le film se poursuit dans le témoignage de Barbara Balzerani, publié en 1998. En effet, elle raconte sa réaction au film, qu'elle voit au cinéma lors d'un permis spécial<sup>396</sup>. L'ex-brigadiste détaille sa frustration face à la situation dans laquelle est placée l'ex-terroriste du film. Elle s'insurge contre le personnage joué par Moretti, incapable d'écouter une version des faits qui diffère de la sienne, cultivant la haine et la condamnation directe de la jeune femme. Elle déplore que celle-ci n'ait pas le droit à la parole, qu'elle soit réduite au silence. Elle condamne le cinéma italien qui ne fait que reproduire des clichés manichéens, plaçant les ex-brigadistes en tant qu'éléments de curiosité. Puis vient le rapprochement entre le personnage et elle-même. Le passage décrit les similarités des vies de ces deux femmes, la difficile confrontation avec le monde extérieur, l'envie d'oublier mais le rappel social constant, l'espoir d'une libération, le confort de la prison qui la protège des jugements, etc. Nonobstant les critiques envers le manque de sincérité dans son témoignage *Compagna Luna*, ces pages sont certainement les plus personnelles. Barbara Balzerani se laisse aller à l'étude de sa situation actuelle, de ses états d'âme en cette période de confrontation au monde, de sa crainte pour le futur. Ce film a un

---

ammazzando dentro di sé il suo desiderio di mutamento. In carcere ho ricevuto moltissime lettere di miei coetanei che riflettono su se stessi con infinita amarezza proprio per la presa di coscienza della loro globale sconfitta generazionale, che nessun successo individuale è sufficiente a riscattare”

<sup>396</sup> Balzerani, B., *Op. Cit.*, pp. 125-132



impact de taille sur la réflexion de l'ex-brigadiste, qui toutefois semble cultiver cette « mémoire possessive » dont nous parlions auparavant.

Une critique similaire émane de l'entretien qu'accorde Alberto Franceschini au journaliste Giovanni Bianconi<sup>397</sup>. Après avoir visionné le film, l'ex-brigadiste, dissocié, répond aux critiques de l'acteur et du cinéaste. Il s'oppose vivement à la recommandation de silence de la part de ces derniers :

Donc, nous ne devrions pas parler. Mais il fait un film sur le terrorisme, et donc l'on parle de quelque chose duquel nous avons été les protagonistes. Et pourquoi devrions-nous nous taire ? Seul lui a le droit de parler ? Je ne crois pas. C'est une histoire qui nous concerne tous<sup>398</sup>.

Tout en reconnaissant les erreurs des brigadistes, Franceschini avance l'idée d'un devoir de parole, afin de porter à la lumière la réalité des faits des années soixante-dix. Il reproche au film l'absence de mise en contexte des événements, et la limitation à une rencontre entre deux individus, dont la situation d'incompréhension insinue que les tentatives d'échanges sont inutiles. En reprenant les objectifs de Mimmo Calopresti, il est possible de voir que cette limitation est volontaire, dans un souci de respect d'une période que l'histoire n'a pu traiter jusqu'à présent. Toutefois, la frustration des ex-brigadistes, visible à travers ces deux interventions, soulève la question du risque de simplification historique auquel s'affronte le cinéma. Si le succès des films sur les « années de plomb » est grand, cela implique qu'ils répondent à une demande sociale de compréhension des événements encore mal connus de cette période historique.

Or, nous pouvons conclure en ouvrant un espace de réflexion : les éléments que transmettent ces films peuvent-ils réellement être considérés comme des apports à la mémoire ? Ne faudrait-il pas nuancer les semblants de vérité qui se diffusent à travers ces œuvres cinématographiques afin que la reconstruction des « années de plomb » puisse un jour parvenir à établir des vérités ? Le cinéma, tout comme la littérature et le théâtre sur les « années de plomb », s'inspire des sources disponibles. Les témoignages des ex-brigadistes représentent un matériau important pour ces productions culturelles. De plus, le succès de ces films indique l'existence d'une demande sociale. En quelque sorte, il est possible d'avancer l'idée que ces productions répondent de manière satisfaisante à la curiosité et au besoin de

---

<sup>397</sup> Bianconi, G., « La replica di Franceschini », *Corriere della Sera*

<sup>398</sup> *Ibid.*, Dunque noi non dovremmo parlare. Pero lui fa un film sul terrorismo, e quindi si parla di qualcosa di cui noi siamo stati protagonisti. E perché dovremmo tacere? Solo lui ha il diritto di parola? Non credo. E' una storia che riguarda tutti".

compréhension des Italiens. Pourtant, les risques de confondre ces évocations cinématographiques avec une réalité sont grands. Tout comme les témoignages ne constituent pas l'histoire, il est impossible de prendre ces films comme des parcelles de vérité historique. Les cinéastes en sont conscients et n'ont pas cette prétention, mais nous pouvons nous demander si les spectateurs ont conscience de ce risque. La culture doit garder sa nature artistique et libre, tout comme le témoignage ne doit pas être assimilé à l'Histoire. Mais tous deux participent à diffuser les fragments d'informations et les ébauches de réflexion que la société italienne demande et nécessite.

## CONCLUSION

« La nuit de la République ». La période des « mystères de l'Italie ». En Italie, ces dénominations appartiennent désormais au vocabulaire commun lorsqu'il s'agit de parler des « années de plomb ». De par leurs zones d'ombre, les années soixante-dix et quatre-vingt sont fréquemment occultées de l'histoire officielle. A l'heure actuelle, les Italiens hésitent à faire face à ce passé trouble, par crainte d' « ouvrir la blessure » mal refermée des traumatismes vécus pendant cette période. Les représentations dualistes dominent la perception d'une époque encore présente dans les mémoires individuelles, mais perçue à travers un prisme de jugements, de reproches. Lors de la publication des témoignages des ex-brigadistes, la société italienne est confrontée, à son insu, à de nombreux questionnements. Les acteurs d'autrefois, après une saison de silence, font leur retour en tant que protagonistes, portant les souvenirs des actions terroristes, du climat de tension, de ces sentiments et impressions effacées de cette période noire de la vie de certains. Doit-on se soumettre à la politique du silence au nom du respect de la mémoire ? Cette interrogation suscite un dilemme de taille pour un historien. Nonobstant l'importance du respect des victimes et de leurs familles, ou de la société marquée par cette période, l'historien est bien le trouble mémoire que définit Pierre Laborie. L'excavation du passé oublié est son devoir, son engagement, sa profession.

L'impossible analyse objective d'un phénomène *in fieri* a marqué les premières tentatives de réflexion sur le groupe armé. Notre recherche se place ainsi dans la lignée des chercheurs pluridisciplinaires, notamment des sociologues, afin de produire une réflexion à caractère historique sur le phénomène terroriste italien. Ce travail de recherche a eu pour dessein d'analyser la situation italienne actuelle, d'un point de vue historiographique, mémoriel et social, en concentrant l'étude sur les rapports entre les sujets, acteurs et spectateurs, des « années de plomb ». Dans un souci d'objectivité historique et méthodologique, notre étude a débuté avec l'analyse des sources disponibles. Par la suite, le choix s'est porté sur les publications des ex-brigadistes, mis en lumière par les débats provoqués lors de leur apparition dans les librairies. Il s'est agi d'analyser la manière dont ces récits de vie ont vu le jour, leur importance pour les ex-brigadistes, leurs implications dans une perspective historiographique, mais aussi leur impact sur la société italienne. Ces témoignages représentent-ils un tournant dans la perception des « années de plomb » ? Pouvons-nous avancer que le caractère novateur des récits de vie a permis de déclencher une

réflexion tardive sur la saison terroriste ? Et qu'en serait-il de leur influence dans la mémoire collective de cette période?

Dans la vie des ex-brigadistes, le témoignage représente définitivement un passage. La démarche entreprise a pour dessein une réflexion auto analytique sur leurs propres expériences, voire sur leurs existences. La prise de parole destinée au public est dès lors une occasion d'expliquer les raisons de leurs choix de vie, de justifier leur engagement dans la lutte armée en insistant sur la particularité historique et générationnelle des années soixante-dix. Il ne s'agit pas d'une confession proprement dite. Le regret est absent dans la majorité des cas. Par conséquent, il est fondamental de mettre en évidence les implications personnelles qui habitent ces récits. L'acte de témoigner représente la dernière étape d'un long voyage dans les abîmes de la remise en question individuelle. Les productions, bien que destinées au public, offrent aux ex-brigadistes la possibilité de faire le bilan de leur expérience dans les Brigades Rouges, de prendre du recul par rapport à différents choix, et d'entreprendre une « mise au passé » définitive. D'un point de vue factuel, ces récits n'offrent que peu de nouveautés. Leur originalité réside dans la perspective subjective qui les caractérise.

Malgré le défi que représente pour l'historien l'étude de ces sources, nous réalisons à leur lecture l'intérêt que peut présenter l'analyse rétrospective des acteurs de la saison terroriste italienne. Le facteur à l'origine du choix de témoigner varie selon les individus. Il a en effet été possible de mettre en avant de nombreuses explications, allant du besoin viscéral de se libérer de ses souvenirs, à la volonté de contribuer à la connaissance des « années de plomb », en passant par l'ambition sociale de dissuasion de certains témoins. De ces motivations dérive la variété des témoignages. L'ambition de chacun se reflète dans le style des productions, qu'elles aient été rédigées ou non par les témoins eux-mêmes. Détruisant les barrières de la représentation manichéenne de la période, la focalisation des témoins met en évidence les interactions entre les éléments intimes et extérieurs. Ainsi, l'engagement dans la lutte armée est attribué aussi bien au contexte politique et social italien et international qu'à la provenance géographique et familiale. De cette façon, les témoignages offrent un panorama des motivations et des interprétations individuelles de la période de militantisme. La perception des évolutions psychologiques de chacun est permise grâce à l'analyse des étapes de la réflexion des témoins sur eux-mêmes et à leur rapport avec la société.

A ce propos, le tournant dans l'histoire des brigadistes semble se trouver dans la période d'incarcération, puis de libération, lors desquelles se recréent les schémas de communication et les relations humaines, perdues pendant la clandestinité. La confrontation avec le monde extérieure, souvent initiée au moment des entretiens avec des journalistes,

attise le besoin de donner des réponses aux demandes sociales. Les intervenants se posent en tant que représentants de la société, mais aussi en tant que collaborateur du processus testimonial. Impliqués à leur tour dans la reconstruction d'une interprétation personnelle de l'expérience, l'interlocuteur permet à l'ex-brigadiste de se resituer comme être humain, soumis aux aléas de la vie et des choix individuels, et prêt à rendre compte de ses actes auprès de ceux qui souhaitent l'entendre. Le témoignage implique évidemment la présence de ces deux entités. Néanmoins, l'on peut aussi attribuer à l'opinion publique un rôle similaire aux « récolteurs ». Que le rapport entre ces deux protagonistes soit caractérisé par la contestation ou la collaboration, la situation de témoignage et la société de réception ont une influence incontestable sur les déclarations des témoins. Nonobstant la conscience de la nature contestée de leur parole, les ex-brigadistes s'engagent dans un processus testimonial qui vise aussi à encourager une réflexion sur les « années de plomb » au sein de la société italienne.

De plus, nous pouvons affirmer que les éditeurs, les journalistes, les sociologues et les historiens ont contribué de manière indéniable à la production de nos sources. Ces derniers appartiennent par conséquent à la tranche de la société italienne qui considère que la parole des ex-militants peut être de grand intérêt dans la construction d'une histoire des « années de plomb ». Le succès de certains des témoignages des ex-brigadistes, notamment au cours des années quatre-vingt dix, démontre l'existence d'une réelle demande sociale de compréhension. Si le fait d'accorder la parole aux ex-terroristes est remis en cause par de nombreux représentants de la société italienne, nous avons pu noter l'importance des acteurs extérieurs. Le rapport complexe entre les témoins et les Italiens a été mis en évidence par l'analyse des réactions et des débats suscités par les publications de témoignages. Par conséquent, l'on pourrait avancer cette idée comme une justification de ce travail. L'identification de la complexité de la situation d'interlocution et d'échange entre les acteurs du témoignage met en relief les difficultés qui émanent du poids des souvenirs. Pourtant, celle-ci permet aussi de repérer des pistes de réflexion commune, et de souligner la progression effectuée dans la confrontation avec ce passé récent et douloureux. Une maxime souligne la nécessité de connaître son histoire, afin que les mêmes événements ne se reproduisent pas. Au cours de la dernière décennie, le sigle BR est à nouveau apparu dans les médias. Les nouvelles Brigades Rouges, qui se considèrent héritiers des militants soumis à notre étude, participent eux aussi à excaver des souvenirs enfouis par beaucoup. Dès lors, lorsque les fantômes du passé reviennent hanter la société italienne, le besoin de procéder à une réflexion qui permette de comprendre pourquoi les Brigades Rouges ont vu le jour au

cours des années soixante-dix se fait d'autant plus vif. Par l'explication de cette énigme du passé, il est possible d'éclairer des éléments de la société contemporaine.

Lorsque nous avons commencé le travail de recherche, certains historiens ont accepté de fournir quelques éclaircissements sur leur fonction de « récolteur de mémoire » auprès des ex-brigadistes. Luisa Passerini avançait alors qu'une mémoire collective des « années de plomb » n'existait pas en tant que telle, et que les témoignages n'avaient donc pas réellement contribué à la créer. En partant de ce postulat, la problématique fondamentale a été de mettre en relief la valeur que peut acquérir le témoignage des acteurs de la saison terroriste dans une tentative de compréhension des événements, d'explication du phénomène terroriste, de « mise au passé » effective grâce à l'acceptation de son importance dans l'histoire du pays. L'historienne évoquait aussi la contribution majeure des productions cinématographiques dans la naissance des fondations d'une mémoire collective de la période. En cela, la profusion d'une production culturelle inspirée par la période brigadiste, voire par les témoignages des ex-terroristes, participe à la définition de cette attente sociale. Le succès des films dont nous avons étudié le rapport avec les témoignages permet d'insister sur la curiosité des spectateurs, qui estiment que le grand écran peut contribuer à l'appréhension du phénomène brigadiste. Le cinéma, la télévision ou le théâtre procèdent à une mise en scène officielle des brigadistes, officielle en ce sens que la culture dépasse la mise en scène implicite des témoins par eux-mêmes, par les « récolteurs » et par les représentants de l'Etat. Le recul offert par le visionnage d'une production artistique et culturelle représente un avantage pour de nombreux Italiens, et favorise une approche progressive au thème en question. La méfiance est alors moindre d'où l'hypothèse que le cinéma participe plus largement que les témoignages écrits à la diffusion de fragments de mémoire.

Ainsi avons-nous évoqué la représentation, la manifestation du passé à travers la réapparition des ex-brigadistes en tant qu'acteurs de la société, et la question de la mémoire. C'est alors que les qualifications employées dans le titre de notre travail de recherche prennent une réelle ampleur. Les témoignages des ex-militants apparaissent en effet comme les vecteurs d'une apparition du passé dans le présent. Par ailleurs, ces productions deviennent des vecteurs de mémoire. Dans un premier temps, les récits de vie transmettent la mémoire des brigadistes, puis, lors de la publication, les écrits suscitent une réflexion des lecteurs. De cette réflexion provient une excavation de la mémoire de chacun, élément indispensable au développement d'une véritable *histoire* collective des « années de plomb », en attendant que la formation d'une *mémoire* collective ne soit possible.

## INVENTAIRE DES SOURCES

### ***TÉMOIGNAGES DE BRIGADISTES (OUVRAGES):***

Balzerani, B., *Compagna luna*, Feltrinelli, Milan, 1998

Braghetti, A.L., Tavella, P., *Il prigioniero*, A. Mondadori, Milan, 1999

Catanzaro, R., Manconi, L., (sous dir. de), *Storie di lotta armata*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologna, 1995

-Alfredo Buonavita, pp. 79-162

-Antonio Savasta, pp. 409-470

Curcio, R., Scialoja, M., *A viso aperto, vita e memorie del fondatore delle Br*, Oscar Mondadori, Milano, 1993, première édition

Fasanella, G., Franceschini, A., *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 2004

Fenzi, E., *Armi e bagagli: un diario delle Br*, Costa e Nolan, Genova, 1998

Franceschini, A., *Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br*, A. Mondadori, Milano, 1988

Gallinari, P., *Un contadino nella metropoli*, Bompiani, Milan, 2006

Guerri, G.B., Peci, P., *Io, l'infame*, Arnoldo Mondadori Editore, 1983

Mazzocchi, S., *Nell'anno della tigre. Storia di Adriana Faranda*, Baldini & Castoldi, Milan, 1994

Moretti, M., *Brigate rosse, una storia italiana*, intervista di Carla Mosca e Rossana Rossanda, Baldini&Castoldi, Milano, 1998 (ed. 2), première édition, 1994

Morucci, V., *La peggio gioventù: una vita nella lotta armata*, Rizzoli, Milan, 2004

### ***LA PRESSE ITALIENNE***

#### *Témoignages de brigadistes :*

“Le Brigate rosse intervistano se stessi”, in *Avvenimenti italiani* , Septembre 1971

“Noi,brigatisti,raccontiamo che...”, entretien des Br avec Mario Scialoja, *L'Espresso*, 11 janvier 1981

Entretien avec Renato Curcio, réalisé par le “Collettivo Rivoluzionario del carcere di Palmi” en janvier 1983.

“Renato Curcio. Io, guerrigliero” , entretien accordé à Lina Coletti, 1990

Stella, G.A., “Parla la testimone dei 55 giorni del sequestro”, entretien de Anna Laura Bragheti, *Corriere della Sera*, 11/03/1998

### Critiques des témoignages publiés:

De Riccardis, S., « La lotta armata raccontata dai suoi protagonisti », *La Repubblica*, 16 mars 2005.

**Balzerani, B., *Compagna luna*, Feltrinelli, Milan, 1998**

Squellati, L., “Irreducibile delle Brigate Rosse”, *Corriere del Ticino*, 08.07.1998

Starnone, D., “Fine pena mai”, *Il Manifesto*, p. 1, 11.06.1998

Palombelli, B., “Brigatisti tra diario e cronaca”, *La Repubblica*, p. 34, 13.06.1998

Vantaggio, I., “Una ragazza armata, dialogo a due voci sulla clandestinità”, *Il Manifesto*, pp. 23-24, 13.06.1998

“Niente di nuovo sul caso Moro”, *Quotidiano di Foggia*, p. 7, 19.06.1998

Tabucchi, A., “Balzerani, compagna luna, fratello mitra”, *Corriere della Sera*, pp. 21-23, 05.07.1998

De Luca, E., “Il professore e la detenuta”, *Il Manifesto*, p. 1, 14.07.1998

“De Luca contro Tabucchi”, *Avvenire*, p. 23, 15.07.1998

Tabucchi, A., “Il funesto a braccetto col dolciastro”, *L' indice dei libri del mese*, p. 52, 01/09/1998

Pezzuoli, G., “Io, ex brigatista non chiedo perdono”, *Il Giorno*, p. XV, 18.11.1998

Rossanda, R., “Non è lui. Non sono loro”, *Il Manifesto*, 13.05.1998

**Morucci, V., *La peggio gioventù: una vita nella lotta armata*, Rizzoli, Milan, 2004**

Bianconi, G., “La provocazione di Morucci: Moro ucciso come Gentile”, *Corriere della Sera*, p. 33, 26.11.2004

Bocca, G., “Morucci il brigatista prove di memoria”, *La Repubblica*, p. 26, 20.11.2004



**Braghetti, A.L., *Il prigioniero*, Feltrinelli, Milan, 2003**

Curzi, C., “Anni '70, quanti misteri d'Italia”, *Libertà di Piacenza*, p. 21, 28.08.2003

Telese, L., “L'effetto Bellocchio sulle librerie: tornano Braghetti, Faranda & co.”, *Il Giornale*, p. 32, 25.09.2003

“Il segnalibro”, *Il Messaggero*, p. 27, 09.10.2003

“Libri”, *Il Giornale di Sicilia*, p. 34, 12.10. 2003

Compagnino, L., “Il romanzo del terrorismo”, *Il Secolo XIX*, p. 17, 17.11.2005

**Gallinari, P., *Un contadino nella metropoli*, Bompiani, 2006**

Mazzocchi, S., “Gallinari, gli anni del furore”, *La Repubblica*, p. 50, 14.04.2006

Fasanotti, P.M., “Anni Settanta, il decennio che ha stremato l'Italia”, *Il Giornale*, p. 29, 19.04.2006

“Il consenso che circondava i brigatisti”, *La Sicilia*, p. 26, 29.04.2006

Colombo, A., “La memoria corta degli anni Settanta”, *Il Manifesto*, p. 13, 14.06.2006

Menafra, S., “I ricordi monolitici di Prospero Gallinari”, *Il Manifesto*, p. 13, 14.06.2006

*Critiques filmographiques :*

BUONGIORNO, NOTTE

Tornabuoni, L., “Il Moro di Bellocchio prigioniero non politico”, *La Stampa*, p. 29, 05.09.2003

Ferzetti, F., “Moro, la storia e' un caso personale”, *Il Messaggero*, p. 25, 05.09.2003

Schiaretti, M., “Bellochio, un caso da leone”, *La Gazzetta di Parma*, p. 15, 05.09.2003

“I figli: Giovanni plaude, Maria Fida critica”, *La Provincia di Como*, p. 39, 05.09.2003

Zamorani, C., “Quei giorni che cambiarono l'Italia”, *La Gazzetta di Reggio*, p. 10, 09.09.2003

Borsatti, C., “Bellocchio, il lato umano degli anni di piombo”, *Il Piccolo*, p. 27, 05.09.2003

Schiaretti, M., “Bellocchio da leone d'oro racconta gli anni di piombo”, *Corriere Adriatico*, p. 23, 05.09.2003

Centovalli, B., “Buongiorno, notte”, *Stilos* (supplément de *La Sicilia*), p. VI, 14.10.2003

## **TÉMOIGNAGES DES “RÉCOLTEURS DE MÉMOIRES”**

### MARIO SCIALOJA

Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi, interrogatoire à Mario Scialoja, 14 mars 2000

Entretien avec Mario Scialoja, in G. Mastromatteo, *Quando i media staccano la spina*, Prospettiva Editrice, 7 juin 2004

### PAOLA TAVELLA

Venturelli, R., “Intervista a Paola Tavella, coautrice di *Il prigioniero*”, *La Repubblica*, 16.09.2003

### PINO CASAMASSIMA

Casamassima, P., Correspondance électronique du 02 février 2007 (voir annexe 13)

## **ENTRETIENS RADIOPHONIQUES DES BRIGADISTES**

Entretien avec Barbara Balzerani, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, n°4, in « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, le 24 juin 2004  
[www.la-bas.org](http://www.la-bas.org)

Entretien avec Prospero Gallinari, dans la série Les années noires, les années rouges, l'Italie des années '70, n°5, in « Là bas si j'y suis » de Daniel Mermet, le 25 juin 2004  
[www.la-bas.org](http://www.la-bas.org)

## **COMMISSIONS PARLEMENTAIRES**

Pellegrino, G., “Proposta di relazione”, in *Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi. Il terrorismo, le stragi e il contesto storico-politico*, XII legislatura, Rome, 1993

Senato della Repubblica, *Commissione parlamentare d'inchiesta sulla strage di via Fani, sul sequestro e l'assassinio di Aldo Moro e sul terrorismo in Italia*, Doc. XXIII, Tipografia del Senato, Rome, 1983

“Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi”, interrogatoire de Adriana Faranda, 11 février 1998.

<http://www.parlamento.it/bicam/terror/stenografici/steno31.htm>

“Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi”, interrogatoire de Valerio Morucci, 18 juin 1997

<http://www.parlamento.it/bicam/terror/stenografici/steno22.htm>

<http://www.parlamento.it/bicam/terror/stenografici/steno22b.htm#2a>

“Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi”, interrogatoire de Alberto Franceschini, 17 mars 1999

<http://www.parlamento.it/bicam/terror/stenografici/steno50a.htm#50a>

<http://www.parlamento.it/bicam/terror/stenografici/steno50b.htm>

“Commissione parlamentare d'inchiesta sul terrorismo in Italia e sulle cause della mancata individuazione dei responsabili delle stragi”, interrogatoire de Mario Scialoja, 14 mars 2000.

<http://www.parlamento.it/bicam/terror/stenografici/steno65.htm>

### **COMMENTAIRES DES MAISONS D'ÉDITION**

Baldini & Castoldi

[www.bcdeditore.it](http://www.bcdeditore.it)

Costa & Nolan

[www.costlan.it](http://www.costlan.it)

Feltrinelli

[www.feltrinelli.it](http://www.feltrinelli.it)

Il Mulino

[www.mulino.it](http://www.mulino.it)

Mondadori

[www.mondadori.it/libri/index.html](http://www.mondadori.it/libri/index.html)

Bompiani et Rizzoli

[www.rcslibri.corriere.it/libri/index.htm](http://www.rcslibri.corriere.it/libri/index.htm)

### **OUVRAGES DE JOURNALISTES**

Bocca, G., *Il terrorismo italiano, 1970-78*, Rizzoli, Milan, 1978

Bocca, G., *Noi terroristi: dodici anni di lotta armata ricostruiti e discussi con i protagonisti*, Garzanti, Milano, 1985

### **ROMANS**

Arpaia, B., *Il passato davanti a noi*, Guanda, 2006

Cossi, P., *La storia di Mara*, Lavieri Editore, 2006

Faranda, A., *Il volo della farfalla*, Rizzoli, 2006

Lambiase, S., *Terroristi brava gente*, Marlin Editore, 2006

Rastello, L., *Piove all'insù*, Bollati Boringhieri, 2006

Tassinari, S., *L'amore degli insorti*, Marco Tropea, 2005

## **FILMOGRAPHIE**

*Arrivederci amore ciao*, Réalisation de Michele Soavi, 2005

*La meglio gioventù*, Réalisation de Marco Tullio Giordana, 2003

*Buongiorno notte*, Réalisation de Marco Bellocchio, 2003

*Piazza delle cinque lune*, Réalisation de Renzo Martinelli, 2003

*La mia generazione*, Réalisation de Wilma Labate, 1996

*La seconda volta*, Réalisation de Mimmo Calopresti, 1995

*Una fredda mattina di maggio*, Réalisation de Vittorio Sindoni, 1990

*Il caso Moro*, Réalisation de Giuseppe Ferrara, 1986

*Colpire al cuore*, Réalisation de Gianni Amelio, 1982

*Anni di piombo*, Réalisation de Margarethe Von Trotta, 1981

## **TÉLÉVISION (DOCUMENTAIRES)**

*A risentirci più tardi*, Alex Infascelli, 2005

*Fuori Fuoco - Cinema, ribelli e rivoluzionari*, Federico Greco e Mazzino Montinari, 2004

*La storia delle Brigate rosse* (2 épisodes de l'émission Blu notte – I misteri d'Italia), Carlo Lucarelli et Giuliana Catamo, 2004

*Perché Tobagi? Storia di un giornalista scomodo*, Davide Di Stadio, 2004

*La notte della Repubblica*, Sergio Zavoli, 1992

## BIBLIOGRAPHIE

### *ÉPISTÉMOLOGIE DU TÉMOIGNAGE*

Artières, P., *Le livre des vies coupables, autobiographies de criminels, 1896-1901*, Albin Michel, Paris, 2000

Chiantaretto, J.F., *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, Paris, 2002

Chiantaretto, J.F., *Ecriture de soi, écriture de l'histoire*, In Press Ed., Paris, 2002

Corsano, A., *Verità e coscienza storica*, Congedo, Lecce, 1993

Descamps, F., *L'historien, l'archiviste et le magnétophone, de la constitution de la source orale à son exploitation*, Ministère de l'économie, des finances et de l'industrie, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, Paris, 2001

Dornier, C., *Se raconter, témoigner*, Presses Universitaires de Caen, Caen, 2001

Dosse, F., *Le pari biographique, écrire une vie*, La Découverte, Paris, 2005

Ferraroti, F., *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Librairie des Méridiens, 1983

Gellereau, M., *Témoignages : mises en scènes, mises en texte*, A. Colin, Paris, 2006

Ginzburg, C., *Le juge et l'historien, considérations en marge du procès Sofri*, Verdier, Paris, 1997 (traduction française)

Lejeune, P., *Les brouillons de soi*, Ed. du Seuil, Paris, 1998

Lejeune, P., *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias*, Ed. du Seuil, Paris, 1980

Lejeune, P., *Genèse du « je » : manuscrits et autobiographies*, ed. CNRS, Paris, 2000

Morant, B., *Les écrits de prisonniers politiques*, PUF, Paris, 1976 (1<sup>ère</sup> ed.)

Millon-Lajoinie, M.M., *Reconstruire son identité par le récit de vie*, L'Harmattan, Montréal, 1999

Nora, P. (sous dir. de), *Les lieux de mémoire, t.1\_ La République*, Gallimard, Paris, 1997,

Voldman, D., *Le témoignage dans l'histoire française du temps présent*, CNRS, Paris, 15 avril 2004

[http://www.ihttp.cnrs.fr/dossier\\_http/http\\_DV.html](http://www.ihttp.cnrs.fr/dossier_http/http_DV.html)

Wallenborn, H., *L'historien, la parole des gens et l'écriture de l'histoire, le témoignage à l'aube du XXIe siècle*, Labor, Loversal, 2006

Wieviorka, A., *L'ère du témoin*, Hachette littérature, Paris, 2002

### ***HISTOIRE DE L'ITALIE RÉPUBLICAINE***

Attal, F., *Histoire de l'Italie de 1943 à nos jours*, Armand Colin, Paris, 2004

Diamanti, I., Lazar, M., (sous la dir. de), *Politique à l'italienne*, PUF, Paris, 1997

Diamanti, I., Dieckhoff, A., Lazar, M., Musiedlak, D., *L'Italie, une nation en suspens*, Ed., Complexe, Paris, 1995

Ginsborg, P., *L'Italia del tempo presente, Famiglia, società civile, Stato 1980-1996*, Einaudi, Turin, 1998

Ginsborg, P., *Storia d'Italia dal dopoguerra a oggi, Società e politica 1943-1988*, vol. II, Einaudi, Turin, 1989

La Palombara, J., *Démocratie à l'italienne*, Plon, Paris, 1990

McCarthy, P., *L'Italie dans la tourmente*, Presses de Sciences Politiques, Paris, 1995

Neppi Modona, G., (sous dir. de), *Cinquant'anni di repubblica italiana*, Einaudi, Turin, 1996

Pace, E., *La nation italienne en crise*, Bayard, coll. Actualité, Paris, 1998

Romano, R., Vivanti, C., *Storia d'Italia*, Einaudi, Turin, 1972, (notamment Vol. I, I caratteri originali, pp.588-599)

Rusconi, G.E., "Che nazione siamo?", *Il Mulino*, 1996, n°3, pp. 511-521

### ***LES MÉDIAS ITALIENS***

De Riccardis, S., *La lotta armata raccontata dai suoi protagonisti, Terroristi in libreria, Analisi, ricostruzioni, pentimenti in decine di saggi e racconti*, Quotidiano online dell'Università Cattolica, 16 mar 2005

Mastrometteo, G., *Quando i media staccano la spina. Storia del blackout informativo durante gli anni di piombo*, Prospettiva Editrice, 2007

Murialdi, P., *La stampa italiana dalla liberazione alla crisi di fine secolo*, Laterza, Rome, 1995

Silj, A., *Br-Stato: lo scontro spettacolo nella regia della stampa quotidiana*, Vallecchi, Florence, 1978

Statera, G., *Violenza sociale e violenza politica nell'Italia degli anni '70: analisi e interpretazioni sociopolitiche, giuridiche della stampa quotidiana*, F. Angeli, Milan, 1983

Veneziani, M., *Controinformazione: stampa alternativa e giornalismo d'inchiesta dagli anni Sessanta a oggi*, Castelvechi Editore, Roma, 2006

### **MOUVEMENTS SOCIAUX ET RÉVOLUTION**

Becler, J., *Les phénomènes révolutionnaires*, Presses Universitaires de France, Paris, 1970

Cochin, A., *Meccanica della rivoluzione*, Rusconi, Milan, 1971

Decouflé, A., *Sociologie des révolutions*, Presses Universitaires de France, Paris, 1970

Hobsbawm, E. J., *I ribelli*, Einaudi, Turin, 1966

Touraine, A., "Analisi critica dei movimenti sociali", *Il Mulino*, XXXI, 1982, 284, p.794

### **HISTOIRE DU COMMUNISME ET DE L'EXTRÊME GAUCHE**

Berlinguer, E., *Austerità, occasione per trasformare l'Italia*, Rome, 1977

Berlinguer, G., *I volti della violenza*, Rinascita, 15 Ottobre 1977

Lazar, M., *Maisons rouges, Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours*, Aubier, France, 1992

Lenin, V., *Che fare?*, in Lenin, V., *Opere scelte*, Ed. In lingue estere, Moscou, 1947

Marcuse, H., *Critica della società repressiva*, Feltrinelli, Milan, 1968

Marcuse, H., *La fine dell'utopia*, Laterza, Bari, 1968

Maffi, M., *Le origini della sinistra extraparlamentare*, Mondadori, Milan, 1976

Silj, A., "Mai più senza fucile!" *alle origini dei NAP e delle BR*, Vallecchi, Florence, 1977

### **OUVRAGES D'HISTOIRE ET DE SCIENCES SOCIALES SUR LE TERRORISME**

Bertini, B., Franchi, P., Spagnoli, U., *Estremismo, terrorismo, ordine sociale*, Ed. Riuniti, Rome, 1978

Bonanate, L., (a cura di), Merletti, C., Migliorino, L., Panzera, A.F., Pontara, G., Treves, T., *Dimensioni del terrorismo politico. Aspetti interni e internazionali, politici e giuridici*, Franco Angeli Editore, 1979

Braud, P., « La violence politique : repères et problèmes », *Cultures et conflits*, 1993, n°9/10, pp. 13-42

Braud, P., (sous dir. de), *La violence politique dans les démocraties européennes occidentales*, L'Harmattan, coll. Cultures et Conflits, Paris, 1993

Catanzaro, R., *Ideologie, movimenti, terrorismi*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologna, 1990

Catanzaro, R., *La politica della violenza*, Il Mulino, Bologna, 1990

Cavalli, L., "La violenza politica", in *Città e regione*, 1977, n°3

Cavedon, R., *Le sinistre e il terrorismo*, Ed. Cinque Lune, Roma, 1992

Della Porta, D., *Il terrorismo di sinistra*, Il Mulino, Bologna, 1990

Della Porta, D., e Pasquino, G., *Terrorismo e violenza politica, tre casi a confronto*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologna, 1983

Pasquino, G., *Violenza politica, terrorismo e società contemporanee: ipotesi per un'indagine sul terrorismo*, 1982

Sommier, I., *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Presses Universitaires de Rennes, 1998

Sommier, I., *Le terrorisme*, Flammarion, coll. Dominos, 2000

Wieviorka, M., « Le nouveau paradigme de la violence », *Cultures et conflits*, 1998, n°29/30, pp. 9-23

Wieviorka, M., *Sociétés et terrorisme*, Fayard, 1988

### ***OUVRAGES D'HISTOIRE ET DE SCIENCES SOCIALES SUR LE TERRORISME ITALIEN***

Capussotti, E., Betta, E., « Il buono, il brutto, il cattivo”: l'epica dei movimenti tra storia e memoria”, *Genesis*, III/1, 2004, pp. 113-124

Della Chiesa, N., “Del sessantotto e del terrorismo. Cultura e politica tra continuità e rottura”, *Il Mulino*, XXX 1981/9, 273, pp.53-94

Della Porta, D., Rossi, M., *Cifre crudeli. Bilancio dei terrorismi italiani*, Materiali di ricerca dell'Istituto Cattaneo, Boogne, 1984

Della Porta, D., (a cura di), *Terrorismi in Italia*, Il Mulino, 1984



Drake, R., *The revolutionary mystique and terrorism in contemporary Italy*, Indiana university press, Bloomington, 1989

Pansa, G., *Storie italiane di violenza e terrorismo*, Laterza, 1980

Pasquino, G., *La prova delle armi*, Il Mulino, Bologna, 1984

Russo, A., *Per una rilettura del terrorismo*, Tesi di laurea in storia sociale, Université de Salerne, 2001

### ***HISTOIRE DE L'ITALIE DES ANNÉES DE PLOMB ET LA LUTTE ARMÉE EN ITALIE***

Abatangelo, P., Delli Veneri, D., Panizzari, G., “Elementi sulla fase iniziale e sullo sviluppo della lotta armata in Italia”, *Controinformazione*, 1978

Acquaviva, S., *Guerriglia e guerra rivoluzionaria in Italia, ideologia, fatti, prospettive*, Rizzoli, Milan, 1979

Baldoni, A., *La notte più lunga della Repubblica, sinistra e destra, ideologie, estremismi, lotta armata (1968-1989)*, Serarcangeli, Rome, 1989

Brambilla, M., *Dieci anni di allusioni. Storia del sessantotto*, Rizzoli, Milan, 1994

Dai Pra', S., “Lo sterminato romanzo degli anni Settanta”, *Lo straniero*, 2005, n. 60

Forcella, E., *Trent'anni di terrorismo*, L'Espresso, Rome, 1985

Galli, G., *Piombo rosso, la storia completa della lotta armata in Italia dal 1970 a oggi*, Baldini&Castoldi, Milan, 2004

Montanelli, I., *L'Italia degli anni del fango, 1978-1993*, Rizzoli, Milan, 1993

Mouchard, D., « Réconcilier, réprimer : les ‘années de plomb’ en Italie et les transitions démocratiques dans le cône sud latino-américain », *Cultures et Conflits*, 4/2000, n°40, pp. 63-89

Sommier, I., « Repentir et dissociation: la fin des ‘années de plomb’ en Italie? », *Cultures et conflits*, 4/2000, n°40, pp. 43-61

Zavoli, S., *La notte della Repubblica*, Nuova Eri, Rome, 1992

## ***LES BRIGADES ROUGES***

### A) Histoire des Brigades rouges et des militants

Agostino, P., *Mara Cagol, una donna delle prime Br*, Marsilio, Padoue, 1980

Biacchessi, D., *Vie di fuga. Storie di clandestini e latitanti*, Mursia, 2004

Brambilla, M., *L'eskimo in redazione. Quando le Brigate Rosse erano "sedicenti"*, Ares, 1991

Cantore, R., Rosella, C., Valentini, C., *Dall'interno della guerriglia*, Mondadori, Milan, 1978

Casamassima, P., *Il libro nero delle Brigate Rosse*, Newton Compton Ed., Rome, 2007

Catanzaro, R., *The Red brigades and left-wing terrorism in Italy*, St Martin's press, New York, 1991

Cipriani, G., *Brigate rosse. La minaccia del nuovo terrorismo*, Sperling & Kupfer Editori, 2004

Faré, A., *Mara et les autres: des femmes et la lutte armée*, des Femmes, Paris, 1982

Galli, G., *Storia del partito armato*, Rizzoli, Milan, 1986

Iaccheo, A.T., *Donne armate. Resistenza e terrorismo: testimoni dalla Storia*, Mursia, 1994

Meade, R., *Red brigades: the story of italian terrorism*, St Martin's press, New York, 1990

Soccorso Rosso, *Brigate Rosse: che cosa hanno fatto, che cosa hanno detto, che cosa se ne è detto*, Feltrinelli, 1976

### B) Les Brigades rouges et la société

Balestrini, N., Moroni, P., *L'orda d'oro 1968-1977*, Feltrinelli, 2003

Boraso, G., *Mucchio Selvaggio. Ascesa apoteosi caduta dell'organizzazione Prima Linea*, Castelvecchi Editore, 2006

Cavallini, M., *Il terrorismo in fabbrica. I lavoratori di fronte all'attacco delle Brigate rosse*, Editori Riuniti, 1978

Concetto Vecchio, *Vietato obbedire*, Biblioteca Universale Rizzoli, 2005

Grainz, G., *Il paese mancato*, Donzelli Editore, 2003

Grandi, A., *La generazione degli anni perduti*, Einaudi, 2003

Hess, H., *La rivolta ambigua*, Sansoni Editore, 1991

Mafai, M., *L'uomo che sognava la lotta armata. La storia di Pietro Secchia*, Rizzoli, 1984

Pesce, G., *Senza Tregua*, Feltrinelli, 2003

Quadrelli, E., *Andare ai resti. Banditi, rapinatori, guerriglieri nell'Italia degli anni Settanta*, DeriveApprodi, 2004

Segio, S., *Miccia corta. Una storia di Prima Linea*, DeriveApprodi, 2005

### C) Episodes

Aglietta, A., *Diario di una giurata popolare al processo delle Brigate Rosse*, Milano Libri Edizioni, 1979

Alemi, C., Vasile, V., *L'affare Cirillo. L'atto di accusa del giudice Carlo Alemi*, Ed. Riuniti, 1989

Arlati, R., Magosso, R., *Le carte di Moro, perche' Tobagi*, Franco Angeli, 2003

Biacchessi, D., *L'ultima bicicletta. Il delitto Biagi*, Mursia Editore, 2003

Bianconi, G., *Mi dichiaro prigionero politico \_storie delle Brigate rosse*, Einaudi, Turin, 2005

Calvi, F., *Camarade*, B. Grasset, Paris, 1982

Campanini, G., *Aldo Moro*, Beauchene, Paris, 1988

De Méritens, P., «Mon sang retombera sur vous, ultimes lettres d'Aldo Moro», *Figaro magazine*, 9 avril 2005, n°18873, pp. 88-91

Dianese, M., *Codice 955. L'inchiesta impossibile sull'omicidio Biagi*, Nuova Dimensione, 2005

Feliziani, G., *Colpirne uno educarne cento*, Limina, 2004

Flamigni, S., *Convergenze parallele: le Brigate rosse, i servizi segreti e il delitto Moro*, Kaos, Milan, 1998

Guidelli, G., *Operazione Peci. Storia di un sequestro mediatico*, Edizioni Quattroventi, 2005

Lucarelli, C., *Misteri d'Italia*, Einaudi, Turin, 2002

Manconi, L., Dini, V., *Il discorso delle armi. L'ideologia terroristica nel linguaggio delle Brigate rosse e di Prima Linea*, Savelli, 1981

Manzini, G., *Indagine su un brigatista rosso. La storia di Walter Alasia*, Einaudi, 1978

Marchese, S., *I collegamenti internazionali del terrorismo italiano: dagli atti giudiziari*, Japadre ed., L'Aquila, 1989

Moro, A., *Il mio sangue ricadrà su di loro: gli scritti di Aldo Moro prigionero delle Br*, Kaos, Milan, 1997

Pellegrino, G., Fasanella, G., Sestrieri, C., *Segreto di Stato*, Einaudi, 2000

Rossa, S., *Guido Rossa, mio padre*, Biblioteca Universale Rizzoli, 2006

Scorti, V. P., *Il delitto paga? L'affare Tobagi*, Sugarco Edizioni, 1985

D) Documents des Brigades Rouges

Brigate Rosse, *Risoluzione della direzione strategica*, n.°5, febbraio 1978

Coi, A., Gallinari, P., Piccioni, F., Seghetti, B., *Politica e Rivoluzione*, Giuseppe Mai Editore, 1983

Tessandori, V., *Br. Imputazione: banda armata-Cronaca e documenti delle Brigate Rosse*, Baldini&Castoldi, Milan, 2002

***IL PROGETTO MEMORIA***

*La mappa perduta*, Il Progetto Memoria I, Sensibili alle foglie, Rome, 1994

*Sguardi ritrovati*, Il Progetto Memoria II, Sensibili alle foglie, Rome, 1995

*Le parole scritte*, Il Progetto Memoria III, Sensibili alle foglie, Rome, 1996

*Le torture affiorate*, Il Progetto Memoria IV, Sensibili alle foglie, Tivoli, 1998

*Il carcere speciale*, Il Progetto Memoria V, Sensibili alle foglie, Rome, 2006

## TABLE DES MATIERES

EN COUVERTURE : .....	2
REMERCIEMENTS. ....	3
INDEX DES SIGLES .....	5
<b>INTRODUCTION</b> .....	6
<i>La montée en puissance des mouvements sociaux.</i> .....	7
<i>Le débat autour de la lutte armée : l'apogée de l'opposition à l'Etat.</i> .....	9
<i>Les Brigades Rouges : protagoniste de la lutte armée en Italie</i> .....	12
<i>La violence politique : motivations et évolutions.</i> .....	15
<i>Particularités du cas italien.</i> .....	16
<i>Historiographie relative au terrorisme italien.</i> .....	17
<i>Choix et enjeux de l'étude.</i> .....	20
<b>PREMIÈRE PARTIE : DU SILENCE À LA PAROLE, LE PARCOURS DES TÉMOINS</b> .....	23
CHAPITRE 1. LA PAROLE MISE EN SCÈNE. ....	23
<i>Arrestations et procès : la lutte à travers le silence.</i> .....	24
<i>Repentis, dissociés : une parole « marchandée » par l'Etat ?</i> .....	26
<i>Des confessions partielles et progressives.</i> .....	30
<i>Les « irréductibles » : les extrémistes du non-dit ?</i> .....	32
<i>Dissociés contre irréductibles : une guerre intestine.</i> .....	34
<i>Vers la prise de parole contestée des « ni dissociés, ni repentis ».</i> .....	36
<i>Une parole qui témoigne.</i> .....	40
<i>Les livres/témoignages publiés : moment de la parole spontanée ?</i> .....	43
CHAPITRE 2. NÉCESSITÉ ET DÉSIR D'EXPRESSION. QUAND LES BRIGADISTES SE CONFESSENT. .....	45
<i>Le moment de rédaction et son impact sur le témoignage : typologie.</i> .....	45
<i>Recherche d'une réappropriation de l'identité perdue.</i> .....	47
<i>Le contexte social : élément déclencheur du témoignage.</i> .....	50
<i>L'écriture : refuge, libération ou engagement ?</i> .....	52
<i>Témoigner ou se confronter au passé : difficultés de l'excavation des souvenirs.</i> .....	54
<i>Comprendre et faire comprendre : contributions à l'histoire des « années de plomb ».</i> 59	

**SECONDE PARTIE : DIRE LE TERRORISME..... 63**

**CHAPITRE 3. UNE PAROLE DIRECTIVE..... 63**

*Typologie des témoignages : méthodologie de l'entretien et rôle des « récolteurs de mémoire »..... 64*  
*La place occupée par les « récolteurs » dans le processus testimonial..... 66*  
*L'engagement des « récolteurs de mémoire »..... 68*  
*Des témoins choisis : analyse des acteurs du processus de mémoire..... 71*  
*Les « récolteurs » au centre des débats. .... 73*  
*L'historien face à « l'ère du témoin »..... 75*  
*Dissociés, repentis ou « irréductibles » : la corrélation entre les statuts juridiques et la production testimoniale..... 78*

**CHAPITRE 4. UNE HISTOIRE DANS LE TEXTE. .... 80**

*Une question de genre. Littérature et entretiens : deux manières de raconter l'histoire. .... 80*  
*La reconstruction du parcours de vie: l'individu et l'être social. .... 84*  
*« La [nostra] generazione » : revendications d'un facteur générationnel..... 89*  
*L'expérience dans les Brigades Rouges..... 93*  
*Connaissance des Brigades Rouges : nouvelles informations sur l'Organisation ? ..... 103*  
*Une reconstruction postérieure : jugements personnels sur l'expérience et sa fin. .... 107*

**TROISIÈME PARTIE : UNE ATTENTE SOCIALE..... 109**

**CHAPITRE 5. L'ÉDITION DES TÉMOIGNAGES: ACTE D'ENGAGEMENT ET/OU INTÉRÊT COMMERCIAL ?..... 109**

*Typologie des publications..... 110*  
*Les grands groupes éditoriaux : pari commercial ou engagement ?..... 111*  
*Le pari éditorial comme acte d'engagement..... 115*  
*Echecs et succès : l'inégale distribution des témoignages. .... 119*

**CHAPITRE 6. UNE RÉCEPTION MITIGÉE, SYNONYME DE DIFFICULTÉS ET D'AVANCÉES..... 124**

*L'effet post publication : promotion et confrontation..... 124*  
*Les témoignages vus par la presse : dichotomie des opinions..... 128*  
*Les brigadistes et représentants de l'Etat : la question des témoignages. .... 135*  
*Les apparitions télévisuelles : un pas de trop des ex-brigadistes ?..... 140*

**CHAPITRE 7. AUX ORIGINES D'UNE PRODUCTION CULTURELLE/INTELLECTUELLE..... 143**

*Les intellectuels et la saison de la lutte armée : une réflexion timide. .... 143*  
*Les témoignages des ex-brigadistes, à l'origine d'une production testimoniale plus vaste. .... 147*  
*Les témoignages à l'origine d'une production culturelle : les brigadistes mis en scène. .... 150*

<b>CONCLUSION</b> .....	162
-------------------------	-----

<b>INVENTAIRE DES SOURCES</b> .....	166
-------------------------------------	-----

<i>TÉMOIGNAGES DE BRIGADISTES (OUVRAGES):</i> .....	166
<i>LA PRESSE ITALIENNE</i> .....	166
<i>Témoignages de brigadistes :</i> .....	166
<i>Critiques des témoignages publiés:</i> .....	167
<i>Critiques filmographiques :</i> .....	168
<i>TÉMOIGNAGES DES “RÉCOLTEURS DE MÉMOIRES”</i> .....	169
<i>ENTRETIENS RADIOPHONIQUES DES BRIGADISTES</i> .....	169
<i>COMMISSIONS PARLEMENTAIRES</i> .....	169
<i>COMMENTAIRES DES MAISONS D’ÉDITION</i> .....	170
<i>OUVRAGES DE JOURNALISTES</i> .....	170
<i>ROMANS</i> .....	170
<i>FILMOGRAPHIE</i> .....	171
<i>TÉLÉVISION (DOCUMENTAIRES)</i> .....	171

<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	172
----------------------------	-----

<i>EPISTÉMOLOGIE DU TÉMOIGNAGE</i> .....	172
<i>HISTOIRE DE L’ITALIE RÉPUBLICAINE</i> .....	173
<i>LES MÉDIAS ITALIENS</i> .....	173
<i>MOUVEMENTS SOCIAUX ET RÉVOLUTION</i> .....	174
<i>HISTOIRE DU COMMUNISME ET DE L’EXTRÊME GAUCHE</i> .....	174
<i>OUVRAGES D’HISTOIRE ET DE SCIENCES SOCIALES SUR LE TERRORISME</i> .....	174
<i>OUVRAGES D’HISTOIRE ET DE SCIENCES SOCIALES SUR LE TERRORISME ITALIEN</i> .....	175
<i>HISTOIRE DE L’ITALIE DES ANNÉES DE PLOMB ET LA LUTTE ARMÉE EN ITALIE</i> .....	176
<i>LES BRIGADES ROUGES</i> .....	177
A) <i>Histoire des Brigades rouges et des militants</i> .....	177
B) <i>Les Brigades rouges et la société</i> .....	177
C) <i>Episodes</i> .....	178
D) <i>Documents des Brigades Rouges</i> .....	179
<i>IL PROGETTO MEMORIA</i> .....	179

<b>TABLE DES MATIERES</b> .....	180
---------------------------------	-----

### Résumé

Trente ans après la fin des « années de plomb » italiennes, l'édition de récits de vie des ex-militants du groupe terroriste les Brigades Rouges place les acteurs des années 1970 en tant que témoins de cette époque. Ce phénomène soulève de nombreuses questions quant au rapport entre témoins et société, nous permettant de déterminer ce moment de publication comme un tournant dans l'histoire de la période, dans la vie des témoins et dans la constitution d'une mémoire collective. A travers l'analyse de treize témoignages d'anciens brigadistes, le travail de recherche ici effectué s'est efforcé de mettre en relief l'importance des raisons originelles de l'acte de témoigner pour ces individus. En cela, la particularité du témoignage en tant que source de l'historien du temps présent est étudiée, et le recours à ce matériau justifié dans l'étude. Le dessein de ce travail est de mettre en évidence l'impact de la publication des témoignages sur les différents acteurs de la société italienne. Ainsi, les fragments d'histoire inclus dans les récits de vie des ex-brigadistes traduisent les motivations des témoins et les causes de leur manifestation en tant que sujets de l'histoire. L'étude de la réception des ouvrages illustre le difficile rapport entre les Italiens et cette période obscure de leur passé. Enfin, la production culturelle et intellectuelle qui dérive de ce phénomène éditorial permet d'identifier un renouveau de la réflexion sur les « années de plomb ».

Mots-clés : Terrorisme, « Années de plomb », Brigades Rouges, Témoignage, Edition